SCIENCES HUMAINES
N°354 JANVIER 2023
SCIENCES HUMAINES
Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

FRANCIS FUKUYAMA

La « fin de l'histoire » trente ans après

L'ENFANT ET LA LECTURE

D'où vient le désir de lire ? Comment et pourquoi le susciter ?

NUMÉRO SPÉCIAL

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,90 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT.CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

ENQUÊTE

Devenir footballeur, un parcours du combattant

RÉFÉRENCE

Hannah Arendt, happée par l'histoire

LIVRE DU MOIS

Mai 1968, trajectoires de militants

L 18925 - 354 S - F: 6,90 € - RD

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

sciences HUMAINES

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

« RÉVÉLER LES POSSIBLES DES MONDES D'APRÈS. »

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

LA LECTURE, TERRE D'ASILE

Ma mère pratiquait le « câlin-lecture ». C'est blottie contre son cœur, nos doigts se chevauchant sur les pages, que j'ai déchiffré mes premiers albums du père Castor. Mon père, lui, préférait inventer. C'était le roi des « histoires abominables ». Passé le dîner, il quittait son costume de travail pour se métamorphoser en monstre ou en méchant loup, à grand renfort de gestes, de grimaces et de grognements. Mon frère et moi adorions ces moments. Aujourd'hui encore, le simple adjectif « abominable » suscite en moi un sentiment très spécial, sorte d'effroi tempéré par un souffle de jubilation.

On ne devient pas lecteur sur ordonnance. Le goût de lire se cultive doucement, dans la chaleur des attachements juvéniles. Les enfants (comme les adultes, sans doute) se saisissent d'histoires pour entrer en conversation avec ceux qu'ils admirent. Il leur faut des mots, des phrases, des récits pour s'inventer une place parmi les humains, donner du sens au chaos des événements et entrapercevoir la beauté du monde. Des premières histoires offertes jusqu'à l'étincelle d'un livre qui ne semble s'adresser qu'à soi-même, le désir de lire prend racine dans un terreau affectif.

En grandissant, bien sûr, la lecture tend à devenir un exercice solitaire. Clap de fin pour les bras maternels et le grand méchant loup. Nombre d'adolescents s'en éloignent d'ailleurs au collège, par peur de s'isoler du groupe. Pourtant, elle a toujours maille à partir avec l'altérité. Quand le monde semble menaçant, le livre ouvre un théâtre où se relier aux autres. Qu'ils soient proches ou lointains, les personnages qui nous touchent et résonnent relient à la longue chaîne des humains. Par le jeu des identifications multiples, la littérature s'avère ainsi un antidote aux risques de scléroses identitaires. Elle introduit du jeu et façonne de l'ailleurs : une terre d'asile intérieure où rêver, méditer, s'émouvoir, se démultiplier, expérimenter les drames de l'existence et s'inventer des lendemains romanesques.

Qu'est-ce que lire ? « *C'est constituer une scène secrète*, écrit Michel de Certeau, *lieu où l'on entre et d'où l'on sort à volonté ; c'est créer des coins d'ombre et de nuit dans une existence soumise à la transparence technocratique.* » Racontez des histoires aux enfants, pour planter en eux une graine de liberté. ●

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

APPEL AUX LECTEURS

VOUS AIMEZ LIRE *SCIENCES HUMAINES* ? *SCIENCES HUMAINES* A BESOIN DE VOUS.

NOTRE HISTOIRE EST UNIQUE !

Elle commence en 1988 à Auxerre (Yonne) : une petite revue associative, ronéotypée, diffusée à quelques amis universitaires, amateurs d'idées (Les cahiers bleus).
Le 15 novembre 1990, encouragée par ses premiers lecteurs, la revue se métamorphose en magazine. Depuis, diffusé sur l'ensemble du territoire et dans les pays francophones, il mène sa route à l'écart des institutions, des chapelles de pensée et des groupes de presse.
Sciences Humaines ne vit que de ses idées et de ses lecteurs. Le magazine occupe une place à part dans le monde des sciences humaines et dans l'univers de la presse.

© ANNA/ADOBE

Découvrez l'histoire de *Sciences Humaines* ici : **https://www.scienceshumaines.com/histoire-magazine-sciences-humaines**

© ANNA/ADOBE

QUI SONT CEUX QUI FONT LE JOURNAL ?

Des journalistes scientifiques avec une spécialité en sciences humaines, des universitaires, des intellectuels. Tous passionnés de sciences humaines ou sociales et tous convaincus de l'apport de ces disciplines dans la compréhension de notre nature humaine et du monde qui nous entoure.
L'équipe est constituée d'une vingtaine de personnes, de l'administration des ventes à la rédaction en passant par le site, la comptabilité, les ressources humaines, la maquette et la fabrication du journal. Nos bureaux (une petite maison avec vue sur le parc de l'Arboretum) sont toujours à Auxerre. Nous formons une équipe passionnée par le projet intellectuel que représente *Sciences Humaines*.

© ANNA/ADOBE

ET VOUS LECTEURS... QUI ÊTES-VOUS ?

Vous êtes... enseignant, formateur, travailleur social, juriste, professionnel de santé, cadre de l'administration publique, DRH, entrepreneur.
Et aussi... comédien, metteur en scène, magistrat, étudiant, responsable d'ONG, proviseur, cadre pédagogique, prêtre, psychologue, orthophoniste, pasteur, communicant, ministre, responsable de cabinet, député, libraire, retraité, maire, responsable d'association, organisateur d'évènements, agriculteur, femme ou homme au foyer, urbaniste, documentaliste, marchand de journaux, médecin, artiste.
Et surtout... des humanistes, des *leaders* d'opinion, des acteurs dans la société.
C'est pour vous tous que nous écrivons chaque mois. Sans vous, sans le relais que vous représentez dans la société, le journal n'a pas de raison d'être.

© ANNA/ADOBE

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

SOUTENEZ-NOUS, FAITES UN DON !

POURQUOI NOUS AVONS BESOIN DE VOUS ?

Parce que *Sciences Humaines* est un **journal indépendant** : il n'appartient à aucun groupe de presse, à aucun magnat. **Notre journal ne vit que de ses lecteurs, vous !**

Parce **la publicité n'est pas une ressource** pour le journal. Vous en trouverez très peu dans *Sciences Humaines*, nous préférons garder nos pages pour diffuser des enquêtes, des idées, des entretiens, des dossiers.

Parce que malgré le surcoût que cela représente, nous avons fait le choix depuis de nombreuses années d'**imprimer en France** et de réduire au mieux toutes les distances de transport.

Nous avons choisi un imprimeur au label « **imprim'vert** ». Cette norme exige la collecte et le traitement des déchets dangereux par des prestataires agréés, l'aménagement des zones de stockage de ces produits dangereux et l'engagement de ne plus utiliser de produits toxiques dans le cadre des activités *offset*.

Nos papiers sont européens et **certifiés PEFC**, c'est-à-dire issus de forêts gérées durablement.

Parce que la **pénurie** et la **hausse du prix du papier** que nous subissons depuis plus d'un an vont s'accentuer en 2023.

Parce qu'on nous annonce aujourd'hui une hausse de 20 % en janvier, sur les coûts de fabrication du journal papier, cela en raison de l'explosion des prix des consommables :

Les plaques aluminium : **+ 70 %**
Les encres : **+ 41 %**
Les transports : **+ 15 %**
L'électricité et le gaz : **+ 150 %**
Le papier : **+ 75 %**

GRÂCE À VOS DONS, VOUS DÉFENDEZ...

- Un travail de veille pluridisciplinaire unique en langue française
- La place primordiale faite aux spécialistes et aux chercheurs
- Des dossiers et des articles approfondis et référencés
- La clarification des enjeux de société
- Le débat d'idées ouvert et démocratique
- La transmission des savoirs

POUR FAIRE UN DON, UTILISEZ L'ENCART BROCHÉ AU DÉBUT DU MAGAZINE.

Nous comptons sur vous. Merci d'avance de votre soutien !

Nadia Latrèche
Héloïse Lhérété

Votre don pourra être déduit de votre impôt sur le revenu à hauteur de 66 %.

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

Avons-nous défiguré *Limite* ?

De Paul Picaretta, ex-directeur de la revue *Limite*, nous avons reçu un message nous reprochant d'avoir, dans le compte-rendu d'un livre d'Antoine Dubiau (*Écofascismes*) paru dans notre mensuel n° 352 (novembre 2022), trahi la ligne éditoriale de la publication qu'il dirigeait encore récemment. Il nous accusait d'avoir « *repris sans aucun recul le récit d'Antoine Dubiau, truffé d'erreurs sur* Limite ». Pour résumer, et contrairement à ce que nous avons écrit, *Limite* ne serait pas le porte-parole d'un mouvement « *masculiniste et antiféministe* », partisan d'un retour à des sociétés « *traditionnelles et naturellement hiérarchisées, dont le dépassement aurait provoqué la décadence de l'Occident* ». Au contraire, ajoute P. Picaretta, « Limite *défend une écologie sociale antipatriarcale. C'est juste que nous sommes chrétiens, et que nous ne jetons pas tout de notre tradition* ». ● **PAUL PICARETTA**

Nous n'allons pas nous cacher derrière notre petit doigt, et renvoyer toute la responsabilité à l'auteur du livre. Un bref résumé ne peut pas refléter l'intégralité d'un ouvrage, et celui d'Antoine Dubiau présente une description des idées défendues par Limite *un peu plus complexe que nous l'avons laissé entendre. Lui-même et d'autres analystes ont fait état de leur difficulté à situer idéologiquement cette revue créée en 2015 dans le sillage de l'encyclique* Laudate Si *: qualifiée de* « réactionnaire », *mais* « non raciste » *par A. Dubiau,* Limite *était taxée de* « conservatrice, mais pas d'extrême droite » *par Fabrice Flipo en 2019. Venons-en au point litigieux. Si A. Dubiau évoque* « l'antiféminisme » *de* Limite, *c'est à propos des écrits d'une des fondatrices de la rédaction, Marianne Durano, auteure en 2018 d'un plaidoyer différentialiste dirigé contre la biomédecine procréative et contraceptive. M. Durano, quant à elle, considère en 2022 que les idées qu'elle défendait et continue de défendre, relèvent d'un* « féminisme intégral », *au même titre que, plus globalement, la revue promeut une* « écologie intégrale », *expression forgée par le pape François pour associer souci de l'environnement et lutte contre la pauvreté. De deux choses l'une : soit les idées de M. Durano ont évolué, soit il s'agit de deux définitions très différentes de ce qu'est le féminisme, et Dieu sait si elles sont légion. Faute de précisions, prenons-en acte. Quant au retour à des états de société* « traditionnels et naturellement hiérarchisés », *c'est une lecture des propos maintes fois exposés dans* Limite *en faveur d'une éthique sociale fondée sur des* « lois naturelles ». *Reste à savoir si le patriarcat en fait partie, ce que Paul Picaretta semble nier énergiquement. Enfin, force est de constater que l'éclectisme intellectuel de* Limite, *partageant de nombreuses positions critiques avec une écologie politique majoritairement de gauche tout en s'appuyant sur des penseurs que René Rémond qualifiait de* « réactionnaires », *ne lui a pas permis de se maintenir en vie au-delà de l'année 2022. À partir de 2019, plusieurs de ses membres fondateurs ont quitté la rédaction pour se positionner plus franchement à droite sur l'échiquier politique et contre l'extrême gauche, fût-elle écologiste. Il est donc possible que l'ouvrage d'A. Dubiau reflète une ligne éditoriale antérieure à cette sécession, et non celle que P. Picaretta défend dans son message, après s'être maintenu sur le pont jusqu'aux derniers instants.* ● **N.J.**

Erratum

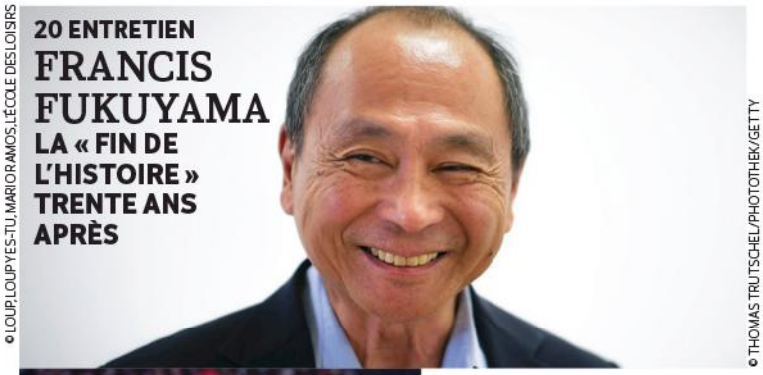
Jean Tavarès nous a signalé brièvement, mais fermement, que le début de notre entretien avec Georges Vigarello (n° 352, novembre 2022) comportait une bourde concernant le deuil d'Achille, héros grec de la guerre de Troie. Celui-ci, était-il écrit, se roulait dans la poussière et s'arrachait les cheveux. Si cette scène du chagrin d'Achille figure bien dans l'*Iliade*, ce n'est pas à propos de la mort d'Hector, comme nous l'avons écrit, mais de celle de son grand ami Patrocle. En plus d'être juste, cette rectification est logique : Hector est le fils de Priam, roi de Troie, donc un ennemi des Grecs qui, au cours d'un combat singulier, tue Patrocle. Fou de douleur, Achille prend les armes pour venger son ami. Après avoir tué Hector de ses mains, il n'a aucune raison de s'attrister de la mort de ce dernier. La version en ligne de cet épisode a été corrigée. Merci à Jean Tavarès d'avoir pris la peine de nous avertir de cette erreur. ●

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Les enjeux du moment, les auteurs de référence, les classiques incontournables, les pépites cachées du web… Découvrez notre nouvelle page spéciale étudiants. Rendez-vous sur l'onglet dédié !

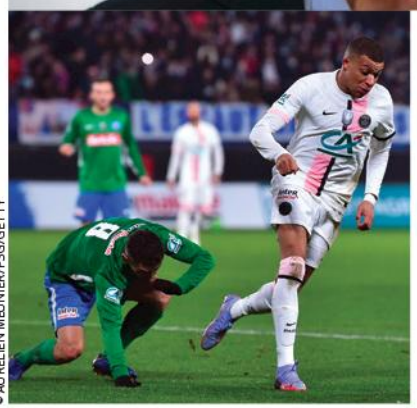
© LOUP LOUP YES-TU. MARIO RAMOS. L'ÉCOLE DES LOISIRS

25 DOSSIER
L'ENFANT ET LA LECTURE



20 ENTRETIEN
FRANCIS FUKUYAMA
LA « FIN DE L'HISTOIRE » TRENTE ANS APRÈS

© THOMAS TRUTSCHEL/PHOTOTHEK/GETTY



© AURÉLIEN MEUNIER/PSG/GETTY

8 REPORTAGE
DEVENIR FOOTBALLEUR, UN PARCOURS DU COMBATTANT

8 ACTUALITÉS

- **8 Reportage**
  Devenir footballeur, un parcours du combattant
- **12 Image du mois**
  Le baiser de la Libération
- **19 CULTURE POP**
  Un ticket pour le paradis ?

20 ENTRETIEN

- **Francis Fukuyama**
  La « fin de l'histoire » trente ans après

25 DOSSIER L'ENFANT ET LA LECTURE

- **26** La littérature, un laboratoire de l'existence **EDWIGE CHIROUTER**
- **29** À quoi sert de lire aux bébés ? **SOPHIE VAN DER LINDEN**
- **32** Comment la lecture vient à l'enfant **ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS**
- **35** Transmettre le plaisir du récit **MARION ROUSSET**
- **36** Petite histoire de la littérature jeunesse **KARINE HENRIQUES**
- **38** D'où vient le besoin de héros ? **SOPHIE VAN DER LINDEN**
- **40** Les grands archétypes de la littérature jeunesse **SOPHIE VAN DER LINDEN**
- **42** Pourquoi les enfants aiment avoir peur **KARINE HENRIQUES**
- **43** Censure et autocensure à tous les étages ! **DANIEL DELBRASSINE**
- **46** La lecture à voix haute, un art aux mille vertus **MARION ROUSSET**
- **48** Lire est-il vraiment rentable scolairement ? **MAUD NAVARRE**
- **51** Comment la « littérature ado » voit-elle la société ? **CÉCILE PELTIER**
- **54** Portrait d'une jeune lectrice en 2023 **ÈVE CHARRIN**

57 RÉFÉRENCE

- **57** Hannah Arendt
  Happée par l'histoire

62 LE JOUR OÙ…

- Vincennes fut rasé

64 LE LIVRE DU MOIS

- Mai 1968, trajectoires de militants

66 LIVRES

74 LE MOT QUI FÂCHE

- Bienveillance

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

La déception du joueur après la défaite.

DEVENIR FOOTBALLEUR, UN PARCOURS DU COMBATTANT

Au-delà de transferts et de salaires parfois colossaux, la recherche en sciences sociales décrit un secteur professionnel aux trajectoires instables et aux statuts très inégalitaires. JEAN-MARIE POTTIER

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

LES ENTRAÎNEURS, PLUS PRÉCAIRES QUE LEURS JOUEURS

Avec sa tignasse teinte en blond, son tutoiement spontané et ses interviews improvisées au coup de sifflet final, le consultant Laurent Paganelli constitue une figure familière des téléspectateurs de football. Mais pour les historiens, il représente plutôt un sujet de recherche. Un matin de la mi-octobre, dans une salle de conférences jouxtant le musée de la Résistance de Limoges, Romain Gardi, doctorant sur l'histoire du football dans le Vaucluse, décortique la carrière de ce joueur formé à Avignon : devenu en 1978 à quinze ans, dix mois et cinq jours, record qui tient encore, le plus jeune joueur de l'histoire de l'élite française, il n'a ensuite pas totalement tenu ses promesses, victime du « *syndrome* » d'une formation des jeunes pousses alors « *incomplète* ».

Le chercheur et ses collègues sont réunis pour une session « 100 % foot » des Carrefours annuels organisés par la Société française d'histoire du sport sur le thème « Autopsie de l'échec sportif ». À l'écran, des photos de vestiaire en noir et blanc ou des coupures de *L'Équipe* voisinent avec d'austères tableaux statistiques ou des citations de Michel Foucault. L'historien Alexandre Joly, auteur de travaux sur les grands noms de l'arbitrage, souligne l'intérêt d'étudier aussi « *les échecs de carrière, les contre-exemples, les basculements* ». Ses confrères Jean Bréhon et Hugo Juskowiak présentent leur projet de recherche sur la vulnérabilité des entraîneurs, aux « *carrières rarement et de moins en moins linéaires* », au point que l'incertitude constitue leur « *compagne du quotidien* » *(encadré p. 7)*.

Le monde de la recherche porte une attention croissante aux trajectoires professionnelles des joueurs de football, comme de ceux qui les encadrent ou les assistent. Derrière l'invocation incessante du talent, voire du génie, le monde du ballon rond est confronté au quotidien aux problématiques universelles du monde du travail : sélectivité des parcours éducatifs, inégalités entre travailleurs, complexité des reconversions…

UN ÉCRÉMAGE IMPITOYABLE

Pour mieux comprendre cette élite aussi dorée que précaire, il faut rentrer, selon le titre d'un essai publié en 2012 par le sociologue Julien Bertrand, dans la « *fabrique des footballeurs* » car « *on ne naît pas footballeur, mais* (…) *on le devient* ». Et on le devient à l'issue d'un écrémage impitoyable, lors duquel la coopération entre coéquipiers se double d'une concurrence individuelle entre aspirants professionnels : si Hugo Juskowiak a intitulé *Un pour mille* l'ouvrage tiré de sa thèse sur la formation des footballeurs français (2019), c'est que, sur 70 000 collégiens du même âge détenteurs d'une licence, un peu moins de 700 intègrent à l'adolescence le centre de formation d'un club, et seuls 70 deviennent professionnels.

Ceux qui y parviennent connaissent des fortunes, au sens propre du terme, très diverses. Le salaire moyen d'un footballeur, certes, reste immensément supérieur à la

En termes de précarité, les footballeurs peuvent trouver plus à plaindre qu'eux : leurs entraîneurs. En France, six clubs de Ligue 1 (sur 20) ont changé de coach avant la mi-saison. Et deux seulement emploient le même depuis trois ans ou plus. Auteur de l'ouvrage *Entraîneur de football en France. Histoire d'une profession de 1890 à 2010* (2016), l'historien Laurent Grün voit aujourd'hui dans le métier d'entraîneur une « *mission impossible* », notamment du fait de la « *pression économique* » due au poids croissant des droits de retransmission télévisée, indexés en partie sur le classement, par rapport aux recettes de billetterie : « *Un club de haut de tableau se doit d'atteindre une place européenne et un club de bas de tableau de se maintenir tôt dans la saison.* » Dans ce contexte, l'entraîneur fait figure de fusible idéal en cas de crise sportive. Quel est l'impact de son licenciement ? Une récente étude française conclut à l'absence d'effet « *significatif* » sur le destin d'une équipe en difficulté [1]. ● C.L.-T.

[1] Luc Arrondel, Richard Duhautois et Cédric Zimmer, « Licenciements des entraîneurs de football en cours de saison et performances sportives : le cas de la Ligue 1 », *Revue économique*, n° 73, 2022/4.

© EDDY LEMASTRE/CORBIS/GETTY

Jean-Marc Furlan, entraîneur de Troyes lors de la saison 2005-2006.

© FRANCK CRUSIAUX/GAMMA-RAPHO/GETTY

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM

moyenne : environ soixante fois le smic en Ligue 1, la première division française. Mais les inégalités entre joueurs sont fortes, et en hausse : les 10 % de joueurs les mieux rémunérés gagnent plus que les 90 % restants cumulés. Selon une étude des économistes Luc Arrondel et Richard Duhautois, le football féminin connaît, à une échelle moindre, le même « *effet superstars* », où quelques vedettes « *captent une grande partie de la rente* » ❶.

« *Le marché des joueurs est segmenté*, résume Maxence Franceschi, qui planche actuellement sur une thèse sur la détermination de la valeur des joueurs au Centre de droit et d'économie du sport (CDES) de Limoges. « *Il y a les "top joueurs" puis, un cran en dessous, les bons joueurs, puis des joueurs de complément qui, sans leur faire affront, sont plus interchangeables. Si vous perdez Mbappé ou Neymar, vous ne retrouverez jamais le même joueur.* » Dans un ouvrage paru cet automne, *La Valeur du footballeur. Sociohistoire d'une production collective* (2022), le sociologue Manuel Schotté montre que cette appropriation d'une part croissante du gâteau par une toute petite élite n'a rien de naturel. Elle relève d'un processus historique d'« *individualisation des carrières* » et de « *hiérarchisation des profils* » : la notation des footballeurs par les médias, la multiplication des distinctions individuelles comme le Ballon d'or, attribué cette année au français Karim Benzema, ou encore la « *rhétorique du talent* » venant justifier les inégalités de revenus ont conduit au sacre du « *grand joueur* », le plus souvent un attaquant.

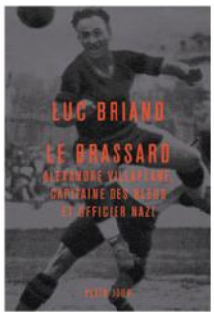
Les montants colossaux versés à certaines stars (les revenus de Kylian Mbappé, footballeur le mieux payé au monde, dépassent les 100 millions d'euros par an), dissimulent une réalité sociale plus complexe, et parfois moins reluisante. Une vie de footballeur professionnel est courte (en moyenne quatre à six ans pour un joueur qui fait carrière en France) et précaire. La forte variabilité des revenus ainsi que la difficulté à concilier études et formation peuvent compliquer la reconversion. On recense par ailleurs une petite centaine de joueurs dits « libres », c'est-à-dire au chômage, sur un peu moins de 1 400 professionnels employés par les clubs français. Sans oublier l'existence de ce que le sociologue Pierre-Cédric Tia, lui-même ancien apprenti d'un centre de formation, a baptisé le « footballariat » : un volant de joueurs formés à être professionnels mais employés par des clubs non professionnels de bon niveau, avec une rémunération et un statut plus ou moins bricolés ❷.

> « IL Y A LES « TOP JOUEURS » PUIS, UN CRAN EN DESSOUS, LES BONS JOUEURS, PUIS DES JOUEURS DE COMPLÉMENT QUI, SANS LEUR FAIRE AFFRONT, SONT PLUS INTERCHANGEABLES. »
> MAXENCE FRANCHESCHI

Cette fragilité des trajectoires fait peser la menace du déclassement, d'autant plus que le football professionnel constitue une bulle. Dans une récente étude, le sociologue Frédéric Rasera décrit ainsi un « *resserrement* » de la sociabilité des joueurs autour de leur club, ce qui peut poser problème, en cas d'échec, pour ceux qui ne disposent pas d'autres ressources sociales ❸. « *Plus un sport est professionnel, plus il génère un "effet tunnel" qui fragilise d'autres liens sociaux, comme avec la famille ou le groupe de pairs, au profit des liens du travail. Une bifurcation, une rupture, peut en entraîner d'autres dans le reste de la vie sociale qui vont laisser le sportif totalement isolé* », explique Seghir Lazri, doctorant à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) sur la vulnérabilité des sportifs.

Précaire, la vie de footballeur l'est même dans ses plus grandes joies, comme la participation à une sélection nationale. Auteur du récent *Une histoire de France en crampons* (2022), François da Rocha Carneiro a pointé dans sa thèse sur les Bleus qu'une carrière « *s'avère rarement linéaire, et les internationaux ne font pas exception* », tant de nombreux facteurs orientent leur trajectoire. « *Bien sûr, la performance sportive joue, mais elle n'est pas le seul critère. La logique de réseaux, le fait d'avoir le soutien d'un "taulier" qui dit au sélectionneur qu'il serait bien qu'untel ou untel soit dans le groupe, peut par exemple entrer en jeu* », explique l'historien, qui a lui aussi fait le déplacement à Limoges pour évoquer le plus lourd échec, au tableau d'affichage, de la sélection française : une défaite contre le Danemark, aux Jeux olympiques de 1908, sur le score de… 17 buts à 1. Pour six des onze joueurs alignés, ce match marqua leur première et dernière apparition

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 1:30:14 PM



avec la sélection. Une mésaventure plus courante qu'on le croit : un quart des quelque 930 sélectionnés chez les Bleus entre 1904 et la Coupe du monde 2022 au Qatar n'y ont disputé qu'un match. Chez les Bleues, qui disputeront à l'été 2023 leur cinquième Mondial en Australie et en Nouvelle-Zélande, ce taux est quasiment d'une joueuse sur cinq. Au sommet du football mondial, la célébrité ne dure parfois que quelques quarts d'heure.

JEAN-MARIE POTTIER

❶ Luc Arrondel et Richard Duhautois, « Le marché du travail des footballeuses : vers la professionnalisation ! », *Connaissance de l'emploi*, n° 174, octobre 2021.

❷ « Les paradoxes de l'excellence : enquête sociologique dans le footballariat hexagonal », thèse soutenue en décembre 2019.

❸ « Des puissants effets de l'appartenance professionnelle sur la sociabilité amicale. Enquête auprès d'un collectif de footballeurs professionnels », *Genèses*, n° 127, 2022.

© AURÉLIEN MBJNIER/PSG/GETTY

Kylian Mbappe lors de la coupe de France contre l'Entente Feignes-Aulnoye au stade du Hainaut à Valenciennes en décembre 2021.

LIVRES
EN LIBRAIRIE, LE MONDIAL N'EST PAS BOYCOTTÉ

La Coupe du monde suscite généralement une floraison de publications, et la très contestée 22e édition organisée au Qatar du 20 novembre au 18 décembre ne fait pas exception. Sans nous livrer à une liste exhaustive, citons notamment, en dehors des titres mentionnés par ailleurs :

- *Coups de sifflet. Une histoire du monde en onze matchs*, un récit faisant dialoguer football et histoire entre 1870 et 1998 par Fabien Archambault (Flammarion).
- *Le Brassard. Alexandre Villaplane, capitaine des Bleus et officier nazi*, la biographie, signée du magistrat Luc Briand, d'un des plus sulfureux personnages de l'histoire des Bleus, fusillé en décembre 1944 pour collaboration (Plein Jour).
- Une *Sociologie des supporters* sous la plume d'un des plus réputés spécialistes français du sujet, Ludovic Lestrelin (La Découverte).
- *Le Grand Footoir. Les dérives du football racontées en 15 matchs*, un ouvrage collectif où dix-huit journalistes et chercheurs explorent ce sport sous toutes ses dimensions, notamment les plus polémiques : vitrine pour marques, laboratoire sécuritaire, spectacle télévisuel (Solar)...
- La parution du numéro inaugural, évidemment consacré à la Coupe du monde, de la toute première revue académique française entièrement consacrée au sujet, *Football(s). Histoire, culture, économie, société*, sous la direction de l'historien Paul Dietschy (Presses universitaires de Franche-Comté). **J.-M.P.**

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

© AFP

IMAGE DU MOIS

Le baiser de la Libération

Paris, août 1944, la Résistance et la 2e division blindée du général Leclerc libèrent la capitale. Le 26 août, accompagné d'autorités militaires et de figures de la Résistance, le général de Gaulle descend les Champs-Élysées et ranime la flamme sur la tombe du Soldat inconnu sous l'Arc de triomphe. Les Parisiens désormais libres se précipitent en foule pour célébrer l'événement.

Le défilé de ces hommes vêtus de costumes sombres et de tenues militaires est interrompu par une femme en robe claire, un bouquet de fleurs au bras. Elle veut embrasser le général de Gaulle, tandis qu'Alexandre Parodi, haut fonctionnaire qui a fédéré et dirigé plusieurs instances de la Résistance française (au premier plan à gauche), la retient par le bras. Le général de Gaulle (à droite) lui tend la joue et accueille le baiser. Ce cliché, extrait des six millions de photographies argentiques d'archives de l'AFP (Agence France-Presse), témoigne de la joie des Français à la libération du pays de l'occupation nazie. Cette figure féminine au centre de l'image symbolise en même temps une autre libération, celle des femmes.

Quelques mois plus tôt, en avril 1944, l'ordonnance d'Alger qui définit la future organisation des pouvoirs publics en France, signée par le général de Gaulle, leur a octroyé le droit de vote. C'est le député communiste Fernand Grenier qui a porté cette proposition au sein de l'Assemblée consultative provisoire. Grâce à cette ordonnance, les femmes deviennent électrices quatre-vingt-seize ans après les hommes. Elles voteront pour la première fois lors des élections municipales de 1945.

MAUD NAVARRE

Cette photographie figure parmi les quelques centaines présentées dans le livre *AFP, une épopée photo*.

Les responsables de ce projet spécial, Marielle Eudes et Christophe Calais, ont sélectionné dans les archives de l'Agence France-Presse les clichés argentiques les plus emblématiques depuis la fin du 19e siècle : de la saisie des pièces d'artillerie sur la butte Montmartre à l'origine de l'insurrection de la Commune en 1871 jusqu'au billet de 500 francs brûlé par Serge Gainsbourg sur le plateau de *7 sur 7* en 1984 et bien d'autres encore à (re)découvrir au fil des pages. **M.N.**

À LIRE

- **AFP, une épopée photo. Un journal sensible de l'histoire à travers 120 ans d'archives argentiques** AFP/Fisheye, 2022.

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

© LAURENCE BENOIT

Elsa Godart et Jérôme Ballet, lauréats de l'édition 2022 des trophées de l'éthique.

L'ÉTHIQUE MISE À L'HONNEUR

À l'occasion de leur 6e édition, initialement prévue en 2020 et annulée pour cause de covid, les trophées de l'éthique ont récompensé deux auteurs qui contribuent à renouveler nos manières d'agir, dans un monde de plus en plus complexe.

Enfants exploités, usines qui polluent, syndicalistes intimidés voire éliminés, inégalités abyssales… « *L'économie qui se déroule sous nos yeux est une abomination* », se désole Jérôme Ballet, maître de conférences en économie à l'université de Bordeaux et chercheur au GREThA, en ouverture de son dernier ouvrage, *L'Économie à l'épreuve de l'éthique. Bonheur, justice, marché* (De Boeck, 2021). « *Cette abomination est pourtant le fruit d'un arbre à bonheur élaboré par les économistes sur des racines théoriques qui ont demandé des décennies de recherche scientifique* », remarque-t-il. La raison ? « *Ils ont oublié l'éthique.* » Remettre l'éthique au centre de l'économie pour tenter d'en réorienter les pratiques est l'objectif de cet essai, récompensé vendredi 18 novembre 2022 au Cnam, à Paris, par le prix de l'enseignement en éthique de la fondation Ostad Elahi.

De manière originale, l'auteur part des théories économiques dominantes – libérales, notamment – qu'il confronte à des questions d'éthique. Dans un style très accessible, il interroge les présupposés qui régissent la pensée économique actuelle autour de trois grandes questions – le bonheur, la justice, et la place du marché – et montre en quoi ils s'opposent à la morale. Que penser d'une *start-up* qui transforme les SDF en bornes wifi au nom de l'extension du marché, par exemple ?

Et face à une théorie économique fondée sur une croissance illimitée, J. Ballet propose « *un plaidoyer pour une économie moins aveugle* » au service « *d'un monde plus vivable* ».

UNE RÉFLEXION SUR LE BIEN

Depuis sa création, la Fondation Ostad Elahi promeut une conception appliquée de l'éthique, qui irrigue de manière croissante l'ensemble des sciences humaines. Organisés tous les trois ans, ces trophées, dont *Sciences Humaines* est partenaire, valorisent les chercheurs et les enseignants qui œuvrent en ce sens.

C'est le cas également d'Elsa Godart, docteure en philosophie, en psychologie et psychanalyste, qui remporte le trophée de la recherche pour son *Éthique de la sincérité. Survivre à l'ère du mensonge* (Armand Colin, 2020).

De l'hôpital à l'entreprise, à la politique, cette notion de « sincérité », brandie pour légitimer les paroles et les prises de décision les plus diverses, semble le remède à tous nos problèmes. Mais que vaut-elle dans une société en « crise » qui cultive une sorte d'indifférence à l'égard du bien « *au profit de la satisfaction du seul intérêt, qu'il soit individuel ou collectif* », où les réseaux sociaux entretiennent une confusion permanente entre mensonge et vérité ? La chercheuse s'interroge dans cet essai où elle réactualise la notion de « sincérité ». Cette spécialiste d'éthique médicale, qui s'est aussi intéressée aux « Métamorphose des subjectivités » à l'heure du virtuel » (Hermann Psychanalyse, 2020), esquisse ici les contours d'une éthique de la sincérité, susceptible de nous guider. Cette dernière impose d'avoir une réflexion sur le bien et d'adopter une conduite en cohérence, mais plus largement une réflexion sur le bien au sein de la société. « *En nous rappelant constamment à la responsabilité, elle préserve en chacun de nous notre liberté et notre qualité de sujet* », a-t-elle conclu son discours de remerciements.

● CÉCILE PELTIER

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

ÉDUCATION

Non, les maths ne sont pas innées !

© NADEZHDA1906/ADOBE

On sait depuis longtemps que la réussite en mathématiques des enfants est fortement influencée par leur confiance en soi et en leur capacité de progresser. Mais qu'en est-il de l'impact des représentations parentales ? En quoi le fait de croire que les performances de son enfant sont le reflet de prédispositions immuables (vision innéiste) ou au contraire, de la qualité de ses efforts (vision constructiviste), peut-il affecter ses progrès en mathématiques ? Telle est la question à laquelle s'est attelée une équipe de chercheurs américains en psychologie qui ont suivi durant un an 546 dyades parents-enfants de première et deuxième année d'école primaire.

Leurs résultats montrent d'abord un lien important entre les causes que les parents attribuent aux performances en mathématiques et leurs réactions face aux succès et échecs de leurs enfants : plus les parents adoptent un « esprit de croissance » – c'est-à-dire croient en l'évolutivité des capacités intellectuelles – plus ils ont tendance à encourager les efforts de leur enfant, quel que soit son niveau. De même, plus les parents adhèrent à une vision constructive de l'échec, plus ils s'abstiennent d'étiqueter leur enfant « bon » ou « mauvais » en mathématiques. Or, ces attitudes éducatives impacteraient significativement le devenir scolaire des enfants. Les chercheurs ont notamment montré que le fait de faire référence – positivement ou négativement – à des prédispositions innées pouvait induire chez l'enfant un plus fort taux d'anxiété, parfois à l'origine d'une baisse de performance et d'un évitement des défis intellectuels. Un signe selon les chercheurs, de l'urgence de mieux sensibiliser les parents aux principaux consensus en sciences cognitives, tels que la plasticité cérébrale, en vue d'encourager l'évolution de leurs croyances et de leurs attitudes.

BÉATRICE KAMMERER

SOURCE

- Michael Barger *et al.*, « Parents' responses to children's math performance in early elementary school. Links with parents' math beliefs and children's math adjustment », *Child Development*, vol. XCIII, n° 6, juin 2022.

NEUROLOGIE

Comment raisonnent les procrastinateurs ?

Ménage, rangement, cours, démarches administratives, petits travaux..., les procrastinateurs ont pour habitude de laisser s'accumuler des tâches fastidieuses dans l'idée de les réaliser plus tard. Des chercheurs de l'Institut du cerveau à Paris ont essayé de mieux comprendre ce phénomène. Ils ont soumis 51 participants à une série de tests comportementaux. Tout d'abord, ils ont évalué leur attirance pour les récompenses en leur demandant d'attribuer une valeur à différentes formes de gratifications (sushis, fleurs...). Puis, ils ont mesuré leur aversion à l'effort en leur demandant de noter différentes tâches (mémoriser des chiffres, faire des pompes...). Enfin, ils leur ont demandé s'ils préféraient réaliser une tâche fastidieuse maintenant et recevoir une récompense de suite, ou alors le lendemain. En général, la valeur des efforts à tendance à diminuer avec le temps. Travailler ses cours le lendemain ou la semaine suivante paraît moins coûteux que le faire le jour même. Inversement, avoir une maison rangée le jour même est plus intéressant qu'attendre le lendemain ! En enregistrant l'activité cérébrale des participants par IRM, les chercheurs se sont aperçus qu'une région précise, le cortex cingulaire antérieur, était activée lors du calcul coût/bénéfice. Les données enregistrées ont permis aux chercheurs d'établir un modèle mathématique servant de prédiction à la procrastination. La procrastination serait donc liée à la tendance à dévaluer plus vite les coûts que les récompenses.

Pour en sortir, une stratégie intéressante peut être de découper les tâches en petits morceaux suivis de petites récompenses. Un devoir fini égal une heure de repos par exemple, puis ainsi de suite...

MARC OLANO

SOURCE

- Raphaël Le Bouc et Mathias Pessiglione, « A neuro-computational account of procrastination behavior », *Nature Communications*, vol. XIII, n° 1, septembre 2022.

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

© FIZKES/ADOBE

LANGAGE
Les parents parlent-ils une langue universelle ?

« *Ouh qu'il est mignon le bébé !* » : on conçoit sans problème un adulte s'adresser ainsi à un bébé, sur un ton facile à imaginer. Une voix plus aiguë que d'ordinaire, des voyelles très prononcées… Et c'est comme ça partout dans le monde. Dans une étude d'une ampleur inédite, une équipe de 40 chercheurs a compilé une base de 1615 enregistrements parlés et chantés dans 18 langues pour comprendre les gazouillis parentaux. Leurs travaux montrent que partout, aussi bien chez les chasseurs-cueilleurs de Tanzanie qu'à Pékin, les mots adressés aux jeunes enfants sont reconnaissables, même quand on n'en comprend pas la langue.

Pour le mesurer, les chercheurs ont mis en ligne le jeu *Who's listening ?* (Qui écoute ?), qui consiste à écouter certains des sons enregistrés par les chercheurs et deviner s'il s'agit de paroles adressées à des enfants ou à des adultes. Plus de 50 000 personnes ont participé, et devinent juste le plus souvent. Les mots parlés sont mieux identifiés que les chansons. Pour les chercheurs, les spécificités des balbutiements des adultes tiennent à leur utilité : ce langage aide les bébés à mieux mémoriser les mots et sa hauteur leur permet de les distinguer du chaos environnant.

● **ADÈLE CAILLETEAU**

À LIRE

- Courtney Hilton *et al.*, « Acoustic regularities in infant-directed speech and song across cultures », *Nature Human Behaviour*, juillet 2022.

ÉVOLUTION
De l'avantage d'être dyslexique

Dans un monde où presque tout passe par l'écrit, les dyslexiques ont la vie dure. Mais d'après des chercheurs de l'université de Cambridge, ce trouble de la capacité à lire pourrait bien présenter quelques atouts – et même avoir contribué à la survie de l'humanité. Helen Taylor et Martin David Vestergaard sont partis du constat suivant : si la dyslexie touche entre 5 et 20 % de la population et est en partie héréditaire (à 60 %), c'est qu'elle doit avoir un intérêt évolutif pour l'être humain. « *Elle correspond à une spécialisation dans l'exploration plutôt qu'à un dysfonctionnement ou une aberration* », écrivent les chercheurs. La dyslexie est associée à un déficit d'automatisation dans l'apprentissage et se traduit par un recours difficile à la « mémoire de travail ».

Pour compenser, les personnes dyslexiques pensent global plutôt que local. Elles ne vont pas se contenter d'informations dont elles disposent, mais sans cesse en chercher de nouvelles. Les dyslexiques sont donc plus inventifs et créatifs. En contrepartie, la compréhension et l'assimilation de détails sont plus difficiles pour les dyslexiques, ce qui est devenu un handicap quand la lecture et l'écriture sont devenues prépondérantes au quotidien. Les chercheurs proposent d'étendre ce raisonnement à d'autres fonctionnements cognitifs atypiques : et si l'autisme ou le trouble de l'attention (TDAH) présentaient eux aussi des atouts bénéfiques à la société ? « *Pour faire quoi ces cerveaux sont-ils conçus ?* » interrogent H. Taylor et M. D. Vestergaard. À l'inverse des dyslexiques, les personnes autistes semblent par exemple très performantes pour penser local et être attentives aux détails. Alors plutôt que de penser l'autisme comme un déficit, on pourrait l'envisager comme une façon spécifique de réfléchir. Une approche qui pourrait en plus rendre la vie des personnes concernées plus faciles. ● **A.C.**

À LIRE

- Helen Taylor, Martin David Vestergaard, « Developmental dyslexia. Disorder or specialization in exploration ? », *Frontiers in Psychology*, n° 13, juin 2022.

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

© CHALLFY/GETTY

SOCIÉTÉ
#Metooinceste : afflux de témoignages

Un an après l'appel à témoignages, la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Ciivise) vient de publier son rapport intermédiaire retraçant plus de 16 000 récits d'adultes ayant été sexuellement abusés durant leur enfance. Les chiffres évoqués font froid dans le dos : 160 000 enfants victimes de violences sexuelles chaque année, un adulte sur dix en aurait subi au cours de son enfance.

Les victimes font état de conséquences multiples et durables dans toutes les sphères de la vie : douleurs inexpliquées, conduites d'évitement, dépression, addictions, troubles alimentaires, impossibilité à nouer des relations affectives et sexuelles stables… La commission appelle à une prise de conscience collective pour prévenir ces drames. Parmi ses 20 préconisations, le repérage systématique des violences sexuelles par tous les professionnel·le·s en contact avec les enfants ou encore le renforcement des services de police spécialisés dans la cyberpédocriminalité. ● **M.O.**

SOURCE
- Ciivise, « "Je parle pour moi et pour protéger les autres enfants". 1 an d'appel à témoignages ». www.ciivise.fr/

INTERNATIONAL
Juifs du monde arabe, pourquoi sont-ils partis ?

Il ne reste que très peu de Juifs dans les pays arabes, alors qu'ils formaient des communautés importantes au début du 20e siècle et ce parfois depuis des millénaires. Quel lien a-t-il été brisé pour expliquer ces nombreux exils ? De ce constat du départ, et de la question des causes qui reste en suspens, est né le colloque qui s'est tenu fin juin 2022 au Musée d'art et d'histoire du judaïsme sous le titre « Juifs du monde arabe, pourquoi sont-ils partis ? » À travers les interventions des spécialistes conviés, aucune réponse monolithique, valable pour tous les pays et les époques, ne se dresse. Le départ massif des Juifs du monde arabe se déroule néanmoins dans un contexte historique et politique très particulier : celui de la Shoah en Europe, de la décolonisation des pays de départ, de la création de l'État d'Israël et du développement du sionisme avec en miroir la montée des nationalismes arabes. Ces facteurs structurants s'entremêlent dans une histoire plus complexe émaillée d'incidents telle que l'émeute anti-Juifs de Constantine du 5 août 1934. Ce sont aussi des facteurs économiques et sociaux qui varient en fonction des lieux et des époques. Ainsi, en Égypte, certains Juifs interrogés témoignent d'un monde qui se dépeuple et se rétrécit comme motif de départ *in fine*. Les premiers départs, en vidant une partie de la communauté de ses forces vives, en ont entraîné d'autres. Quand les autorités égyptiennes expulsent les Juifs au moment des guerres israélo-arabes des années 1960, beaucoup sont déjà partis et l'expulsion n'est que le parachèvement d'un mouvement migratoire déjà bien entamé. En Algérie, ce sont les accords d'Évian qui signent le départ des Juifs algériens. Ceux-ci choisissent en grande majorité la France comme pays d'exil et non l'État d'Israël, au grand dam de ce dernier. Enfin, comme en miroir, les interventions se penchent également sur les exceptions : la minorité de Juifs qui ont fait le choix de rester, par exemple au Maroc. Bien que minoritaires, ils offrent au regard des spécialistes une histoire du départ en creux. Le colloque est disponible sur la chaîne YouTube du musée, pour se plonger dans les ramifications de l'histoire contemporaine judéo-arabe. ● **CHLOÉ REBILLARD**

SOURCE
- Colloque « Juifs du monde arabe, pourquoi sont-ils partis ? », Musée d'art et d'histoire du judaïsme, 28-29 juin 2022.

© UHA/UIG/GETTY

Jérusalem, le quartier du Temple vu du mont des Oliviers.

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

© ARTINUN/ADOBE

ARCHÉOLOGIE
Sous les coquillages, des pinces

Sur la façade atlantique, on aime les fruits de mer depuis le Mésolithique, au 6e millénaire avant notre ère, époque des derniers chasseurs-cueilleurs. En témoignent les 330 grands amas coquilliers actuellement connus, qui ont parfois servi de lieux de sépulture et d'habitat, attirant d'abord l'œil des archéologues. Depuis une quinzaine d'années, ceux-ci s'intéressent à des restes plus discrets : les crabes. Réduits à leurs pinces et leurs mandibules, ils furent identifiés dans 55 de ces amas, depuis le Royaume-Uni jusqu'au Portugal. Ils représentent une masse non négligeable de protéines et un complément alimentaire appréciable, que les Mésolithiques gourmets devaient faire griller ou réduire en soupe. À Beg-er-Vil (Quiberon), on a ainsi retrouvé les restes de 5 860 crabes, pour une masse de 762 kg, ce qui correspond à environ cinq carcasses de grand cerf ou à un aurochs et demi. Le crustacé pouvait également servir d'appât pour la pêche, sa carapace servant d'outil. Les Mésolithiques le dénichaient en parcourant les rochers, ou sur les plages, à la belle saison. Il est possible aussi qu'ils aient tendu des filets ou posé des nasses, mais ces éléments en matériau périssable ne se sont pas conservés. Peut-être occupait-il également une place dans leurs rites et leurs pensées : chez les femmes Yanomanis d'Amérique du Sud par exemple, son changement annuel de carapace symbolise le passage à l'âge adulte. Certains Mésolithiques se faisaient même enterrer avec. Le crabe, à la chair goûteuse, était donc aussi bon à penser !

● ROMAIN PIGEAUD

À LIRE
- Catherine Dupont et Yves Gruet, « Why Mesolithic populations started eating crabs on the European Atlantic façade only over the past 15 years ? », *Open Archaeology*, vol. VIII, n° 1, 2022.

ANTIQUITÉ
Une carte du ciel refait surface

Avant l'invention du papier, le parchemin coûtait affreusement cher. Quand on voulait recopier un nouveau texte, on effaçait donc l'ancien en le grattant. Ces documents avec une ou plusieurs couches de manuscrits superposés s'appellent des palimpsestes. Régulièrement, les paléographes retrouvent ainsi des textes oubliés ou qu'on croyait disparus. La procédure est même facilitée grâce aux progrès de l'imagerie numérique, qui permettent d'identifier plus facilement les écritures effacées. C'est ainsi que récemment, dans un manuscrit chrétien conservé au monastère orthodoxe Sainte-Catherine, en Égypte, est réapparu un fragment du catalogue d'étoiles dressé par Hipparque, un astronome et mathématicien grec du 2e siècle avant notre ère. Ce témoignage exceptionnel du premier essai de cartographie du ciel était considéré comme perdu. Un petit miracle, que les spécialistes ont commencé à déchiffrer avec enthousiasme. ● R.P.

À LIRE
- Victor Gysembergh *et al.*, « New evidence for Hipparchus' Star Catalogue revealed by multispectral imaging », *Journal for the History of Astronomy*, vol. LIII, 2022/4.

SCIENCES
Ig Nobel, un palmarès des recherches improbables

Des recherches en apparence absurdes peuvent faire avancer la science. Tel est le sens des Ig Nobel, contraction de « ignoble » en anglais et Nobel, qui récompensent des recherches loufoques, mais pas infondées. En 2022, le prix des Ig Nobel d'économie est revenu à des chercheurs italiens qui ont mis au point un modèle mathématique qui démontre que le talent n'est pas pour grand-chose dans la réussite individuelle, alors que le facteur chance joue un rôle central. Bref, les personnes les plus talentueuses ne sont pas celles qui réussissent le mieux (et inversement celles qui réussissent ne sont pas nécessairement géniales). La méritocratie sur laquelle se basent nos sociétés occidentales aurait donc des pieds d'argile… Les mathématiques l'ont prouvé !
Parmi les autres recherches primées cette année, citons ces Brésiliens ayant étudié la constipation chez les scorpions et ses conséquences (à peu près nulles) sur la reproduction, ou, dans la catégorie « cardiologie », cette étude montrant la synchronisation des rythmes cardiaques chez deux êtres attirés l'un par l'autre. ● C.R.

Daisaku Inoue, inventeur de la machine à karaoké, recevant un Ig Nobel à Harvard University en 2022.

©THE BOSTON GLOBE/GETTY

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

© SAMUËL BERTHET

FABIEN TRÉCOURT
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Un ticket pour le paradis ?

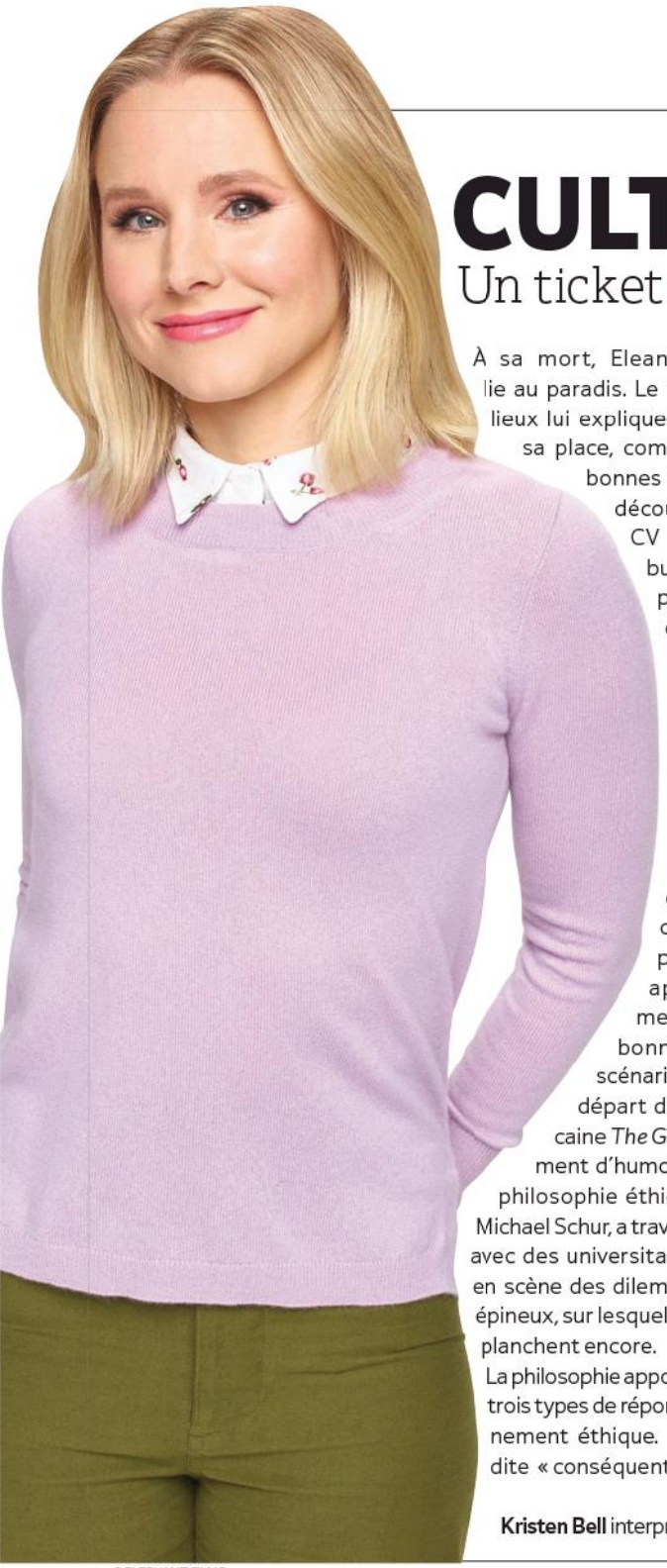
À sa mort, Eleanor est accueillie au paradis. Le responsable des lieux lui explique qu'elle a mérité sa place, compte tenu de ses bonnes actions. Mais en découvrant le brillant CV qu'on lui attribue, Eleanor comprend qu'elle a été confondue avec une autre ! En réalité, elle a toujours été un monstre d'égoïsme et de méchanceté… Craignant d'être démasquée, elle oblige un chercheur en philosophie morale à lui apprendre comment devenir une bonne personne. Ce scénario est le point de départ de la série américaine *The Good Place*, monument d'humour absurde et de philosophie éthique. Le créateur, Michael Schur, a travaillé dès le départ avec des universitaires pour mettre en scène des dilemmes crédibles et épineux, sur lesquels les philosophes planchent encore.

La philosophie apporte généralement trois types de réponse à ce questionnement éthique. Selon l'approche dite « conséquentialiste », inspirée de Jeremy Bentham, la valeur morale d'une action dépend de ses conséquences. Plus nous faisons de choses qui rendent les gens heureux, qui leur sont utiles tout en ne lésant personne, plus nous agissons bien. Dans *The Good Place*, c'est la thèse défendue par les architectes du paradis et de l'enfer : être admis dépend d'un score calculé tout au long de notre vie en fonction des effets positifs de nos actions sur le monde. La deuxième approche est le « déontologisme » défendue par Emmanuel Kant. De ce point de vue, certains principes moraux sont absolus : ne pas tuer, ne pas mentir, aider une personne en difficulté… Bien agir consiste à respecter scrupuleusement ces règles. C'est l'école préférée de Chidi, le professeur de philosophie d'Eleanor, en proie à une indécision maladive lorsque deux principes s'opposent (mentir pour aider quelqu'un par exemple…).

Enfin la troisième approche est « l'éthique de la vertu » rattachée à Aristote : chaque personne est plus ou moins dotée de qualités naturelles, comme l'honnêteté, le courage, la douceur, etc. L'éthique consiste à affûter ces vertus chaque fois que l'occasion se présente, si besoin en se forçant. « *Aristote, c'est mon préféré !* » s'exclame Eleanor. Dans son livre M. Schur témoigne aussi d'un faible pour cette approche : l'enjeu d'une vie ne serait pas tant de faire le maximum de points ou de respecter des règles que de continuer à essayer de s'améliorer, encore et encore.

À LIRE

• Michael Schur, *Comment être parfait*, Philosophie magazine Éditeur, 2022.



© ELEPHANT FILMS

Kristen Bell interprète le personnage d'Eleanor Shellstrop dans *The Good Place*.

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM

BIOGRAPHIE
Chercheur en science politique à l'université Stanford, et professeur d'économie politique internationale à la SAIS de l'université Johns-Hopkins.

PRINCIPAUX OUVRAGES
- *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, Flammarion, 1992.
- *Le Début de l'histoire. Des origines de la politique à nos jours*, Saint-Simon, 2012.

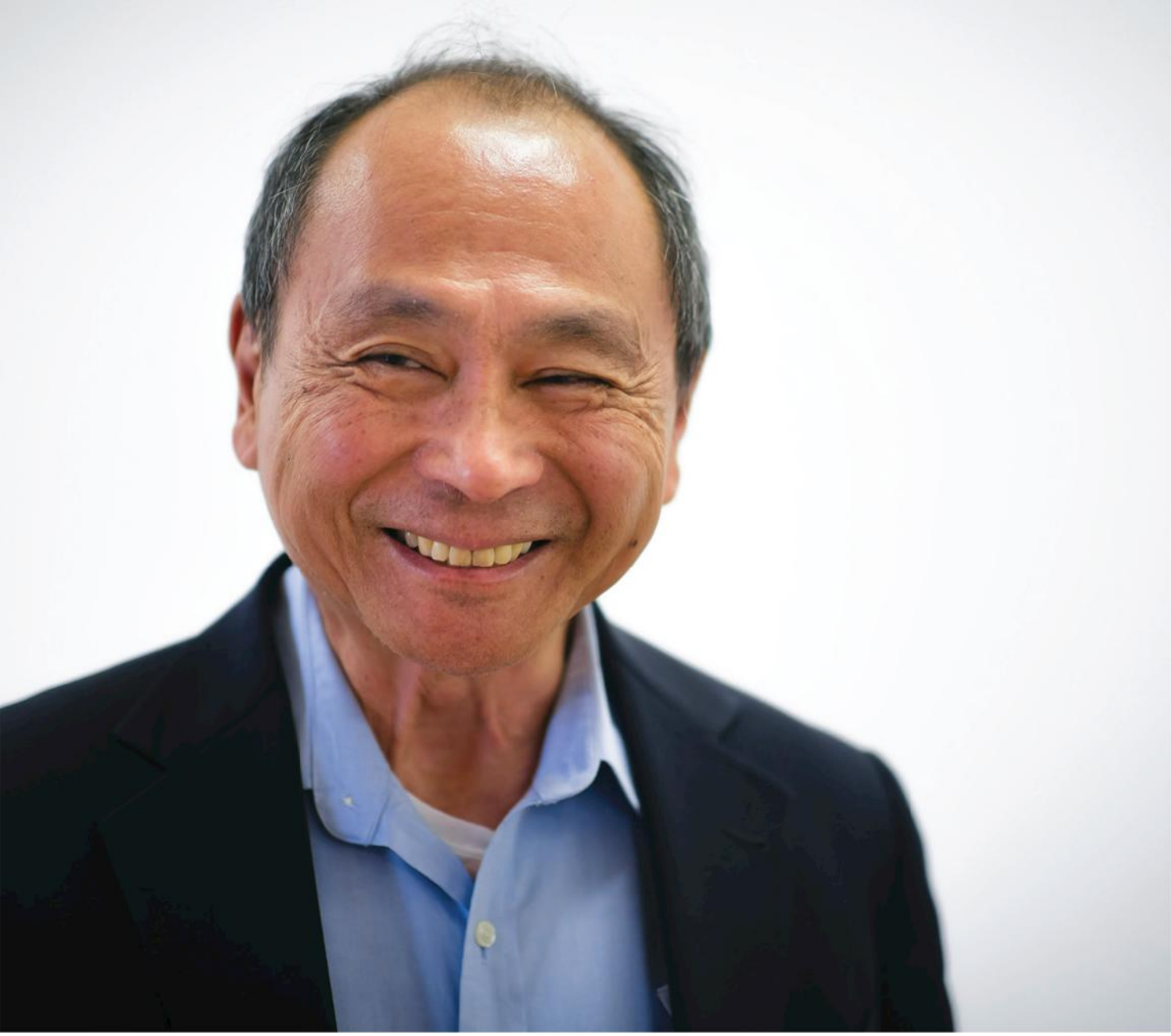
© THOMAS TRUTSCHEL/PHOTOTHEK/GETTY

FRANCIS FUKUYAMA
LA « FIN DE L'HISTOIRE » TRENTE ANS APRÈS

Trois décennies après l'effondrement du bloc communiste, l'Américain Francis Fukuyama n'a pas abandonné l'idée d'une supériorité de la démocratie libérale, malgré les contestations multiples qui la frappent.

« La fin de l'histoire ? » À l'été 1989 paraissait, ponctué d'un point d'interrogation, un article à sensation dans la revue américaine *The National Interest*. Son auteur, Francis Fukuyama, un chercheur d'un *think tank* spécialisé dans les questions de défense, s'interrogeait sur la possibilité que la démocratie libérale couplée à l'économie de marché constitue, après la chute du communisme, le modèle ultime d'organisation sociale. Une thèse reprise et développée trois ans plus tard dans un essai, cette fois sans point d'interrogation mais non sans interrogations, *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme* (Flammarion). Trente ans après, cette « fin de l'histoire » constitue toujours un raccourci commode, souvent critiqué, des débats de géopolitique mondiale. Si F. Fukuyama, aujourd'hui chercheur à l'université de Stanford, a nuancé et complété sa thèse, il défend toujours pour l'essentiel le principe d'une supériorité intrinsèque de la démocratie libérale. Il l'a encore fait ces deux dernières années à l'occasion d'un livre d'entretiens avec la chercheuse norvégienne Mathilde Fasting (*After the End of History. Conversations with Francis Fukuyama*, 2021) puis de la publication d'un nouvel essai, *Liberalism and Its Discontents* (2022). Dans cet ouvrage, dont une traduction française doit voir le jour en 2023 aux éditions Saint-Simon, il revient sur la contestation dont fait l'objet le libéralisme politique, à droite sous la forme d'un ethnonationalisme agressif, à gauche sous celle d'une compétition identitaire qu'il déplore.

Délivré à 353101 le 12/17/2022, 5:20:56 PM



Du 11-Septembre à la guerre en Ukraine, à chaque événement d'ampleur mondiale, on entend des commentateurs assurer que nous assistons à la « fin de la fin de l'histoire ». Au contraire, vous avez assuré récemment, dans les colonnes du magazine *The Atlantic*, que nous étions « *toujours à la fin de l'histoire* ». Pourquoi ?

Beaucoup de gens interprètent de travers l'idée de « fin de l'histoire », parce qu'ils ne m'ont jamais lu. Ils pensent que j'ai inventé l'expression, qu'elle signifie qu'il n'y aura plus de grands événements historiques et que la démocratie triomphera partout. Or, le concept de « fin de l'histoire » a d'abord été articulé par le philosophe Friedrich Hegel pour affirmer l'idée d'un progrès de l'organisation sociale au cours de l'histoire humaine. La question était : vers quoi ? Pour Hegel, au début du 19e siècle, l'État libéral allait s'imposer. Karl Marx a repris l'idée mais estimait que l'histoire progressait vers une utopie communiste. En 1989, j'argumentais que la version de Hegel était plus plausible que celle de Marx : nous ne pourrions pas atteindre d'étape plus développée de l'organisation sociale que la démocratie libérale couplée à l'économie de marché. Mais j'écrivais aussi que ni la religion ni le nationalisme n'allaient cesser d'exercer une influence sur la politique mondiale. Le progrès vers la démocratie libérale serait très inégal. Ce malentendu est d'autant plus ironique, ajouterais-je à destination des Français, que la théorie de Hegel a eu un interprète influent dans la vie intellectuelle française, Alexandre Kojève (1902-1968), qui a écrit que l'histoire avait pris fin à la bataille d'Iéna en 1806, quand Napoléon a défait

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

l'armée prussienne. Bien sûr, c'était dit avec une pointe d'ironie mais son idée essentielle était que les principes de liberté et d'égalité qui avaient nourri la Révolution française représentaient le point culminant de la lutte humaine pour la liberté. Il est utile de se demander s'il existe un ensemble de principes que les gens pourraient considérer comme supérieurs à ceux de la démocratie libérale et destinés à les supplanter : si c'était le cas, je considérerais ma thèse comme tout simplement fausse, mais cela ne l'est pas pour l'instant.

Êtes-vous d'accord avec les chercheurs qui affirment que nous traversons une « récession » voire une « dépression » démocratique ?

La démocratie a connu beaucoup de retours en arrière durant les quinze dernières années, après une période d'expansion depuis le début des années 1970. On a assisté à des régressions dans de nombreux endroits, par exemple dans de nouvelles démocraties en transition comme la Tunisie ou la Birmanie. On a aussi connu la progression d'un mouvement nationaliste et populiste dans des démocraties installées, à commencer par les États-Unis avec l'ascension de Donald Trump. Mais je pense que les gens ne raisonnent pas à suffisamment long terme. Les progrès humains ont été énormes si on s'intéresse aux deux derniers siècles plutôt qu'aux quinze dernières années, comme j'ai essayé de le montrer dans mes deux livres sur les origines de notre ordre politique [1]. Nous avons connu de pires reculs : songeons aux années 1930, avec la montée du nazisme et du stalinisme, ou même aux années 1960-1970, avec des coups d'État militaires dans de nombreux pays en développement et des doutes importants à propos de la démocratie en Europe et en Amérique du Nord. Comme à ces époques, de nombreux habitants des pays démocratiques ont perdu confiance dans leurs propres institutions, mais ils ne font pas face au genre d'idéologies autoritaires cohérentes que constituaient le nazisme et le stalinisme.

> « LA DÉMOCRATIE A CONNU DE PIRES RECULS : SONGEONS AUX ANNÉES 1930, AVEC LA MONTÉE DU NAZISME ET DU STALINISME. »

Il y a encore une dizaine d'années, au moment des Printemps arabes, on voyait l'avenir des démocraties avec optimisme, en s'appuyant notamment sur le rôle d'Internet dans les mobilisations…

La technologie est moralement neutre. Elle peut être utilisée dans des buts positifs comme négatifs. Les réseaux sociaux ont servi, et continuent de l'être, comme moyen d'organisation par des opposants à des régimes autoritaires. Mais dans l'intervalle, beaucoup de régimes autoritaires ont compris comment s'en emparer pour miner la confiance en elles des démocraties et pour diffuser leur message. C'est un changement majeur.

Vous présentez votre dernier livre comme une défense du libéralisme, « classique » ou « humain ». Un mot auquel on attribue de nombreux sens, notamment en France où il sert souvent à désigner l'économie de marché dérégulée. Quelle signification lui attribuez-vous ?

Je passe beaucoup de temps à distinguer le libéralisme classique de ce qu'on appelle le néolibéralisme. À mon avis, on ne peut pas avoir de société moderne sans économie de marché, sans la protection du droit à la propriété privée et de la liberté basique d'acheter, vendre et commercer. Point. Mais la fin des années 1970 et les années 1980-1990 ont été marquées par la montée d'une forme extrême de libéralisme économique, représentée par des gens comme Milton Friedman ou Friedrich von Hayek, qui ont étendu ces principes au-delà du soutenable. Ce néolibéralisme a conduit à une dérégulation très instable du système financier mondial et à la création d'une économie hautement concurrentielle basée sur des transferts d'emplois, avec un sévère retour de bâton politique.

Quoi qu'il en soit, ma définition du libéralisme ne se concentre pas sur l'économie mais sur la question de l'État de droit : l'État protège-t-il les droits individuels qui garantissent la dignité et l'autonomie des citoyens, tels que la liberté d'expression, d'association ou de religion ? Comme le libéralisme économique avec le

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

néolibéralisme, ce libéralisme politique s'est étendu jusqu'à donner naissance aux *identity politics* (politiques identitaires) contemporaines. Dans une acceptation progressiste, l'identité a des vertus mobilisatrices et pousse des individus à rentrer dans l'arène politique pour réclamer le respect de leurs droits, comme le firent les Afro-Américains durant le combat pour les droits civiques. Mais dans une autre interprétation, elle donne la priorité à l'identité du groupe sur les droits, les capacités et les accomplissements des individus, et conclut que les ressources de la société doivent être distribuées en fonction des droits des groupes. C'est, je pense, une erreur majeure qui conduit à une compétition entre les groupes identitaires et commence à miner les fondations de la société libérale.

Cette réaction identitaire, expliquez-vous, peut être le fait de minorités mais aussi du groupe majoritaire.

Au milieu du 17e siècle, après les guerres de religion, les premiers libéraux considéraient que fonder une nation sur une doctrine religieuse unique constituait la recette d'une violence perpétuelle. Aux 19e et 20e siècles, un nouvel ennemi est apparu à leurs yeux : le nationalisme, ce sentiment communautaire souvent fondé sur l'ethnie, générateur d'agressivité et d'intolérance. Après deux guerres mondiales, on a compris que fonder une nation sur « l'identité nationale » conduirait à des conflits sans fin. Depuis la naissance de l'ordre libéral mondial en 1945, ces deux forces illibérales, la religion et le nationalisme, ont été tenues sous contrôle. Mais il reste toujours des gens qui veulent être reconnus, au-delà de leur dignité égale en tant qu'individus, pour leurs dieux spécifiques ou leur version de l'identité nationale. Je pense qu'en cas de paix et de prospérité prolongées, comme nous les avons connues depuis soixante-dix ans, cette soif d'une appartenance communautaire forte remonte à la surface. On le voit par exemple en Inde, établie en 1946 sur des bases libérales par Gandhi et Nehru. Avec Narendra Modi, le pays est désormais dirigé par un parti nationaliste hindou qui veut redéfinir son identité nationale en termes religieux. Autre exemple, la Grande-Bretagne du Brexit : les opposants à la sortie de l'Union européenne avaient alerté sur ses conséquences économiques mais la plupart de ses partisans ont préféré passer outre car ils s'inquiétaient d'une perte d'identité nationale.

> « DANS NOS SOCIÉTÉS, LE DIPLÔME A REMPLACÉ LA CLASSE SOCIALE COMME VARIABLE DU VOTE. »

Ce clivage autour des questions d'identité ou de culture surpasse-t-il désormais le clivage économique dans nos sociétés occidentales ?

Je pense qu'il est en train de remplacer la vieille division par classes sociales. En Europe, les partis de gauche, après 1945, étaient basés sur les syndicats ; ils représentaient avant tout des travailleurs. De plus en plus, les groupes marginalisés se définissent par le statut d'immigrant ou l'appartenance à une religion ou une culture autre que celle du groupe dominant, comme l'islam en France. Ce qui s'est aussi produit, dans nos sociétés postindustrielles, c'est que le diplôme a remplacé la classe sociale comme variable du vote. Aux États-Unis, par exemple, le Parti démocrate, qui était autrefois le parti des syndicats et de la classe ouvrière, est désormais celui des diplômés des zones urbaines.

Quel est l'impact de ces nouvelles divisions sur le fonctionnement de l'ordre politique ?

Cela dépend des pays. L'Europe accueille encore un certain nombre de démocraties en bonne santé et qui fonctionnent raisonnablement bien, avec un haut degré de consensus social, comme l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suisse, la plupart des pays scandinaves, les pays baltes... Ce n'est malheureusement pas vrai des États-Unis, particulièrement sur leur droite avec la montée d'un Parti républicain davantage investi dans son maintien au pouvoir que dans le respect de l'État de droit. Nous savons désormais que le 6 janvier 2021, D. Trump a organisé un complot pour bloquer le transfert pacifique du pouvoir à un Joe Biden démocratiquement élu,

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

en espérant que la foule du Capitole allait interrompre la certification du vote et le maintenir comme président. La majorité des républicains le suivent actuellement dans la croyance selon laquelle ce sont les démocrates qui auraient essayé de voler l'élection. Ce type de comportements peut conduire à éroder encore la légitimité des scrutins futurs.

Des dirigeants comme Donald Trump ou Jair Bolsonaro ont été évincés du pouvoir à la fin de leur mandat. Cela ne prouve-t-il pas la résilience de nos démocraties ?

Je pense qu'elles sont plus résilientes que beaucoup de gens le pensent. D'ailleurs, la plupart des populistes en ont conclu que le seul moyen de demeurer au pouvoir était de corrompre le système démocratique lui-même ! C'est le principal danger aujourd'hui. Nous ne savons toujours pas si J. Bolsonaro va accepter le résultat de la présidentielle brésilienne ❷, et nous savons pour sûr que D. Trump n'a pas accepté sa défaite. Par ailleurs, ces populistes ne sont majoritaires dans aucun pays où ils ont émergé, à part peut-être l'Inde ou la Hongrie : je pense que les gens qui croient dans la démocratie libérale devraient afficher un peu plus de confiance en leurs convictions.

> « LES GENS QUI CROIENT DANS LA DÉMOCRATIE LIBÉRALE DEVRAIENT AFFICHER UN PEU PLUS DE CONFIANCE EN LEURS CONVICTIONS. »

Votre livre sur la « fin de l'histoire » est paru il y a trente ans. Entretemps, la Russie et la Chine ne se sont-elles pas imposées comme des concurrentes sérieuses à la démocratie libérale ?

La Russie et la Chine actuelles sont de drôles de systèmes hybrides qui acceptent pour partie la légitimité de l'économie de marché mais s'inspirent aussi d'autres sources. Je pense que le modèle chinois est plus sérieux que le modèle russe car la Chine dispose d'une vraie économie et a montré qu'elle pouvait maîtriser un grand nombre de technologies modernes, là où l'économie russe est uniquement fondée sur les énergies fossiles.

L'invasion de l'Ukraine, en plus d'être moralement répugnante, a été une énorme erreur de la Russie, probablement la plus grande bévue stratégique à laquelle j'ai assisté de mon vivant. Elle me semble pire que l'invasion de l'Afghanistan en 1979 : l'armée russe est au bord d'une défaite humiliante et ses pertes approchent les cent mille morts et blessés, bien plus qu'en dix ans en Afghanistan. Cela va affecter la légitimité de Poutine, fondée sur son image d'homme fort.

L'un des problèmes actuels de la Chine, de son côté, est la façon dont Xi Jinping a mis fin à la limite des mandats dans le temps et concentré tous les pouvoirs. L'humiliation infligée à son prédécesseur Hu Jintao ❸ signifie qu'il ne pourra jamais abandonner le pouvoir car il aura à craindre que son successeur lui fasse la même chose. Sa décision de fixer un objectif « zéro covid » n'est pas une erreur de la même magnitude que l'invasion de l'Ukraine, mais elle pénalise certainement la Chine, et je pense qu'elle ne s'explique que par le contexte d'un système autoritaire où un seul homme prend en gros toutes les décisions sans contrôle ni contre-pouvoirs. Ce système conduit à de gigantesques désastres. Personne ne peut prévoir ce que sera le futur, nous pourrions devoir affronter de nombreuses catastrophes mondiales que nous n'anticipons pas... Mais je reste optimiste sur un point : la démocratie s'avérera, au final, une forme supérieure d'organisation humaine et sociale par rapport aux modèles représentés par la Russie ou la Chine, dont nous voyons les défauts dans la prise de décision.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **JEAN-MARIE POTTIER**

❶ Francis Fukuyama, *Le Début de l'histoire. Des origines de la politique à nos jours*, Saint-Simon, 2012, et *Political Order and Political Decay. From the industrial revolution to the globalisation of democracy*, Profile Books, 2014.

❷ Cet entretien a été réalisé le 31 octobre, au lendemain du scrutin brésilien, et avant que Jair Bolsonaro s'engage à « *respecter la Constitution* », mais sans explicitement reconnaître la victoire de son adversaire Lula.

❸ Fin octobre, l'ancien président chinois Hu Jintao (2003-2013) a été exfiltré de la cérémonie de clôture du congrès du Parti communiste, officiellement pour un malaise. Plusieurs observateurs se sont interrogés sur une possible humiliation publique du prédécesseur de Xi Jinping.

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

DOSSIER
L'ENFANT ET LA LECTURE

L'affaire semble entendue : lire est bon pour les enfants. Mais pourquoi, au juste ? Longtemps, l'école a mis l'accent sur le rapport à l'écrit. La lecture permet certes de progresser en syntaxe et en orthographe. Mais on sait qu'elle offre bien davantage : des mots pour habiter le monde, des instants de partage, des images, des émois, des manières de vivre, des ailleurs où rêver, rire, réfléchir, se projeter. Du premier âge jusqu'à l'adolescence, la littérature jeunesse est aujourd'hui un domaine extrêmement riche. Elle explore de nouveaux territoires, plus existentiels. Elle s'émancipe aussi du support papier, quand elle est « mise en voix » ou mise en ligne. Elle se bariole et se réinvente. Elle charrie aussi des représentations du monde et de la société, plus ou moins morales, éducatives ou politiques. Comment s'y repérer ? Comment insuffler le goût de lire ? Certaines lectures sont-elles meilleures que d'autres ? Quel rôle la lecture joue-t-elle sur le développement des enfants et des adolescents ? À partir de questions fondatrices, ce dossier pluridisciplinaire propose un stimulant état des lieux des réponses actuelles.

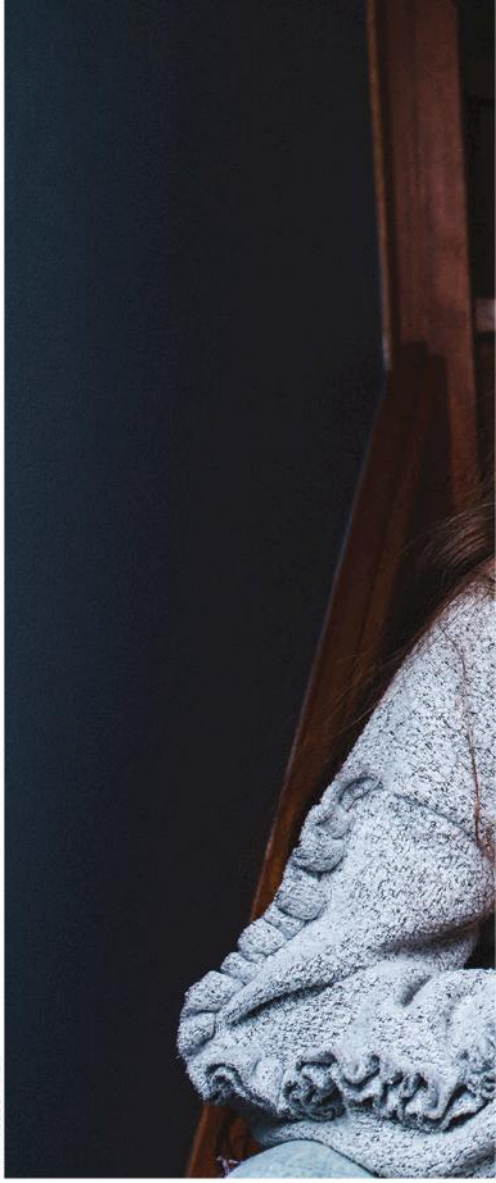
DOSSIER COORDONNÉ PAR **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

LA LITTÉRATURE, UN LABORATOIRE DE L'EXISTENCE

À travers ses intrigues et personnages, la littérature jeunesse propose bien davantage qu'un divertissement : un laboratoire où jouer et rejouer les scénarios possibles de l'existence.

EDWIGE CHIROUTER



© SAMUEL BERTHET

« *Grâce à l'art, nous arrivons parfois à entrouvrir une porte dérobée donnant sur la part la plus obscure de notre être, aussi noire que le fond d'un cachot. Et une fois cette porte grande ouverte, les recoins de notre âme sont si bien éclairés par la lumière qu'elle laisse passer, qu'aucun mensonge sur nous-même ne trouve plus moindre parcelle d'ombre où se réfugier, comme lorsque brille un soleil d'Afrique à son zénith.* » Cette phrase, tirée du roman de David Diop *La Porte du voyage sans retour* [1], saisit avec force le voyage intérieur que représente la lecture pour celui qui s'immerge dans un livre, et ce dès le plus jeune âge. Les enfants et adolescents – tout comme les adultes – ont besoin de littérature certes pour se divertir, mais aussi (et surtout) pour trouver des réponses aux grandes questions existentielles constitutives de la condition humaine.

Nous avons d'abord besoin de récits pour nous divertir, oublier le réel. Les enfants, comme les adultes, ont besoin d'avoir accès à des fictions qui amusent, distraient ou informent de façon explicite sur les modalités pratiques de la vie en société.

TCHOUPI *VS* YAKOUBA

C'est ce qui fait le succès pérenne de *Tchoupi*, *Martine* ou *Petit ours brun*. De la même façon que nous (les adultes) choisissions de lire un livre (ou de regarder un film ou une série) dont nous savons pertinemment qu'il ne nous fera pas réfléchir, mais au contraire nous « videra la tête », les enfants ont eux aussi besoin de ces ouvrages de divertissement.

Mais la fiction a aussi une autre fonction plus profonde et tout aussi universelle : nous nous plongeons dans la littérature non pas seulement pour oublier le réel, mais au contraire pour y trouver des réponses à des questions centrales de l'existence. Les récits (mythes, légendes, contes, romans, poésie) sont des lieux où l'on peut se poser pour penser sereinement la condition humaine et y trouver du sens. La littérature se présente ainsi comme un immense laboratoire où les humains peuvent redessiner à l'infini les situations, les dilemmes, les problèmes qui les travaillent. « *Les expériences de pensée que nous conduisons dans le grand laboratoire de l'imaginaire sont aussi des explorations menées dans le royaume du bien et du mal* », écrit ainsi Paul Ricœur [2].

Dégagée des contraintes du réel empirique, des lois de la physique, et des lois de la morale, la fiction permet ainsi de vivre par procuration ce que le réel seul ne nous permettra jamais de vivre : en tant que lecteur, je peux commettre un acte immoral et expérimenter par procuration les tourments

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

du remords ; je peux aussi devenir invisible (tel le berger Gygès dans le mythe de Platon) et expérimenter les limites du bien et du mal (« *et si j'étais à la place de Gygès…* »). L'album contemporain *Disparais !* de Michaël Escoffier et Matthieu Maudet (2017) propose cette expérience de pensée aux enfants : la jeune Charlotte a une baguette magique qui lui permet de faire disparaître ses parents et de faire ainsi tout ce qu'elle veut sans se soucier des lois et des interdits…

La littérature dépasse ainsi largement l'évasion et le divertissement. Dans un premier mouvement, la lecture m'écarte du monde, mais pour mieux m'y ramener, le revisiter et le rendre plus lisible. Quand je me demande ce que j'aurais fait à la place de Gygès dans le mythe de Platon ou de Charlotte dans *Disparais !*, je m'oblige à questionner ma définition de la justice et de la liberté, quand je juge Cyrano (magnifiquement adapté pour les enfants par Thai-Marc Le Thanh et Rébecca Dautremer), je clarifie ma définition de ce qu'est l'amour véritable (car Cyrano aime-t-il vraiment Roxanne ? Peut-on aimer sans être jaloux ? Peut-on aimer dans le mensonge et sans laisser l'autre libre de choix éclairés ?).

Cette fonction herméneutique de la littérature a longtemps été refusée aux enfants et c'est la grande révolution de la littérature jeunesse contemporaine que de leur offrir désormais des récits subtils et complexes qui bouleversent, transfigurent et donnent à penser *(encadré p. 26)*. Les enfants s'aventurent eux aussi avec joie dans le grand laboratoire de l'imaginaire pour faire cette expérience des « *lumières de la fiction* ❸ ».

Prenons l'exemple de *Yakouba*, l'album de Thierry Dedieu (2006). Construit comme un conte africain, il soulève un profond dilemme moral : pour intégrer la classe noble des guerriers, les jeunes de la tribu doivent s'aventurer dans la savane et tuer un lion. Mais le jeune Yakouba ne rencontre sur ce chemin qu'un lion blessé et agonisant : faut-il qu'il le tue (pour revenir glorieux au village) ou qu'il lui laisse la vie sauve (honoré à

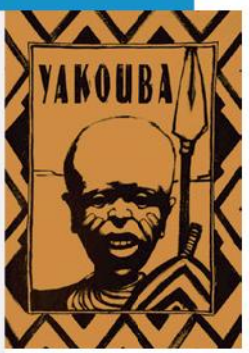
Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

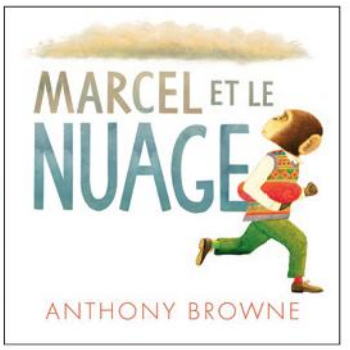
REPÈRE

LE TOURNANT EXISTENTIEL DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE

La littérature dite « de jeunesse » est toujours un miroir de la façon dont une époque se représente le monde de l'enfance. Avec la diffusion des apports de la psychologie et de la psychanalyse depuis les années 1960, l'enfant s'est vu redéfini comme un « sujet » à part entière, porteur d'angoisses et de questionnements. Ce tournant a permis le développement d'une nouvelle forme de littérature, qui aborde avec beaucoup de délicatesse des sujets graves et profonds. Contrairement à ce que l'on a cru jusqu'à une période récente, les enfants ne sont pas des êtres naïfs qu'il faudrait préserver de la réalité du monde : ils sont capables (et ont besoin) de lire autre chose que *Martine* ou *Tchoupi* ; ils ont soif eux aussi de grands récits pour se construire et sont capables d'interprétations complexes.

Depuis près de cinquante ans, cette conviction a permis à la littérature de jeunesse de gagner ses lettres de noblesse : développement de la recherche, ouverture de bibliothèques et de librairies spécialisées, succès des ventes, intérêt de la critique, inscription officielle dans les programmes scolaires. Aujourd'hui, des auteurs et autrices comme **Maurice Sendack**, **Tomi Ungerer**, **Claude Ponti**, **Kitty Crowther** ou **Anthony Browne** offrent à leurs jeunes lecteurs et lectrices des récits poétiques et souvent plein d'humour, qui abordent avec une grande subtilité des questions métaphysiques universelles. ● **E.C.**





ses propres yeux par cette clémence mais à jamais banni de la communauté des hommes) ? Par quel geste Yakouba va-t-il devenir un homme ? En lisant ou en écoutant lire cette histoire, je peux m'interroger sur ce que j'aurais fait dans cette situation, je peux émettre des jugements moraux sur les décisions des personnages et par là mettre à jour une vision du monde et un système de valeur jusque-là implicites. Les expériences de pensée vécues par procuration grâce aux récits favorisent une vision plus complexe et subtile de la condition humaine.

OSER PHILOSOPHER

Les grands récits sont à la fois proches de nos préoccupations intimes, et suffisamment éloignés pour ne pas nous obliger à les affronter directement. Ils sont ainsi une médiation nécessaire pour oser penser. La littérature de jeunesse est d'ailleurs apparue comme une médiation particulièrement féconde pour philosopher avec les enfants, dans le cadre des ateliers qui se sont développés ces dernières décennies à l'école primaire et au collège. Derrière le « paravent du personnage » – Cosette, Robinson, Cyrano, Peter Pan, etc. –, l'élève peut s'exprimer sur des sujets profonds, formuler des questionnements, oser des hypothèses et s'approprier de grandes questions métaphysiques universelles – la solitude, l'amour, la peur de grandir, la mort, etc.

Ainsi, la littérature, par sa nature symbolique, réflexive et par sa dimension à la fois intime et universelle, est un lieu d'expérimentation de la condition humaine. Elle permet de donner sens au monde. Les adultes ont la belle mission de permettre aux enfants de faire ces rencontres initiatiques, profondes et joyeuses avec ces œuvres qui aident à grandir et qui éclairent notre réalité. Multiplions les occasions de rencontres, lisons, lisons, lisons avec nos enfants, nos élèves. Partageons des moments de convivialité, de profondeur, de tendresse et d'humour où le texte résonne avec nos vies. Quand nous avons fait, jeune, cette expérience – toute notre existence sera hantée par le désir de nouvelles rencontres littéraires, comme autant de terres à explorer pour se (re)découvrir soi-même.

● **EDWIGE CHIROUTER**
Professeure des universités en philosophie de l'éducation à l'université de Nantes. Autrice de plusieurs ouvrages dont *Aborder la philosophie en classe à partir d'albums de jeunesse* (Hachette, 2011) et *Nouveaux ateliers de philosophie à partir d'albums et autres fictions* (Hachette, 2022).

❶ David Diop, *La Porte du voyage sans retour*, Seuil, 2021.
❷ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990.
❸ Edwige Chirouter et Nathalie Prince (dir.), *Philosophie (avec les enfants) et littérature (de jeunesse). Lumières de la fiction*, Raison publique, 2019.

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

© PABLO, RASCAL, L'ÉCOLE DES LOISIRS

À QUOI SERT DE LIRE AUX BÉBÉS ?

Les livres à raconter « dès la naissance » se sont largement développés, encouragés par des dispositifs publics qui offrent des albums aux nouveau-nés. Avec des bénéfices désormais reconnus sur le développement de l'enfant. **SOPHIE VAN DER LINDEN**

Des albums pour les 0-3 ans ? Le dynamisme de ce segment de la production éditoriale est le reflet d'une évolution entamée il y a plus de quarante ans, dans une France qui fut bouleversée par le documentaire télévisé de Bernard Martino, diffusé en 1984, *Le bébé est une personne*. Son coauteur, Tony Lainé, s'est emparé, avec les psychiatres et psychanalystes René Diatkine et Marie Bonnafé, de la question de la lecture et, ensemble, ils ont fondé l'association Acces (Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations) offrant un socle théorique et pratique qui a durablement façonné la prise en compte de cette question. Le livre de M. Bonnafé *Les livres, c'est bon pour les bébés*, paru en 1994 et toujours disponible, fut à la fois un mot d'ordre fructueux par son titre, une vulgarisation des principes de ces actions et un programme pour le développement concret de la lecture aux tout-petits jusqu'à aujourd'hui, nombre d'associations et d'institutions ayant fait leurs ces principes.

L'un des apports déterminants de ces chercheurs fut leurs travaux sur la narrativité. Si Paul Ricœur avait de longue date affirmé que l'être humain est avant tout un être d'histoire et de narration, M. Bonnafé apporte dans son livre une distinction éclairante entre les notions de « langue factuelle », celle du quotidien, énoncée en contexte, et de « langue du récit », écrite, donc agréable à l'oreille, à distance du réel, composée d'un début et d'une fin, organisée en séquences et comportant des répétitions qui fixent la mémorisation et la compréhension de sa structure globale. Le contact précoce avec les histoires y est défini comme nécessaire non seulement à l'acquisition du langage, mais plus encore à la constitution d'un espace psychique intérieur, conditions fondamentales pour le développement de l'enfant et son insertion sociale et culturelle.

Aux côtés des imagiers ou albums d'éveil pour apprendre les couleurs, sont ainsi apparus ces dernières années des albums mettant en scène de véritables histoires à destination des bébés. Désormais, le livre pour le tout-petit, même très court, entend poser une narration, et se raconte véritablement comme une histoire cohérente, faisant le lien de page en page, assurant une continuité des personnages et de leurs actions.

> « JE SUIS CONVAINCU QUE LE BÉBÉ COMPREND TOUT PARCE QU'IL NE COMPREND RIEN. »
> ● **HERVÉ TULLET**
> CRÉATEUR DE LIVRES

CORPS, REGARDS, ÉCHANGES

Si elle peut bien entendu rencontrer aujourd'hui une demande de parents pour des supports d'éveil précoce, la question de la lecture aux bébés n'a, dans ses fondements, rien d'une course à la performance éducative. L'un des chapitres du livre de M. Bonnafé s'intitule d'ailleurs « Lire pour rien » et annonce : « *Les livres devraient être présents dans le quotidien de tous les petits enfants, sans aucune contrainte et sans recherche d'un quelconque bénéfice immédiat* », en insistant sur la notion de plaisir partagé entre les tout-petits et les adultes qui leur font la lecture.

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

PSYCHOLOGIE

« RACONTE-MOI ENCORE LA MÊME HISTOIRE ! »

On a lu cet album à l'enfant une première fois, puis il le redemande. Une fois, deux, dix, cent fois ! Quasiment tous les jeunes lecteurs passent par cette phase, sans qu'on sache démêler ce qui relève du plaisir pur de la répétition, de la nécessité d'une assimilation des mots ou des images, ou de l'exercice de facultés mnésiques. Car, rapidement, le texte est su par cœur, et les enfants, même tout jeunes, sont capables de reprendre le lecteur à voix haute qui commettrait l'imprudence du moindre changement de mot. Le rire, la peur, la joie ou l'inquiétude sont réitérés, intacts, à chaque lecture. Et ces émotions peuvent dès lors être anticipées, l'enfant s'y prépare, en joue. De lecture en lecture, l'intensité s'amenuise progressivement, et, un jour, le livre est tranquillement abandonné. Mais rarement complètement oublié. ● S.L.

Car il est certain que la lecture n'est pas qu'une affaire de mots. Elle est aussi une affaire de corps, de regards et d'échanges. Bien calé dans les bras de l'adulte, dont il sent la chaleur, les vibrations de la voix, le bébé écoute une langue musicale, faite de sonorités et de rythmes. Il ressent la disponibilité de celui qui lui offre la lecture, cherche son regard et, ce faisant, noue un peu plus avec lui un lien affectif.

Cette question du lien est au cœur du travail de la psychologue et psychanalyste Sophie Marinopoulos, qui en 2019 a remis au ministre de la Culture, un rapport sur l'éveil artistique et culturel des jeunes enfants affirmant le principe de santé culturelle. Selon les préconisations avancées, l'accès à la culture y est posé en termes de santé publique au même titre que les questions d'hygiène ou d'alimentation. La lecture, parmi d'autres apports culturels et artistiques, est donc affirmée comme un besoin essentiel des enfants, dès le plus jeune âge.

L'angle couvert par les recherches sur le développement des tout-petits déborde aujourd'hui le seul prisme de la question psychique. Les études se multiplient et convergent pour attester d'impacts de la lecture dès le plus jeune âge sur l'avènement de la parole et du langage, sur l'acquisition du vocabulaire, le développement de la mémoire... Loin de se contenter de tester les bienfaits mesurables sur les apprentissages, des chercheurs privilégient d'autres approches, telle Maya Gratier, qui se déclare avec humour « *bébélogue* ». Cette professeure de psychologie du développement, responsable du Babylab de Nanterre, base ses recherches sur des observations fines des capacités sociales et cognitives des bébés, en particulier dans les interactions avec son entourage. Dans ses publications ou ses conférences, elle insiste sur la nécessité de reconnaître « *l'immense curiosité des bébés et leur grande appétence pour la nouveauté* ». Ils ont une envie de connaître et de comprendre à laquelle la lecture offre une réponse, et ils se montrent très sensibles à la combinaison polysensorielle de sons et d'images offerte par les livres. Dès lors, la lecture de livres aux tout-petits peut être entendue comme une interaction dynamique avec un être doué de compétences, qui s'enrichit de ses apports multiples.

FORMER LE REGARD

Si la musicalité de la langue du récit convainc désormais largement de l'intérêt d'une lecture précoce, montrer les images des livres dès le berceau suscite encore beaucoup de réserves, voire de réprobations : « *Le bébé ne voit rien* », « *Il ne distingue que les contrastes* ». Les recherches sur le lien entre développement de l'enfant et lecture des images des livres étant encore quasi inexistantes, peu d'arguments sont opposés à ces réserves. Ce qu'on sait de la vision des bébés est principalement établi par les travaux scientifiques sur la vision. Or, cette vision est loin d'être déficiente. Ainsi, dès le premier mois de sa vie, le champ visuel de l'enfant s'étend de degré en degré jusqu'à devenir équivalent à celui d'un adulte à l'âge d'un an. La fixation du regard est acquise dès l'âge de 2 mois, permettant de regarder une représentation sur un support donné. Les signaux chromatiques sont également discernables dès 2 mois, même si la sensibilité aux couleurs évolue beaucoup, notamment la première année de vie, et que les contrastes et la luminosité semblent plus particu-

© ANTOINE GUILLOPPÉ, 2010, ÉDITIONS PICQUIER

© PETIT ESCARGOT ROUGE, RASCAL, L'ÉCOLE DES LOISIRS

Délivré à 353101 le 12/23/2022, 5:40:48 PM

APPRENTISSAGE

LES ALBUMS SANS TEXTES, PRÉTEXTES À QUOI ?

Dans *Akiko la courageuse*, les silhouettes des arbres se découpent sous la lune comme un théâtre d'ombres. Texte, illustrations intérieures et de couverture d'Antoine Guilloppé.

lièrement attirer leur regard. Enfin, la mobilité de l'œil est déjà bien effective dès 2 mois et accomplie au cours du septième mois. En résumé, pour peu qu'on place bien le livre face au visage du bébé, pas trop éloigné de ses yeux, il a toutes chances de voir les images aussi bien que n'importe quel être humain plus âgé, y compris dans ses détails.

Les imagiers de Tana Hoban, *Noir sur blanc* et *Blanc sur noir,* deux *long-sellers* de l'édition de livres pour les tout-petits, qui sont largement plébiscités pour leurs qualités de contraste maximum et de lisibilité ne sont donc pas (seulement) à prendre comme des albums « visibles » par les nouveau-nés. Car pour cette photographe américaine, qui s'est consacrée dans les années 1990 à l'édition de livres pour enfants, l'objectif recherché était d'éveiller ses lecteurs à la plasticité de leur environnement, à regarder autrement les lignes, les motifs, les formes même de leur environnement.

NOURRIR L'IMAGINAIRE VISUEL

Former le regard, faire entrer dans la représentation, sensibiliser à l'esthétique, nourrir l'imaginaire visuel, voilà des sujets encore rares dans les débats, pourtant fructueux, qui entourent la lecture des tout-petits. Peut-être faudrait-il faire davantage confiance aux artistes, à leurs intuitions en matière de lecture des tout-petits ? Bruno Munari dès 1980, avait créé pour une galerie d'art des « Prélivres » pleins de surprises, de riches matières, de sons et même de réflexions, anticipant en cela tant de découvertes ultérieures sur la lecture des tout-petits. Le créateur de livres Hervé Tullet, qui s'inscrit dans cette lignée, n'affirme-t-il pas : « *J'ai un bébé imaginaire qui valide tout ce que je fais. Je suis convaincu que le bébé comprend tout parce qu'il ne comprend rien. Il ne comprend rien parce qu'il peut tout comprendre. Il y a vraiment une porte spéciale qui existe entre le bébé et l'artiste.* »

SOPHIE VAN DER LINDEN
Romancière et critique littéraire spécialiste de l'album pour la jeunesse.

Aucune étude scientifique n'a encore été menée sur la lecture de narrations visuelles par les enfants. Mais toute personne habituée à lire avec ce public sait à quel point leurs compétences sont fines en la matière, et comme ils aiment les détails, les images à fouiller, à explorer. La production d'albums sans texte se développant, le secteur est désormais riche de chefs-d'œuvre en la matière, tel ***La Perle* du duo Anne-Margot Ramstein et Matthias Aregui (2021)** qui offre la satisfaction de lire la trépidante aventure d'une perle volée. La compréhension image par image se fait individuellement, en silence, par l'intelligence visuelle du lecteur qui, sans cela, est trop rarement sollicitée. On referme le livre avec l'impression d'avoir suivi une intense épopée racontée sans un seul mot. Une manière de sceller l'amour de la lecture avant même l'alphabétisation. Et longtemps après.

S.L.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

COMMENT LA LECTURE VIENT À L'ENFANT

La lecture est un des apprentissages les plus complexes qui soient. Les neurosciences en éclairent les mécanismes cognitifs sans toutefois délivrer de recette magique. ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS

© SAMUEL BERTHET

Le langage parlé vient naturellement aux enfants, induit par une prédisposition biologique. Dès les premiers mois de sa vie, le bébé qui écoute des phrases active déjà les mêmes régions du cerveau que l'adulte. Il perçoit dès ses premiers jours les contrastes linguistiques en portant une attention particulière aux mots de sa mère. Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de psychologie expérimentale, initiateur de nombreuses études et auteur d'ouvrages qui font référence ❶, se réjouit des découvertes permises par l'imagerie cérébrale qui, depuis une trentaine d'années – et de plus en plus –, démontrent que nous sommes, au plus jeune âge, dotés d'une « *organisation anatomique insoupçonnée* » avec un réseau cortical très organisé. Charles Darwin, en son temps, parlait d'expertise des enfants pour le langage parlé. Nous sommes « équipés » en naissant de circuits extraordinaires qui permettent à la parole de se développer tout naturellement avec une facilité impressionnante. Mais pour la lecture, qu'en est-il ?

UN PROCESSUS DE RECYCLAGE

Nous ne sommes en revanche pas programmés pour lire ou écrire comme nous respirons et parlons. L'acquisition de la lecture est une activité artificielle et difficile. Grâce à la plasticité de notre cerveau, nous sommes capables, au prix de beaucoup d'efforts que nous avons oubliés à l'âge adulte,

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

de recycler pour la lecture une région cérébrale initialement destinée à un tout autre usage : la reconnaissance des visages et des objets !

Avant d'avoir soufflé sa première bougie, le bébé dispose déjà d'un embryon de lexique mental. À la fin de sa deuxième année, son vocabulaire s'enrichit considérablement. Vers 3-4 ans, il progresse d'une dizaine de mots par jour et ses phrases deviennent élaborées. « *Cette connaissance de la langue, cependant, n'est pas consciente. L'enfant sait, mais il ne sait pas qu'il sait ! Avant d'apprendre à lire, le cerveau manipule déjà les phonèmes d'une manière implicite et cependant sophistiquée* », précise S. Dehaene.

Pour lire, il faut mettre en rapport les structures du langage oral et le code visuel des lettres. La vision est aussi très organisée et développée au plus jeune âge. Dès 2 ans, l'enfant sait nommer les objets qu'il voit. « *Apprendre à lire consiste à recycler un morceau du cortex afin qu'une partie des neurones qui s'y trouvent réorientent leurs préférences vers la forme des lettres et leurs combinaisons* », explique S. Dehaene. C'est la fameuse théorie du recyclage neuronal ! Cette connexion entre la vision des lettres et le codage des sons du langage entraîne à la fois une précision du système visuel et l'apparition d'un code phonologique précis et conscient du langage oral.

Mais *quid* de la reconnaissance des visages et objets dont l'apprentissage de la lecture a pris la place ? « *Notre cerveau se réorganise et installe les circuits de la reconnaissance des visages ailleurs, dans une autre partie du cortex. L'autonomie et l'intelligence de la nature ne sont-elles pas fascinantes ?* » s'enthousiasme Céline Alvarez, linguiste, autrice de nombreux ouvrages ❷, qui expérimente une approche de l'éducation fondée sur les neurosciences.

En 1985, Uta Frith, psychologue du développement et professeure émérite de psychologie de l'Institut des neurosciences cognitives de l'University College de Londres, proposait un modèle fondé sur trois étapes fondamentales de l'apprentissage de la lecture qui fait encore référence. La première, que l'on situe autour de 5-6 ans, est logographique ou picturale. L'enfant n'a pas encore compris la logique de la lecture. Il essaie donc de reconnaître les mots de la même façon que les visages ou les objets et identifie son prénom ou son nom de famille en faisant appel à sa mémoire visuelle. À ce stade, il s'agit d'une pseudo lecture.

CRÉER DES MOTS A L'INFINI

Pour que le processus d'apprentissage s'engage, il faut que la seconde étape, l'étape phonologique (ou alphabétique), s'enclenche, vers 6-7 ans. C'est le moment de la « grande école », l'entrée en CP. Le mot n'est plus traité dans sa globalité ; ce qu'on assemble dans la lecture n'est pas le nom des lettres mais les phonèmes (les plus petites unités de la parole) dont l'enfant découvre qu'ils permettent de créer des mots à l'infini. Un « b » associé à un « a » font le son « ba »... L'enfant découvre la correspondance graphèmes-phonèmes et commence à trouver du sens à ce qu'il lit. « *La chaîne causale qui relie ces apprentissages visuel et linguistique n'est pas encore bien comprise. Faut-il d'abord que l'enfant analyse les sons en phonèmes avant de pouvoir en apprendre le code écrit ? Ou bien n'est-ce qu'à partir du moment où l'enfant comprend ce que sont les lettres qu'il parvient à décomposer la parole en sons élémentaires ?* » s'interroge S. Dehaene, posant les limites des connaissance actuelles des neurosciences – et par la même leur marge de progression – pour découvrir qui de la « poule et l'œuf », autrement dit du phonème ou du graphème, était là le premier !

Quant à l'étape orthographique, la dernière, c'est le Graal ! L'enfant met progressivement en place un répertoire d'unités visuelles, un lexique orthographique qui lui permet d'aborder petit à petit des mots plus rares, moins souvent rencontrés. La voie lexicale vient progressivement suppléer la voie de décodage graphème-phonème : c'est parti pour la grande aventure de la lecture quasi, puis franchement automatique ! « *Ces étapes ne sont pas cloisonnées de façon rigide. L'enfant passe continûment* ◆»

Si l'enfant n'a pas de déficit sensoriel (ouïe et/ou vision) ni de déficit d'intelligence et qu'il rencontre de vraies difficultés d'apprentissage de la lecture, il souffre peut-être de dyslexie, trouble qui affecte la vitesse et la précision en lecture. On connaît aujourd'hui les prédispositions génétiques qui expliquent souvent une anomalie neurobiologique. Quatre gènes de vulnérabilité ont été découverts dont les effets biologiques affectent la mise en place précoce des circuits du cortex. Les enfants dyslexiques présentent une désorganisation et une sous-activation des régions du cerveau dédiées à la lecture. L'apprentissage patient des correspondances graphèmes-phonèmes peut, dans certains cas et dans une certaine mesure, compenser ce déficit... Ce qui n'exclut pas, bien évidemment, le recours à l'orthophonie, voire à l'intervention complémentaire d'un orthoptiste dans le cas des dyslexies visuelles. Si la lecture automatisée ne se fait pas, des aménagements scolaires peuvent être mis en place. ● **A.-C.T.**

• Luiz Guidi *et al.*, « The neuronal migration hypothesis of dyslexia. A critical evaluation thirty years on », *European Journal of Neuroscience*, vol. XLVIII, n° 10, septembre 2018.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

REPÈRE

QUELS LIVRES POUR PROGRESSER ?

La lecture à la maison est un complément indispensable à l'apprentissage scolaire. Mais quels livres choisir pour des premières lectures qui fassent progresser l'enfant tout en lui apportant un vrai plaisir de lire ?

- **Des livres adaptés à l'entrée en lecture,** qui peut être un peu laborieuse. À privilégier : des récits avec peu de mots et des phrases courtes, pour ne pas décourager l'enfant, avec si possible des personnages qui lui sont déjà familiers et dont il aura hâte de découvrir les nouvelles aventures. Ex : la série *Les Papas* (L'École des loisirs), la série *Simon* (L'École des loisirs), la série *T'choupi* (Nathan).
- **Des livres spécialement conçus pour l'apprentissage de la lecture** avec des lettres muettes grisées et une progressivité du déchiffrage qui mettent l'enfant en confiance. Ex : la collection *Sami et Julie* (Hachette), la série *Je lis avec Splat* (Nathan), *Mes premières lectures Montessori* (Larousse).
- **Des livres qui font rire l'enfant** pour susciter son enthousiasme. Ex : série *La fois où mémé* (Nathan), série *Émile* (Gallimard).
- **Des livres à lire à deux,** avec des histoires spécialement imaginées pour être lues à deux voix, enfant et parent, pour partager un moment de joie et de découverte. Ex : série *Mazette* (Père Castor), histoires à imprimer sur www.blogueapart.com. ● **A.-C.T.**

d'une étape à l'autre, à l'échelle de quelques mois ou années », nuance toutefois S. Dehaene, qui souligne l'intérêt pédagogique de ce modèle.

Très médiatisée, C. Alvarez a mené entre 2011 et 2014, en zone d'éducation prioritaire, une expérience inédite des travaux de Maria Montessori en son temps : implanter une école dans un quartier défavorisé, en mélangeant les classes d'âge, avec une carte blanche pédagogique totale et des tests annuels pour mesurer l'avancée des élèves. Elle a enrichi cette expérience des avancées scientifiques contemporaines en psychologie cognitive comportementale, neurosciences cognitives, affectives, sociales ainsi qu'en linguistique française. Selon elle, l'enthousiasme est le meilleur *booster* pour l'automatisation de la lecture. Et pour l'obtenir, il faut accompagner l'apprentissage d'une parole explicite, « *donner les sons des lettres à l'enfant sans le laisser les découvrir par lui-même, l'aider à discriminer les plus petits sons qui composent sa langue. Par exemple, le mot cheval contient cinq phonèmes* », précise-t-elle… Ch, e, v, a et l, pour faire simple !

L'ENTHOUSIASME, LE MEILLEUR *BOOSTER*

Procéder par la découverte des phonèmes en commençant par des mots très simples est la base d'un apprentissage réussi. « *En procédant de la sorte, j'ai pu observer un enthousiasme chez les enfants que ne suscite pas le découpage des mots en syllabes. Il semble que pour eux, cette recherche minutieuse des sons fasse totalement sens. La joie qu'ils manifestent en comprenant que les mots qu'ils prononcent sont composés de tout petits sons s'apparente à la découverte d'un concept clé, une sorte d'*eurêka *linguistique* », se réjouit-elle. Toutefois, cette expérience a fait l'objet de controverses : coûteuse en matériel et demandant un encadrement important, elle était difficilement transposable dans des classes ordinaires et n'a finalement pas fait la preuve scientifique de son efficacité.

Notons, au chapitre de l'apprentissage heureux de la lecture, l'importance de la transmission orale. La fameuse lecture à voix haute que nous faisons à nos enfants bien avant qu'ils sachent lire leur donne l'envie, plus tard, de déchiffrer le monde, à travers les livres, de leurs propres yeux.

La compréhension de ce processus n'en est qu'à ses débuts. « *Ne nous leurrons pas. Suivre directement, dans le cerveau de l'enfant en développement, les progrès de l'apprentissage et de l'éducation, ce rêve ne deviendra pas réalité avant de nombreuses années* », prévient S. Dehaene. Et de rappeler que les premières images d'IRM fonctionnelles du cerveau n'ont été obtenues qu'à la fin des années 1990 !

Édouard Gentaz, professeur de psychologie du développement à l'université de Genève, directeur de recherche à l'Institut des sciences biologiques du CNRS ❸, pour être un fervent défenseur des avancées permises par les neurosciences, n'en met pas moins en garde contre la diffusion de ce qu'il appelle un « neuromythe » ou une « neuro-illusion » qui consisterait à promettre des miracles et donc, finalement, à discréditer leurs avancées réelles. Les neurosciences apportent des connaissances solides et donc des pistes fiables pour adapter les méthodes d'apprentissage : les mécanismes du cerveau, la manière dont nous traitons et enregistrons les informations sont mieux connus ; on sait aussi désormais que les connexions entre les neurones sont modifiées par les apprentissages et qu'on peut en créer de nouvelles… Des leviers scientifiques prometteurs, à défaut d'une pédagogie clés en main.

● **ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS**

❶ Stanislas Dehaene, *Les Neurones de la lecture*, Odile Jacob, 2007, et *Apprendre à lire. Des sciences cognitives à la salle de classe*, Odile Jacob, 2011.

❷ Céline Alvarez, *Les Lois naturelles de l'enfant*, Les Arènes, 2016.

❸ Édouard Gentaz, *Les Neurosciences à l'école : leur véritable apport*, Odile Jacob, 2022.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

LIRE ET FAIRE LIRE
TRANSMETTRE LE PLAISIR DU RÉCIT

Donner le goût de la lecture aux enfants est en France un enjeu de politique publique. Reportage dans une école maternelle de Seine-Saint-Denis où l'association Lire et faire lire se rend chaque semaine.

© ASSOCIATION LIRE ET FAIRE LIRE

Affiche de l'association Lire et faire lire, présente dans tous les départements de France.

Il est 10 h 30. La cour de récréation grouille d'enfants qui circulent à tricycle, se disputent un jouet, braillent, s'esclaffent. « *Ici, ça va des parents "bobos-écolos" propriétaires de petits pavillons aux familles en accueil d'urgence qui peuvent partir du jour au lendemain* », résume une enseignante, Isabelle, qui surveille la récréation. Comme tous les jeudis, elle s'apprête à accueillir une bénévole de Lire et faire lire. Ce programme, lancé en 1999 à l'initiative d'Alexandre Jardin et de Pascal Guénée, est cogéré par l'Unaf et la Ligue de l'enseignement. Avec 20 000 bénévoles (tous âgés de plus de 50 ans), il est aujourd'hui un acteur incontournable de la politique d'accès à la lecture et du lien intergénérationnel. Pas moins d'un million d'enfants, répartis dans 13 000 structures d'accueil (crèches, écoles...), ont accès aux « lectures plaisir » lues par les bénévoles.

Tandis que la cloche sonne, on retrouve dans le hall la septuagénaire, qui intervient depuis sept ans dans cette école maternelle de Seine-Saint-Denis. Les épaules légèrement voûtées, elle attend sagement que les enfants aient réintégré leur salle de classe pour aller chercher un premier groupe de six. « *Marie-Thé !* », s'exclament plusieurs d'entre eux alors qu'elle passe une tête par la porte. Une petite fille craquante avec ses tresses dressées sur la tête se serre contre elle, les deux bras enlacés autour de ses jambes, visiblement ravie de ces retrouvailles.

« *Je choisis des valeurs sûres, il faut que ça me parle et qu'on passe un moment agréable. Ensuite, c'est toujours mieux si le texte comporte des mots un peu difficiles,* glisse cette ancienne assistante sociale. *Mon but, c'est qu'ils trouvent dans la lecture le même plaisir que celui que j'avais quand j'étais enfant. De mon temps, ça répondait à un besoin d'évasion... Personnellement, je me cachais dans les toilettes pour lire au lieu de faire mes devoirs !* » Les enfants se faufilent dans la pièce étriquée qui tient lieu de bibliothèque. Ils ont déjà leurs marques. Elle, en revanche, n'a pas encore mémorisé tous les prénoms. Adam, Noa, Louison... L'intervenante les note avec soin dans un élégant cahier à la couverture de cuir noir avant de sortir de son sac l'album de son choix. Un classique de la littérature jeunesse : *Chien bleu*. « *J'ai ce livre dans ma maison !* » trépigne une blondinette au visage poupin encadré par une paire de couettes. « *Ça fait peur quand même* », souffle un petit garçon. Elle : « *Moi, ça me fait pas peur, car de toute façon c'est faux.* »

Marie-Thérèse ouvre délicatement l'album et commence sa lecture, soucieuse de capter l'attention de son jeune public. « *Ça veut dire quoi pelage ?* » lance une gamine. « *C'est le poil, il est tout bleu.* » Réponse de la petite : « *Et moi je suis toute blanche.* » « *Et abandonné ?* » « *Et grattements ?* » « *Et là, pourquoi elle est sur son dos ?* » Quand arrive le passage sur « l'Esprit des bois » réincarné en une inquiétante panthère noire, la peur se lit sur les visages. Tous retiennent leur respiration. Quelques-uns esquissent une grimace. D'autres étouffent un cri en plaquant les mains devant leur bouche. Une petite, un énorme nœud dans les cheveux, suce frénétiquement son pouce. Marie-Thé referme le livre. « *Moi ça m'a pas plu* », bougonne un élève. « *Pourquoi ? Tu as eu peur ? Pourtant tu as bien vu que Chien bleu était gentil ? C'est lui qui a sauvé la fille qui s'était égarée dans la forêt...* » La troupe repart à la queue leu leu. Ils devraient s'en souvenir. ● **MARION ROUSSET**

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

POINTS DE REPÈRE

PETITE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE

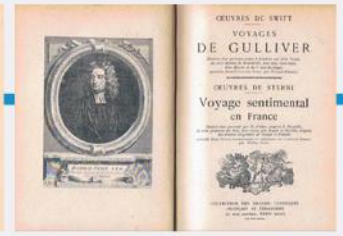
● KARINE HENRIQUES

À L'ORIGINE, UNE TRADITION AVANT TOUT ORALE

Il existe une longue tradition orale de fables et de contes que l'on attribue aujourd'hui à la littérature pour enfants. Toutefois, à l'exception de quelques ouvrages d'apprentissage (abécédaires, catéchisme, civilités…), pendant des siècles, les ouvrages destinés aux enfants n'ont tout simplement pas existé. Les petits qui savaient lire utilisaient des livres initialement conçus pour un public adulte. C'est le cas par exemple de *Robinson Crusoé* (1659) de Daniel Defoe, ou des *Voyages de Gulliver* (1721) de Jonathan Swift, passés plus tard au répertoire de l'enfance.

À LA Rrenaissance, LE RETOUR DE LA FABLE

Durant la Renaissance, les fables antiques d'Ésope connaissent un regain de popularité ; elles sont enluminées pour le fils du dirigeant italien Laurent de Médicis dit « Le Magnifique ». Elles seront reprises notamment par la suite par Jean de La Fontaine dans ses fables (1668-1694).
Ces dernières visent à la fois à « *plaire et instruire* » ; une double visée qui continue de guider la littérature jeunesse.



AU MOYEN ÂGE, DES LECTURES RELIGIEUSES

Au Moyen Âge, où la société est organisée autour de la religion, les premières lectures interviennent dans le cadre de l'instruction religieuse.
Les enfants apprennent à déchiffrer dans les livres d'heures de leurs mères, des recueils de prières illustrés.
Une pratique réservée à la noblesse.

AU 17e SIÈCLE, LES PREMIERS LIVRES POUR LA JEUNESSE

Deux grandes œuvres de la littérature enfantine voient le jour à la fin du 17e siècle : *Les Aventures de Télémaque* (1699) de l'évêque Fénelon, un roman éducatif inspiré du quatrième livre de l'*Odyssée* d'Homère écrit pour le duc de Bourgogne, le petit-fils de Louis XIV, et les *Contes de ma mère l'Oye* (également intitulé *Histoire ou Contes du temps passé*), signés Charles Perrault (1697). Cependant, la cruauté de certains récits, issus de la tradition orale et destinés aux adultes, n'attire guère les enfants. Il faut attendre la réécriture plus édulcorée par les frères Grimm (1812) pour qu'ils deviennent des classiques de la littérature jeunesse.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

18e SIÈCLE : LA 1re MAISON D'ÉDITION POUR LA JEUNESSE

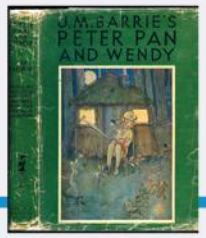
La littérature et l'édition jeunesse se développent véritablement en France à partir de la seconde moitié du 18e siècle. Avec l'essor de la philosophie des Lumières (à travers les écrits de John Locke et de Jean-Jacques Rousseau, notamment) et l'avènement de la bourgeoisie, on commence à reconnaître à l'enfant, perçu jusqu'ici comme un adulte miniature, un statut particulier. En 1750, John Newbery crée à Londres la première librairie et maison d'édition destinée aux enfants.
À la même période, Mme Leprince de Beaumont publie en France ses recueils pour enfants, dont le célèbre conte *La Belle et la Bête* (1756).

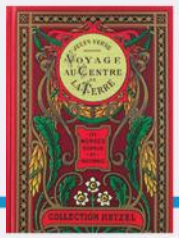
APRÈS-GUERRE : LE « DANGER » DES *COMICS* AMÉRICAINS

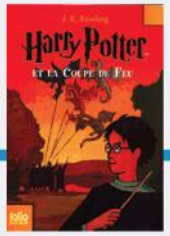
Apparue en France après la Grande Guerre, la bande dessinée connaît son âge d'or à partir de 1945 avec l'importation massive de bandes dessinées américaines. La loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse est une réponse à ces « *comics* » accusés de favoriser la délinquance juvénile à travers leurs représentations violentes.
Ce texte vise à réguler la diffusion des livres et de la presse jeunesse en France, et interdit l'exposition à des contenus à caractère sexuel.

1960-1970 : NAISSANCE DE LA LITTÉRATURE ADO

Dans les années 1960, l'apparition de l'adolescence en tant que phénomène social s'accompagne de la création d'une nouvelle littérature dédiée à cette tranche d'âge. De nouvelles collections voient le jour comme par exemple « Plein vent » aux éditions Robert Laffont (1966) et, plus tard, « Médium » à L'École des loisirs ou « Page blanche » chez Gallimard.
Les années 1980-1990 sont décrites comme la grande époque de la fiction pour adolescents : des romans complexes discutent de sujets plus sérieux, tels que les violences sexuelles, le deuil, ou encore le suicide.







19e SIÈCLE : L'ESSOR DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE

Au début du 19e siècle, l'avancée des nouvelles techniques d'impression facilite le développement de la presse jeunesse et voit l'apparition du roman-feuilleton. La loi Guizot de 1833, obligeant les communes de plus de 500 habitants à ouvrir une école primaire pour garçons (complétée par la loi Falloux en 1850, imposant l'ouverture d'écoles pour filles) permet l'alphabétisation d'un plus grand nombre d'enfants. Les éditeurs jeunesse se multiplient, et la compétition grandit : Jules Hetzel (dont la maison d'édition sera ensuite rachetée par Hachette) publie les romans de Jules Verne et Louis Hachette ceux de la comtesse de Ségur.
À cette époque, la littérature est très genrée : aux filles les récits édifiants visant à en faire de bonnes mères, aux garçons les récits d'aventure. En 1856, Hachette crée la célèbre « Bibliothèque rose ».
Les traductions d'ouvrages étrangers se développent et popularisent de nouveaux héros : Alice (1865, de Lewis Carroll), Heidi (1880, de Johanna Spyri), Pinocchio (1883, de Carlo Collodi), Peter Pan (1904, de J.M. Barrie), Nils Holgersson (1906, de Selma Lagerlöf)...

21e SIÈCLE : LE *BOOM HARRY POTTER*

Dans les années 2000, la traduction d'*Harry Potter*, *Twilight*, ou encore *Hunger Games*, trois succès de la littérature anglophone pour adolescents, provoque en France une explosion du marché. L'adaptation en films de ces ouvrages aide à la popularisation de cette nouvelle littérature, dont près de la moitié des lecteurs aujourd'hui sont des adultes. On assiste globalement au début du 21e siècle à un regain d'intérêt pour la littérature jeunesse. Sa légitimité est consacrée aujourd'hui par sa présence dans les programmes scolaires, la multiplication des prix littéraires ou encore par son inscription au patrimoine documentaire mondial de l'Unesco.

À VOIR

- « Babar, Harry Potter & Cie. Livres d'enfants d'hier à aujourd'hui »
  Bibliothèque nationale de France (exposition disponible en ligne), 2008.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

© MR TAN/DIANE LE FEYER/MISS PRICKLY

Mortelle Adèle, héroïne de littérature jeunesse impertinente et rebelle, frisant parfois la méchanceté.

D'OÙ VIENT LE BESOIN DE HÉROS ?

Qu'il soit le protagoniste de petites aventures du quotidien, comme T'Choupi, ou un être doté de pouvoirs surnaturels, comme Harry Potter, la figure du héros s'est diversifiée au fil des époques, mais reste incontournable.

Caractéristique forte de l'édition pour la jeunesse, le héros récurrent fonde l'une de ses premières spécificités, à savoir l'organisation de livres en séries, cycles ou collections, qui sont d'ailleurs souvent présentés dans les catalogues des éditeurs par la figure de leur héros. Présentes dès les origines des livres pour enfants, les séries basées sur des héros assurent aujourd'hui une part importante du succès des ouvrages pour la jeunesse et constituent donc un enjeu commercial significatif, de la petite enfance à l'adolescence.

Pourquoi un tel marqueur ? En première intention, les séries à héros peuvent constituer une étape importante dans un parcours de lecteur, notamment au début de la lecture autonome. Elles permettent de rassurer par la constance des personnages et des structures narratives. Repérés et assimilés par leur répétition, les motifs, le style de l'écriture, le caractère des héros sont autant de jalons qui éclairent le fonctionnement d'un texte et soustraient des difficultés à sa lecture. Le lecteur peut dès lors bénéficier à plein du plaisir de lire.

UN ATTACHEMENT AFFECTIF

Plus profondément, si on admet avec Vincent Jouve [1] que l'identification à un héros est un élément fondamental de la constitution de la personnalité, ce procédé prend un caractère crucial pour l'enfant ou l'adolescent, êtres en construction par excellence. La fonction d'attachement affectif joue alors à plein, par la familiarité du héros, et répond pleinement, notamment chez les tout-petits, à un besoin de mêmeté*.

Une histoire est un support de production fantasmatique qui offre la possibilité d'apprivoiser sa vie personnelle, d'envisager des solutions à des problèmes ou d'éclairer d'un jour nouveau des situations vécues. Le héros est aussi un détour qui permet de se voir soi-même, ou de voir autrement son entourage. Pour l'enfant, qui vit le plus souvent entouré de ses parents, le livre peut ainsi constituer une fenêtre sur un extérieur autrement inatteignable.

Lorsqu'à l'adolescence, la faculté enfantine à se glisser dans l'imaginaire perd de sa souplesse, les histoires permettent de mettre en scène cette dialectique entre réel et imaginaire. D'où, certainement, l'un des intérêts premiers accordés aux héros de *fantasy*, engouement ayant donné lieu à un déploiement fulgurant des « littératures de l'imaginaire ».

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

« *Le héros est un médiateur entre soi et les autres, un chemin de traverse pour échapper à la pesanteur d'être soi, aux blessures intimes, au manque à être* ❷ », affirme David Le Breton, professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, qui fait également remarquer que le superhéros est né au cours d'un siècle (le 20e) menacé par des catastrophes.

ENFANTS MODÈLES ET CHENAPANS

Dans un monde contemporain toujours marqué par les guerres mais où le terrorisme et le dérèglement climatique s'ajoutent aux calamités passées, on voit à quel point un grand pouvoir peut impliquer de grandes responsabilités. Les jeunes héros s'affirment de plus en plus comme les sauveurs du monde. On n'oubliera pas que la littérature adressée à la jeunesse est écrite par des adultes, qui peuvent projeter sur leurs personnages le fantasme d'une génération qui résoudra dans le futur tous les maux d'une société face à laquelle ils se sentent eux-mêmes impuissants.

La littérature jeunesse est ainsi chargée, bien souvent, d'intentions éducatives. N'oublions pas qu'elle fut d'abord une littérature d'éducateurs, disons de précepteurs. Au 19e siècle, qui vit le développement de ce secteur éditorial, les « historiettes morales » connurent un immense succès. En développant des héros vertueux, les auteurs de l'époque espéraient fournir aux enfants de « bons modèles » à copier pour forger une éducation irréprochable.

En opposition, se sont développés des héros négatifs, « enfants terribles » (*p. 41*) perçus comme des contre-pieds à ce héros vertueux. Ils sont au fondement d'une littérature pour la jeunesse émancipée de son carcan moral. Car si le héros modèle est l'apanage de l'éducation, alors le chenapan serait le véritable héros des enfants, celui qui leur donne leur place de sujet en dehors de toute injonction. Il est sans doute révélateur qu'un des héros aujourd'hui très massivement plébiscités par les enfants soit une héroïne qui contrevient radicalement à toute forme de bienséance : Mortelle Adèle, personnage imaginé par l'auteur Antoine Dole dit Mr Tan et dessiné par Diane Le Feyer. Impertinente et rebelle, cette héroïne va jusqu'à incarner une forme de méchanceté transgressive qui réjouit les lecteurs.

DROIT À L'ERREUR

A. Dole, Claude Ponti, deux auteurs dont le succès s'est véritablement construit sur l'engouement qu'ils suscitent chez leurs lecteurs, ont en commun une enfance traumatique. Leurs jeunes héros sont là pour dire non aux atteintes, résister, combattre ou ratatiner les monstres et réussir, si ce n'est à changer le monde, à faire en sorte que leur propre monde devienne vivable pour eux. « *Il faut toujours rester dans l'optique qu'un enfant est une personne qui grandit, qui apprend, qui essaie, qui se développe, qui peut rater. Un héros doit toujours fuir la perfection, et montrer à l'enfant qu'il a droit à l'erreur* », affirme C. Ponti ❸, l'auteur-illustrateur d'albums dans lesquels les héros ne réussissent jamais à vaincre les monstres du premier coup, mais y parviennent cependant toujours à l'issue de leur parcours.

MÊMETÉ

Cette notion philosophique est utilisée par Voltaire pour désigner l'identité d'une personne en ce qu'elle a de fixe et immuable.

Le roman pour adolescents d'expression française, nettement moins porté sur la *fantasy* que l'anglo-saxon et plutôt orienté vers les livres dits miroirs, reflétant la réalité des problématiques des jeunes, chérit aussi ces figures de héros imparfaits. Et même de ceux qui font la désolation de leurs parents, tels la bande des quatre du roman de Vincent Mondiot au titre évocateur : *Les Derniers des branleurs* (2020). Il n'empêche que le récit de vie de ces quatre cancres au cours de leur année de terminale, qui les conduit d'échecs en tricheries, forme un des romans français pour la jeunesse les plus puissants, littérairement, de ces dernières années.

La figure du héros n'a de cesse de se réinventer. Au cœur même des besoins des enfants comme de l'histoire même de cette littérature, elle est promise à une belle éternité, dans sa multiplicité.

SOPHIE VAN DER LINDEN

> UN HÉROS DOIT TOUJOURS FUIR LA PERFECTION ET MONTRER À L'ENFANT QU'IL A DROIT À L'ERREUR
>
> **CLAUDE PONTI**
> AUTEUR-ILLUSTRATEUR

❶ Vincent Jouve, « Quand les personnages vibrent en nous », *Sciences Humaines*, n° 321, 2020.

❷ David Le Breton, « Le recours intime au superhéros », *Enfances & Psy*, n° 91, 2021/3.

❸ Dans *Télérama*, édition spéciale Salon du livre et de la presse de jeunesse de Seine-Saint-Denis, 22 novembre 2013.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

POINTS DE REPÈRE

LES GRANDS ARCHÉTYPES DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE

© LE CLUB DES CINQ, BEJA ET NATÉEL, HACHETTE

Les bandes

L'UNION FAIT LA FORCE !

Avec son *Club des cinq*, Enid Blyton invente un modèle toujours d'actualité, que l'on retrouve dans nombre de séries contemporaines. Ce schéma narratif permet de jouer sur la complémentarité des personnages, et aussi de les émanciper des adultes. À eux seuls, par leurs talents mêlés, les enfants savent se tirer de toutes les embûches. Dans les albums suédois contemporains, la solidarité du groupe prend une tournure plus frondeuse. Ainsi, dans *Le Repaire* d'Emma Adbåge (Cambourakis), des enfants d'une école sont déterminés à jouer dans des espaces qui leur sont interdits ; la force de leur union leur permet de renverser l'autorité des adultes. Et dans *Ceux qui décident* (Versant sud), de sa sœur Lisen Adbåge, c'est uniquement par la cohérence et la solidarité de la bande de ceux qui subissent, qu'une situation de harcèlement prend un tour inattendu et réjouissant. Blocs amicaux émancipés, les bandes n'en finissent pas de nourrir des scénarios à hauteur d'enfants ou d'adolescents.

Les animaux

L'ANTHROPOMORPHISME A LA VIE DURE

Tellement présents dans la littérature jeunesse qu'ils en sont devenus des marqueurs forts, les animaux doués de parole ou se tenant sur leurs pattes arrière sont présents dans une part considérable d'albums pour enfants. Première à les avoir mis en scène dans son *Pierre Lapin*, en 1902, l'illustratrice anglaise Beatrix Potter a créé une véritable lignée littéraire qui continue jusqu'à aujourd'hui de s'incarner dans le genre de la *fantasy* animalière.

Attachement, projection, identification ou, au contraire, mise à distance à des fins de tragédie ou de comédie, les raisons restent nombreuses d'un emploi de ces personnages fictifs. Certains éducateurs déplorent qu'ils tronquent la perception des animaux réels, et il est vrai qu'ils sont assez rarement représentés dans leur environnement ou leur comportement naturels. La fiction reste donc reine en ce domaine.

© PIERRE LAPIN, BEATRIX POTTER, GALLIMARD JEUNESSE

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 11:23:06 AM

© CRASSE-TIGNASSE/DR HEINRICH HOFFMANN/L'ÉCOLE DES LOISIRS

Les enfants terribles

UNE BÊTISE… PUIS UNE AUTRE : UN GENRE EN SOI

L'un des tout premiers albums composés spécialement pour les enfants, *Crasse-Tignasse* (1845) d'Heinrich Hoffmann, montrait une galerie de portraits d'enfants faisant tous des bêtises aux conséquences désastreuses. D'un petit cahier dessiné pour son fils, offert le soir de Noël 1843, ce *Struwwelpeter* devint un immense succès international et le genre des « enfants terribles » s'imposa dans toute l'Europe à l'aube du 20e siècle. En Allemagne toujours, le grand dessinateur Wilhelm Busch lance ses *Max et Maurice*. Tant et si bien que le prénom Max fut repris dans les années 1960 par un certain Maurice Sendak pour prénommer un héros dont les toutes premières pages du livre annoncent « *Max fit une bêtise… puis une autre… puis une autre* ». Les homologues féminins – Sophie (*Les Malheurs de Sophie* de la comtesse de Ségur) ou Fifi Brindacier – ne sont pas en reste et renforcent le genre, marqués par le souhait d'échapper aux modèles moraux… et de se placer résolument du côté de l'enfant.

Les magiciens

LE SENS DE LA MÉTAMORPHOSE

Figures incontournables des romans pour adolescents relevant de la *fantasy*, des Gandalf (*Le Seigneur des anneaux*) ou Dumbledore (*Harry Potter*) ne doivent pas faire oublier que les magiciens peuplent les livres pour enfants de tous âges. Certes moins représenté que les indétrônables sorciers et sorcières, le personnage du magicien semble en revanche autoriser davantage de variations, humoristiques notamment, tel le Turlututu d'Hervé Tullet qui, par sa joyeuse interactivité, préfigure le succès de son best-seller *Un livre* (2018). Tout en étant ancré dans une tradition littéraire, c'est une figure qui sait peut-être se transformer pour investir des formes contemporaines variées. Dans son album *Les Magiciens* (2022), l'artiste Blexbolex puise ainsi son inspiration aussi bien dans le conte que dans les jeux vidéo et façonne des personnages enfantins ambivalents, dont le statut de magicien n'éclaire jamais avec certitude la nature de leurs intentions.

© UNITED ARTISTS/ALAMY

© ERNEST ET CÉLESTINE, GABRIELLE VINCENT, CASTERMAN

Le doudou

COMPAGNON DE JEU OU AMI IMAGINAIRE ?

Au fil des générations, le doudou, ou fameux « objet transitionnel » théorisé par Donald Winnicott, pédiatre et psychanalyste britannique, s'est imposé comme un incontournable des jeunes enfants. Il est donc naturel qu'il soit représenté dans les albums jeunesse. Problème : si le personnage principal est un animal, à quoi devra ressembler son doudou ? À la rare, et surprenante, option d'en faire un humain en jouet pour suivre la logique d'une inversion des rôles, se réalise le plus souvent un personnage secondaire qui accompagne le héros en toutes situations, un peu à la manière de la coccinelle de Gotlib dans son *Rubrique-à-brac*. Dans les meilleures réalisations, le doudou devient toutefois un personnage au ressort dramatique intense, qui marque par exemple le premier livre de la série de Gabrielle Vincent avec *Ernest et Célestine ont perdu Siméon* (1981). Il lui arrive aussi, plus rarement, de prendre le pas sur le héros, qu'il offre de regarder avec un regard distancié, rendant plus universelle une figure enfantine, comme dans *La Nuit de Petit Ours*, de Quint Buchholz (2012).

● SOPHIE VAN DER LINDEN

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

© LOUP, LOUP YES-TU... MARIORAMOS, L'ÉCOLE DES LOISIRS

POURQUOI LES ENFANTS AIMENT AVOIR PEUR

Loups, monstres, ogres épouvantables et sorcières maléfiques hantent les contes et fictions pour enfants.

La peur a longtemps été utilisée comme un vecteur d'éducation : les écrivains avaient auparavant recours à des personnages menaçants pour inciter les enfants à rester sages et prudents. Sans éprouver de la peur, un enfant pourrait mettre sa main dans le feu. Dans le conte atemporel du *Petit Chaperon rouge*, la peur du loup délivre un message à portée universelle : elle enseigne aux enfants la méfiance face à l'inconnu.

Néanmoins, il apparaît aussi que les enfants aiment frissonner en écoutant des histoires de monstres et de sorcières, et plus généralement des histoires effrayantes qui les confrontent par la fiction à des peurs ou des angoisses primaires qu'ils apprennent ainsi à surmonter. Les séries à succès telles que *Chair de poule* de R.L. Stine ou encore *L'Épouvanteur* de Joseph Delaney disposent d'éléments horrifiques et fantastiques, mêlant la réalité de la peur de l'enfant à de la fiction littéraire, au grand plaisir des jeunes lecteurs.

L'enfant retrouve dans les contes, et plus généralement dans la littérature jeunesse, ses craintes incarnées : peur de l'abandon, peur de la séparation ou de la mort, tandis que la présence des parents racontant l'histoire rassure face à la menace. Les fins heureuses libèrent l'enfant de ses angoisses. Le processus de répétition lui permet en outre d'anticiper les évènements à venir et de prendre de la distance. En se confrontant à ses peurs, l'enfant apprend ainsi à les surmonter.

CONTRÔLER SES ÉMOTIONS

La peur est un signal d'alarme. Elle nous est indispensable car elle nous protège ; elle mobilise nos capacités de défense face au danger et à la menace, et sollicite ainsi notre instinct de survie. Les histoires qui font peur, tout comme les jeux et les déguisements, donnent aux enfants l'impression de mieux contrôler leurs émotions et de gagner confiance en eux, car la peur, lorsqu'elle est incarnée dans un livre, peut être fermée, rangée et maîtrisée. Ces histoires leur seraient ainsi bénéfiques car elles les aident à grandir.

Quant à la période de la préadolescence, celle-ci est rythmée par de nombreuses transformations physiques ; à défaut de pouvoir contrôler les changements que traverse leur corps, les préadolescents s'identifient à des personnages et des créatures mutantes, hybrides, que ce soient des loups-garous, des vampires, des morts-vivants ou bien encore des monstres anthropomorphes. Ces histoires leur permettent d'affronter par la fiction la peur de la transformation, de la mort, de l'altérité ou de l'exclusion. Étymologiquement, explique Claude Lecouteux, spécialiste de la figure du monstre au Moyen Âge, le mot « monstre » provient du latin *monstrare* (« montrer »), et représente « *ce que l'on montre du doigt* ».

Les lectures de séries postapocalyptiques confrontent le lecteur à des menaces plausibles et palpables.

Les lectures adolescentes de séries postapocalyptiques ou dystopiques confrontent quant à elles le lecteur à des menaces plausibles, réelles et palpables (que ce soient l'avènement d'un régime totalitaire, la guerre, la faim, les catastrophes climatiques ou bien encore les excès technologiques), qui demeurent malgré cela cantonnées à un univers fictif. Ces romans d'anticipation, plus réalistes, représentent leurs craintes par rapport à un avenir incertain et les mettent face non plus à l'individuel mais au collectif, ainsi qu'à leur rapport à la société dans laquelle ils vivent.

● KARINE HENRIQUES

POUR ALLER PLUS LOIN

- *Les Monstres dans la pensée médiévale européenne*
  Claude Lecouteux, 3e éd., Presses universitaires de Paris-Sorbonne (PUPS), 1999.
- « Peut-on aimer la peur ? »
  Nathalie Prince, *in* Jean Birnbaum, *De quoi avons-nous peur ?*, Gallimard, coll. « Folio essais », 2018.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

CENSURE ET AUTOCENSURE À TOUS LES ÉTAGES !

La littérature de jeunesse est le seul secteur de l'édition où la censure s'exerce ouvertement en démocratie. Comment cette « censure » fonctionne-t-elle et à partir de quelle réglementation ? DANIEL DELBRASSINE

L'histoire politique de la France, marquée par le centralisme et le contrôle depuis Richelieu, permet d'expliquer l'existence d'une longue tradition de censure dans l'Hexagone. Aujourd'hui, un domaine est encore maintenu sous surveillance : c'est la littérature de jeunesse, car la religion, l'école et le pouvoir politique ont cherché, dès l'apparition des premières œuvres adressées à ce public, à en assurer le contrôle.

UNE TRADITION ANCIENNE

La surveillance religieuse renvoie à des pratiques fort anciennes (Inquisition) et se fonde sur des outils extrêmement efficaces, comme la mise à l'index par l'Église. Jean-Yves Mollier a montré que l'ouvrage de l'abbé Louis Bethléem (1869-1940), *Romans à lire et romans à proscrire* (1904), exerçait au début du 20e siècle une très grande influence sur l'édition française dans son ensemble [1].

L'école agit, elle aussi, comme une instance de contrôle, expliquent Viviane Ezratty et Françoise Lévèque [2] : « *Parce qu'elle a subi (…) le poids des institutions maîtresses des programmes d'enseignement et gardiennes sourcilleuses de la morale scolaire, la littérature d'enfance et de jeunesse a été tout à fait ouvertement, pendant au moins un siècle et demi, une littérature placée sous surveillance.* » Cette pression institutionnelle s'exerce particulièrement sur les éditeurs jeunesse, conscients du rôle de l'école en matière de prescription.

La surveillance politique de la littérature de jeunesse est déjà ancienne. Dès la fin du 19e siècle, le sénateur René Bérenger (surnommé « père la Pudeur ») crée la Société centrale de protestation contre la licence des rues et l'arsenal légal se renforce. Le « *consensus moralisateur* » [3] présent à la Libération n'a rien d'étonnant, puisque la loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse est l'aboutissement d'un processus d'un demi-siècle.

La fonction première de ce texte légal, encore en vigueur, n'est pas d'exercer une censure mais d'instaurer d'abord un contrôle fondé sur l'intimidation. L'article 3 prévoit une « Commission de surveillance et de contrôle », dépendant des ministères de la Justice et de l'Intérieur et chargée de surveiller l'ensemble de la production adressée à la jeunesse. Elle reçoit tous les titres à publier et rend des avis, en intervenant parfois auprès des éditeurs, dont elle attend la « *soumission à un horizon d'attente normative* [4] ».

Malika Ferdjoukh confie avoir supprimé une phrase qu'elle jugeait délicate dans un roman jeunesse : « *(…) l'abeille sniffe sa ligne de glace à la vanille.* »

TOUS LES ACTEURS DE LA CHAÎNE DU LIVRE

En France, les acteurs de la chaîne du livre ont parfois du mal avec le concept même de « censure », qu'ils voudraient considérer dans une acception fort étroite en le résumant à une intervention de l'appareil d'État. Ce serait pourtant réduire la question à sa

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

TRADUCTIONS

FIFI BRINDACIER : UNE VERSION FRANÇAISE ÉDULCORÉE

Les aventures de *Pippi Långstrum* ou *Fifi Brindacier* (3 tomes en suédois : 1945, 1946, 1948) représentent sans doute un cas d'école en matière de censure d'une œuvre originale, puisque la première traduction fidèle (1995, par Alain Gnaedig) a mis cinquante ans avant de toucher le jeune lecteur français. L'ancienne « traduction » (1951, « Bibliothèque rose ») a été étudiée ❶ et le constat est interpellant. Ce qu'on appellera plutôt une première « version » éliminait des mots, des phrases, des paragraphes, et même des chapitres entiers (4 sur 32).

Le travail de la traductrice, cautionné par Hachette à l'époque, témoigne d'un triple décalage avec l'original suédois. Un premier, thématique, porte sur la conception de l'éducation : comment montrer en 1951 la toute-puissance d'une enfant libre qui ridiculise les adultes ? Un deuxième décalage réside dans le rapport à l'imaginaire : les récits de fabulations, les fantasmes de puissance (porter un cheval, marcher sur le toit…) sont évacués au nom d'un rationalisme qui passe à côté de l'imaginaire enfantin. Un troisième décalage est stylistique : la langue orale et vivante de l'original est aplatie pour être mise en conformité avec la norme écrite et scolaire.

C'est donc bien un travail de censure qui a porté sur la traduction de *Fifi Brindacier* ; il révèle à quel point traducteurs et éditeurs ont pu parfois s'arroger le droit de modifier l'œuvre originale pour l'adresser à de jeunes lecteurs. Le destin contrarié de quelques autres chefs-d'œuvre étrangers, comme *Max et les maximonstres* de Maurice Sendak, au succès retardé, montre comment peut fonctionner cette censure qui opère au dernier stade, lorsque les œuvres existent déjà et sont appréciées, ailleurs. ● **D.D.**

❶ Voir Christina Heldner, « Une anarchiste en camisole de force. Fifi Brindacier ou la métamorphose française de Pippi Långstrum », *Revue des livres pour enfants*, n° 145, 1992 ; Valérie Landais, « Fifi Brindacier d'Astrid Lindgren. Étude d'une métamorphose et d'une renaissance », mémoire de maîtrise, université Rennes-II, 2001.

© PPPI LANGSTRUMPF FEIERT WEIHNACHTEN, OETTINGER, KARIN ENGELKING, ANGELIKA KUTSCH

La première traduction fidèle de *Fifi Brindacier*, l'héroïne suédoise, ne date que de 1995. Les aventures d'une enfant qui ridiculise les adultes n'était pas du goût des éditeurs.

dimension juridique, opération qui ne rendrait absolument pas compte de l'ampleur du phénomène, car on peut montrer comment, sur le parcours d'un livre, les actions de censure et d'autocensure peuvent surgir à toutes les étapes.

À la source, les auteurs assument assez spontanément leur part d'autocensure, mais peu en parlent ouvertement, sans doute par volonté de ne pas nuire à la légitimité de leur création en la présentant comme l'objet de contraintes non artistiques. Interviewée par Ruth Stegassy ❺, Malika Ferdjoukh confie avoir supprimé une phrase qu'elle jugeait délicate dans un roman jeunesse : « (…) *l'abeille sniffe sa ligne de glace à la vanille.* » Selon elle, cette image gratuite « *semblait cautionner et rendre légère une chose qui ne l'est pas* ». Les éditeurs interviennent dans un deuxième temps, surtout aiguillonnés par les réactions des prescripteurs adultes, qui sont aussi leurs acheteurs… La comtesse

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

de Ségur s'indignait déjà contre ce qu'elle appelait les « *retranchements sans consentement d'auteur* » ❻.

Les bibliothécaires ont toujours pris leur part dans les obstacles dressés entre un livre et ses jeunes lecteurs. L'absence intentionnelle dans la liste d'achats, la relégation aux « enfers » (quand ils existent) ou simplement dans le bureau sont des pratiques fréquentes ❼. Ainsi, en 2016, le *Dictionnaire fou du corps* (2012) de Katy Couprie a fait l'objet d'une mesure de retrait dans le réseau de la ville de Paris. Il a fallu une chronique sur France Inter (par François Morel) pour débloquer cette situation ❽.

Des groupes de pression ou des partis politiques peuvent aussi jouer un rôle décisif. Par exemple, un éditeur peut être conduit à retirer un titre de son catalogue, comme ce fut le cas pour Flammarion Jeunesse avec *Rêver la Palestine* (2002), sous la pression du Crif dans les médias et après une manifestation sous ses fenêtres. À l'inverse, un intervenant peut donner une notoriété inespérée au titre qu'il vise : ainsi l'album *Tous à poil !* (2011) est-il réimprimé grâce à la charge de Jean-François Copé, président de parti, qui lui fait en 2014 une publicité inattendue en le dénonçant comme « *marxiste* ». L'observation des réactions des bibliothécaires soumis aux injonctions politiques de majorités municipales ou aux interventions de groupes de pression ❾ montre comment ces professionnels du livre en viennent à s'autocensurer dans leurs commandes, leurs mises à disposition et leurs conseils.

Aujourd'hui, on en vient à retirer spontanément des ouvrages sous la pression de campagnes médiatiques très efficaces, comme celle qui a visé *On a chopé la puberté* d'Anne Guillard, Séverine Clochard et Mélissa Conté. Documentaire destiné aux préados publié en février 2018 et tiré à 5 000 exemplaires, il est dénoncé le 1er mars par un *post* du groupe Facebook Nasty Uterus : « *Tu as 9 ans, tu es enfin un objet sexuel.* » À la suite d'une pétition (148 000 signataires en trois jours) contre le livre, jugé « *sexiste et dégradant* », la maison d'édition décide le 7 mars d'abandonner toute la collection. Mathilde Lévêque donne une analyse critique et nuancée de cette affaire dans un article intitulé « On a chopé la censure » ❿.

Ce rapide parcours de la chaîne du livre montre que la censure et l'autocensure sont présentes à tous les stades et, en filigrane, apparaissent les thèmes sur lesquels portent les critiques. Ces thèmes tabous, à savoir sexe, violence, drogue, politique, etc., ont peu changé depuis cinquante ans.

GROUPES DE PRESSION

L'appareil d'État semble avoir aujourd'hui perdu beaucoup de son impact, les acteurs du champ éditorial « négociant » entre eux sur l'espace médiatique les termes de ce qui est désormais publiable, ou pas, à l'adresse de la jeunesse. La loi de 1949 reste comme une référence en toile de fond, pour un secteur de l'édition où les groupes de pression occupent désormais la première place en termes d'interventions suivies d'effets. Selon Nelly Chabrol-Gagne, « *si l'on regarde l'histoire récente, ce n'est pas tant la loi de 1949, seule habilitée pourtant à définir les limites à ne pas dépasser, que certains* lobbies *qui freinent la liberté des créateurs et créatrices.* » ⓫.

En pratique, cette situation ressemble de plus en plus à celle qui a toujours prévalu aux États-Unis où le 1er amendement de la Constitution interdit toute loi contraire à la liberté de publier. L'influence d'outre-Atlantique apparaît aussi dans la pratique des *sensitivity readers*, bien présente en France, où les groupes de pression interviennent puissamment sur les réseaux sociaux et où les éditeurs, préoccupés de ne pas s'exposer, recourent discrètement aux services de « lecteurs en sensibilité » *made in* France.

C'est cette frilosité que dénonce Delphine Perret, avec *Une superhistoire de cow-boy* (Fourmis rouges, 2018). Dans une construction en miroir, son album évoque une intrigue possible, mais donne exclusivement sa version amendée, ridicule de banalité. Ce passage en revue de tous les tabous propres à la littérature de jeunesse invite à réfléchir au résultat : que reste-t-il alors de la littérature ?

● **DANIEL DELBRASSINE**
Professeur de littérature jeunesse à l'université de Liège, coauteur de *Comprendre la littérature de jeunesse*, École des loisirs, 2022.

❶ Jean-Yves Mollier, *La Mise au pas des écrivains. L'impossible mission de l'abbé Bethléem au 20e siècle*, Fayard, 2014.
❷ Viviane Ezratty et Françoise Lévèque (dir.), *Le Livre pour la jeunesse, un patrimoine pour l'avenir*, Agence culturelle de Paris, 1997.
❸ Anne Urbain, « Une croisade victorieuse. Généalogie des lois du 29 juillet 1939 et du 16 juillet 1949 sur la moralisation de la presse et de la librairie françaises », *Revue de la BnF*, n° 60, 2020/1.
❹ Pascal Durand (coord.), *Médias et censure. Figures de l'orthodoxie*, Éditions de l'université de Liège, 2004.
❺ Ruth Stegassy, 2003, « Le polar fait son théâtre », entretien avec Malika Ferdjoukh, *in* Françoise Ballanger (dir.), *Enquête sur le roman policier pour la jeunesse*, Paris Bibliothèques, 2003.
❻ Jean-Yves Mollier, « La femme, le peuple et l'enfant, trois figures majeures de la censure au 19e siècle », *Revue de la BnF*, n° 60, 2020/1.
❼ Véronique Soulé, « Censures et autocensures autour du livre de jeunesse », *Bulletin des Bibliothèques de France*, n° 3, 1999.
❽ Marine Planche, « Il faut bousculer les enfants ! », entretien avec Thierry Magnier, *Revue de la BnF*, n° 60, 2020/1.
❾ Véronique Soulé, « Bibliothèques : les pourfendeurs du livre pour la jeunesse ne baissent pas la garde », *Revue de la BnF*, n° 60, 2020/1.
❿ https://magasindesenfants.hypotheses.org/6451, 2018.
⓫ Marie Lallouet, « Les stéréotypes, une histoire courte et longue », entretien avec Nelly Chabrol Gagne, *La Revue des livres pour enfants*, n° 310, décembre 2019.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

© SAMUEL BERTHET

LA LECTURE À VOIX HAUTE, UN ART AUX MILLE VERTUS

L'engouement pour la lecture à voix haute gagne les salles de classe, conforté par des événements comme « Les Petits champions de la lecture » ou le concours « Si on lisait à voix haute » organisé par l'émission La Grande Librairie (France 5).

Mission accomplie. L'an dernier, Sarah Dieynaba Diop, professeure de français dans un lycée professionnel de Guadeloupe, a eu la joie de voir l'un de ses élèves de première accéder à la demi-finale du concours « Si on lisait à voix haute » organisé par l'émission La Grande Librairie, sur France 5, en partenariat avec l'Éducation nationale. Une petite victoire pour Wichelson Hérard dont la lecture d'un poème de David Diop, *Afrique, mon Afrique*, a séduit le jury. « *C'est un exercice extrêmement difficile pour ces adolescents qui se forment aux métiers du bâtiment et qui, à la base, ne sont pas intéressés par les livres ni à l'aise avec l'écrit. Certains de mes élèves sont même allophones !* » relève l'enseignante. Loin de se décourager, elle leur a proposé de travailler en classe sur des auteurs de la négritude : Léopold Sédar Senghor, David Diop, Aimée Césaire… « *On lisait un vers, puis deux, puis trois… Ils se sont pris au jeu, se sont lancés à fond dans l'expression des sentiments, parfois trop,* sourit-elle. *Mais je trouve qu'on a passé un bon moment et que ça les a valorisés.* » A-t-elle réussi à susciter l'envie de lire chez ces jeunes éloignés de la culture écrite en leur faisant découvrir des œuvres vers lesquelles ils ne seraient pas allés spontanément ?

DES LEVIERS POUR ENSEIGNER

« *Ces concours de lecture à voix haute sont des leviers pour les enseignants. Ils peuvent motiver les élèves en leur proposant un objectif* », observe Erika Godde, chercheuse en sciences cognitives à l'université de Bourgogne-Franche-Comté. Pour cette spécialiste, l'intérêt croissant pour cet exercice d'oralité va de pair avec une évolution des pratiques enseignantes : « *Pendant très longtemps, lire à haute voix servait surtout à vérifier que les enfants de CP et de CE1 décodaient*

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

correctement les phrases. Récemment, on a commencé à promouvoir une approche moins technique, plus créative, autour de "la mise en voix de textes" qui permet de travailler l'expressivité et l'interprétation comme au théâtre, en s'adressant à un public. » Une démarche désormais inscrite dans les programmes pour le cycle 2 (CP-CE2) et le cycle 3 (CM1-6è) ❶. Enseignante dans une petite école rurale de Charente, Maïté Quintard réservait cet outil aux petites classes, dans le cadre de séances de déchiffrage, jusqu'à l'an dernier. En 2021, elle inscrit ses CM1/CM2 au concours « Les petits champions de la lecture ». Les bibliothécaires de la communauté d'agglomération du Grand-Cognac jouent le jeu. « *Elles nous ont soumis une première sélection : une trentaine d'ouvrages formidables, parmi lesquels chaque élève pouvait puiser afin d'en sortir un* », raconte cette professeure des écoles. Le but : s'entraîner à lire un passage de leur choix en mettant le ton et en donnant le rythme. Un exercice plus compliqué qu'elle ne l'imaginait. « *Ils appréhendaient d'être face au groupe, parlaient dans leur barbe, ne respectaient pas la ponctuation, s'exprimaient de manière monocorde…* »

Plusieurs études anglo-saxonnes ❷ établissent une corrélation entre lecture expressive et compréhension du texte. Les résultats montrent que les enfants qui saisissent moins bien le sens de ce qu'ils lisent font par exemple plus de pauses inappropriées, ou avant la virgule. Ce lien entre la fluidité prosodique et la capacité à comprendre un écrit ne se vérifie pas seulement chez les petits, mais également dans le secondaire. « *L'une des hypothèses, c'est que ce lien fonctionnerait dans les deux sens,* précise E. Godde. *Les enfants sont plus expressifs quand ils ont compris le texte, mais en grandissant, les personnes accentuent l'expressivité lorsqu'elles sont confrontées à des passages difficiles, pour mieux les comprendre.* »

COMPRENDRE, PARTAGER ET RIRE

Ces travaux scientifiques en psychologie, en sociologie et en sciences de l'éducation laissent en tous cas penser que la prosodie serait un meilleur indicateur que la fluence, évaluée à l'entrée en sixième, pour repérer les lecteurs en difficulté. « *Ces tests de fluence mesurent juste la capacité à lire plus ou moins vite, mais on ne sait pas ce que les élèves ont compris !* » déplore M. Quintard. Pire, une étude publiée en 2019 dans la revue anglo-saxonne *Comparative Education Review* affirme que la vitesse pourrait faire obstacle à la compréhension.

Si une lecture fluide est indispensable pour accéder au sens, ce bénéfice disparaîtrait lorsque l'élève ne se concentre que sur la rapidité, sans prendre le temps de respirer. Il faut donc trouver le bon rythme, ni trop rapide ni trop lent, ainsi que le souligne Véronique Baslé, professeure de lettres au collège Paul-Le-Flem à Pleumeur Bodou, en Bretagne : « *Les mots ne disent pas tout, on travaille aussi sur la façon de les associer. Quand je fais lire un élève à voix haute, je lui demande d'imaginer qu'il s'adresse à son petit frère* », confie cette enseignante. Une approche qui résonne avec les travaux de Maryse Bianco, maîtresse de conférences à l'université de Grenoble, pour qui la capacité de décoder des mots à toute vitesse ne suffit pas. Encore faut-il maîtriser les subtilités de la langue.

Reste que la lecture à voix haute a d'autres vertus – moins scolaires – que celle de faciliter la compréhension des textes. Elle est aussi source de plaisir. « *Un de mes élèves a lu un extrait très drôle des* Papis contre-attaquent ! *qui décrivait une femme tyran. Qu'est-ce qu'on a pu rire !* » se souvient ainsi M. Quintard. Ces moments de partage permettent de restituer la saveur des contes, petites histoires, romans et autres récits dont les enfants sont si friands. En reconnectant la lecture aux émotions qu'elle procure, ils rendent cet acte plus désirable et suscitent l'envie de progresser. Ils encouragent par ailleurs la prise de parole en public, une compétence que l'institution valorise de plus en plus, *a fortiori* à l'heure du grand oral du bac. Une évolution dont cette professeure des écoles se réjouit : « *L'aisance à l'oral n'est pas le fort du système français, mais on est en train de se réveiller. Il était temps !* » ● MARION ROUSSET

EN PRATIQUE
SEPT CONSEILS POUR LIRE EN PUBLIC

- Lire plusieurs fois son texte en solitaire avant de se lancer. Ne pas hésiter à l'annoter au crayon (césures, liaisons, temps de silence…).
- Lire comme si on s'adressait à quelqu'un.
- Bien soigner son articulation.
- Se tenir droit, sans trop bouger, et poser sa respiration.
- Trouver la bonne vitesse : ni trop rapide, ni trop lente.
- Lever de temps en temps le nez de son texte, pour regarder un point vers le fond de la salle, sans perdre le fil de son texte.
- Moduler sa voix : lever ou baisser la voix, accélérer ou ralentir en fonction de l'action.

POUR ALLER PLUS LOIN :
- www.lespetitschampionsdelalecture.fr

❶ Éduscol, « Lire un texte à haute voix de manière à ce qu'il soit compris par d'autres ». https://eduscol.education.fr/document/17014/download

❷ Marta Álvarez-Cañizo *et al.*, « The role of reading fluency in children's text comprehension », *Frontiers in psychology*, novembre 2015 ; Mara Breen *et al.*, « Imitated prosodic fluency predicts reading comprehension ability in good and poor high school readers », *Frontiers in psychology*, juillet 2016 ; Margriet Groen *et al.*, « The role of prosody in reading comprehension : evidence from poor comprehenders. Prosody and reading comprehension », *Journal of Research in Reading*, vol. XLII, n° 3, 2018.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

MOTS-CLÉS

FANFICTION
Récit écrit par un fan pour prolonger l'intrigue d'un manga, d'un livre ou d'un film à succès. Exemple : les suites alternatives d'un film (*voir p. 50*).

WEBTOON
Une bande dessinée publiée en ligne, pratique d'origine sud-coréenne (*voir p. 50*).

LIRE EST-IL VRAIMENT RENTABLE SCOLAIREMENT ?

La norme scolaire encourage les élèves à lire de tout et sous toutes les formes. Mais ceux qui obtiennent les meilleures notes ne sont pas forcément les lecteurs omnivores.

MAUD NAVARRE

Les atouts de la lecture chez les jeunes ne sont plus à prouver : meilleure compréhension du monde qui les entoure, renforcement de la capacité à se concentrer, enrichissement du vocabulaire, développement de la créativité, de l'imagination ou de l'esprit critique... Plusieurs recherches ont montré par ailleurs que l'accès et la pratique de la lecture dépendent des milieux sociaux et font le lit des inégalités scolaires ❶.

Pour y remédier, l'institution scolaire essaie de développer l'intérêt pour la lecture chez les élèves : quarts d'heure de lecture pour les plus jeunes, prix des lycéens, pass culture... En 2021-2022, la lecture a été déclarée grande cause nationale en France et le ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports a traduit cette ambition en promouvant davantage encore le livre.

Au cœur du problème, le déclin de la lecture de livres imprimés chez les jeunes, en particulier chez les adolescents. Tandis que la lecture de livres reste répandue chez les élèves du primaire, elle diminue sensiblement à partir du collège : 33 % des enfants de 11 ans lisent des livres tous les jours contre seulement 9 % des jeunes de 17 ans ❷. Les spécialistes se sont aussi aperçus qu'en quête d'autonomie, les jeunes suivent peu les conseils de lecture dispensés à l'école ou par leurs parents ❸. Pour leurs loisirs, les adolescents préféreraient largement la musique, les vidéos et Internet. Ils développent une véritable culture des écrans, parfois considérée comme une concurrence à la lecture.

La lecture sur Internet se révèle moins marquée socialement et scolairement que la lecture d'imprimés : les pratiques y sont plus homogènes.

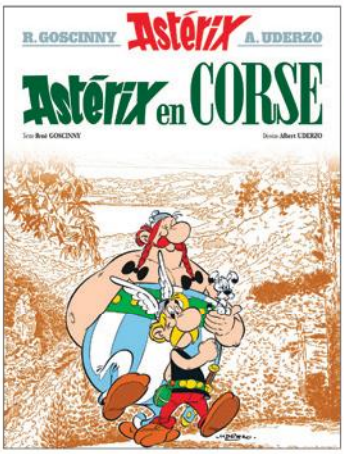
Les sociologues Agnès Grimault-Leprince et Laurent Mell ont mené récemment une enquête inédite auprès des 12-13 ans : ils se sont intéressés à toutes leurs lectures (romans, documentaires, bandes dessinées, mangas...), sur supports imprimés ou numériques (articles de presse en ligne, blogs...) ❹.

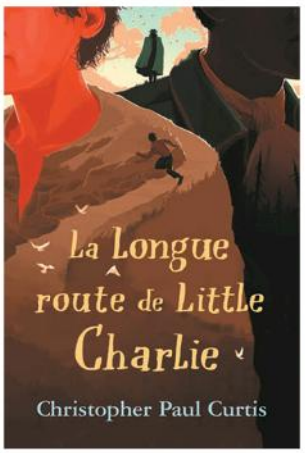
QUATRE PROFILS DE LECTEURS

Ces différentes manières de lire ont-elles une influence sur les résultats scolaires des adolescents ? Leur enquête porte sur 1 685 élèves de cinquième répartis dans seize collèges urbains et ruraux de Bretagne, dont trois établissements privés et quatre insérés dans le réseau d'éducation prioritaire.

Premier constat, Internet ne concurrence pas la lecture de livres imprimés. Les deux sociologues remarquent que les lectures sur Internet prolongent souvent la lecture sur papier : ceux qui lisent des livres, y compris ceux qui en lisent le plus, continuent à lire sur Internet, sans que cela réduise le temps consacré à la lecture d'imprimés. Par ailleurs, la lecture sur

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM





Les élèves qui obtiennent les meilleurs résultats scolaires ont un profil « classique » : lecture de romans pour les filles, BD pour les garçons.

Internet se révèle moins marquée socialement et scolairement que la lecture d'imprimés : les pratiques y sont plus homogènes, souvent en lien avec les demandes scolaires.

Second constat, quatre profils de lecteurs se distinguent.

• **Les lecteurs traditionnels**, centrés sur le livre imprimé lu très régulièrement. Un clivage apparaît ici entre les filles qui lisent plutôt des romans, tandis que les garçons privilégient les BD. Ces jeunes ne lisent que ce type de livres. Il s'agit d'un profil plutôt féminin et issu de milieux sociaux favorisés.

• **Les spécialistes.** Leurs lectures sont ciblées sur un sujet de divertissement. Ces jeunes lisent aussi bien des imprimés que du numérique. Il s'agit notamment de la presse spécialisée sur des sujets sportifs, de consommation, de jeux ou de célébrités. Ce profil est plutôt masculin et issu de milieux sociaux modestes.

• **Les omnivores.** Éclectiques, ils lisent de tout sur tous les types de supports. Ils se dénombrent plus souvent dans les milieux favorisés et semblent ainsi correspondre en tous les points aux prescriptions scolaires : lire vite et bien de tout.

• **Les faibles lecteurs.** Ils lisent très peu quels que soient le support ou le sujet. Il s'agit de lecteurs provenant plutôt de milieux sociaux défavorisés.

LÉGITIMITÉ DES CLASSIQUES

Paradoxalement, notent A. Grimault-Leprince et L. Mell, les élèves qui obtiennent les meilleurs résultats scolaires sont ceux dont le profil de lecture est classique (livres imprimés ; roman pour les filles, BD pour les garçons). Les faibles lecteurs ont, sans surprise, des résultats assez médiocres, tout comme les spécialistes qui ne performent pas davantage, malgré une pratique de la lecture, certes limitée à un sujet, mais assidue.

Comment l'expliquer ? Selon les deux sociologues, lors des évaluations, les enseignants valorisent peu les lectures personnelles ; elles sont souvent considérées comme des facteurs de trouble potentiel dans l'apprentissage, une source de possibles erreurs et de mauvaise compréhension par les élèves. Finalement, seuls les apprentissages réalisés en classe s'avèrent payants au moment de l'évaluation.

Ce constat est partagé par d'autres spécialistes comme le sociologue Claude Poissenot *(p. 50)*, qui constate lui aussi que l'école laisse dans l'ombre les pratiques de la lecture qu'elle ne juge pas légitimes ❺. L'une des enquêtes de Sylvie Octobre, sociologue et spécialiste des cultures juvéniles, note quant à elle que 25 % des élèves en très grande difficulté scolaire sont de gros lecteurs ❻. Contrairement à un mythe tenace, lire n'est donc pas toujours payant dans un système scolaire qui légitime certaines lectures au détriment d'autres.

MAUD NAVARRE

❶ Voir Bernard Lahire (dir.), *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Seuil, 2019.

❷ Sylvie Octobre *et al.*, *L'Enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, ministère de la Culture/DEPS, 2010.

❸ Sylvain Aquatias, « Cultures juvéniles, lecture et lecteurs », *Le Français aujourd'hui*, n° 207, 2019/4.

❹ Agnès Grimault-Leprince et Laurent Mell, « Lire est-il rentable scolairement ? Lectures traditionnelles, lectures numériques et réussite scolaire », *Sociologie*, n° 13, 2022/3.

❺ Claude Poissenot, *Sociologie de la lecture*, Armand Colin, 2019.

❻ Sylvie Octobre, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, La Documentation française, 2004.

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM

© DR

BIOGRAPHIE
Maître de conférences en sociologie à l'IUT Nancy-Charlemagne, université de Lorraine. Il est l'auteur de *Sociologie de la lecture* (Armand Colin, 2019).

TROIS QUESTIONS À

CLAUDE POISSENOT
« LES ADOLESCENTS VEULENT FAIRE LEURS PROPRES EXPÉRIENCES DE LECTURE »

Que lisent les adolescents aujourd'hui ?

Si on définit la lecture par l'activité de déchiffrage de texte, force est de constater que les 12-18 ans lisent principalement des contenus sur Internet, que ce soit sur les réseaux sociaux, les sites Web (y compris *fanfiction** et *webtoon**), etc. L'enquête du Centre national du livre (CNL) de mars 2022 montre que les collégiens consacrent en moyenne presque 2 heures par jour à Internet et plus de 3 heures pour les lycéens. Avec la diffusion des smartphones et l'extension des forfaits, cette pratique de lecture se développe.

Si maintenant on définit la lecture par l'imprimé, collégiens et lycéens déclarent passer un peu plus de 3 heures par semaine à la lecture. C'est un résultat à peu près stable par rapport à 2016. Les collégiens lisent d'abord des BD, des mangas et ensuite des romans quand les lycéens lisent d'abord des romans et ensuite des mangas et des BD.

Les adolescents ont donc des pratiques bien spécifiques en matière de lecture d'imprimés, comment l'expliquer ?

On repère un processus de recul de la lecture de la BD au fur et à mesure de l'avancée en âge. 70 % des élèves de primaire disent en lire contre 57 % des collégiens et 46 % des lycéens. Pour une part, cette pratique renvoie à l'enfance de laquelle il s'agit de se détacher pour se construire. À l'inverse, le roman peut être utilisé comme signe d'une maturité affichée. Mais le fait que les jeunes en lisent, notamment au lycée, s'explique sans doute aussi par les injonctions scolaires.

L'édition 2022 de l'enquête du CNL a permis de saisir la place accrue des mangas dans les préférences de lecture des jeunes. Par rapport à 2016, ils font désormais jeu égal avec la BD. Et c'est d'ailleurs aussi le cas dans le marché de l'édition. Les mangas (mais aussi *webtoon* et *fanfiction*) doivent leur succès à leur capacité à marquer une différenciation par rapport à la culture des parents. Ceux-ci n'ont pas connu cette production au moment de leur propre jeunesse. Ils n'en maîtrisent pas les codes de lecture ni les différentes catégories que ce genre propose. C'est justement cette étrangeté qui alimente l'intérêt des ados, particulièrement au moment du collège, c'est-à-dire quand ils sont dans ce moment de « l'adonaissance » au cours duquel l'autonomisation par rapport aux parents passe par la constitution d'un « nous générationnel ». Ce genre tient aussi son succès à sa capacité à s'inscrire dans le cadre d'une culture dans laquelle l'image prend une place centrale.

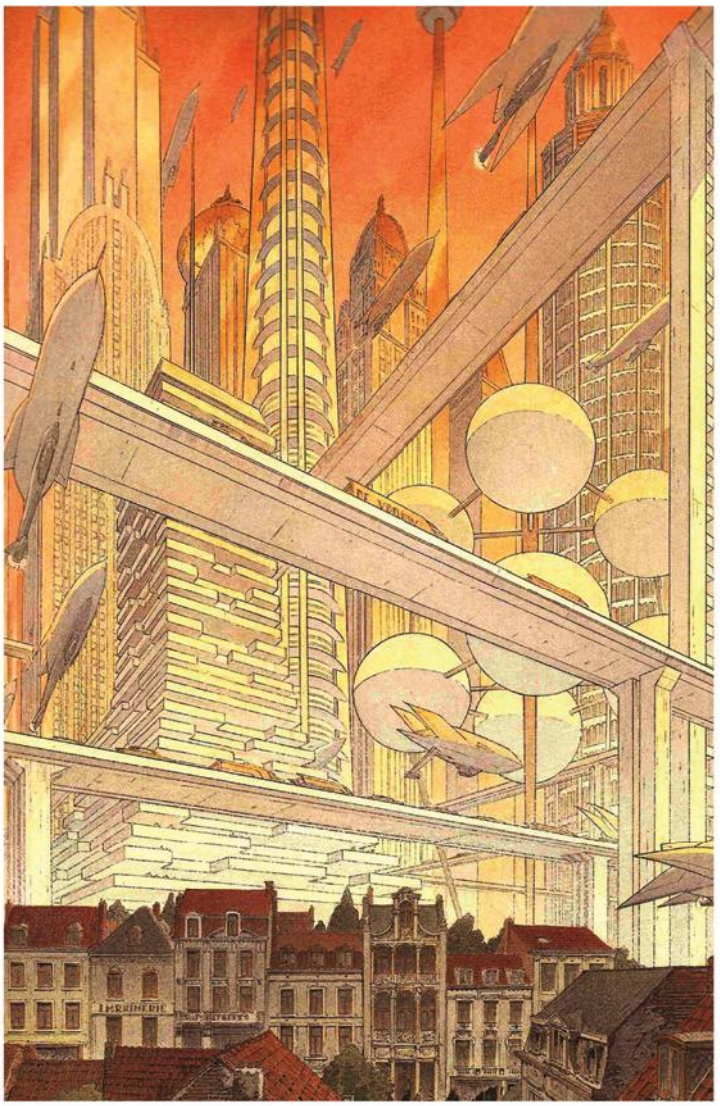
On a souvent tendance à déplorer que les lectures des ados ne correspondent pas aux attendus scolaires ou aux recommandations familiales. Est-ce important que les lectures suivent ces normes fixées par les adultes ?

Comme d'autres pratiques (on peut penser aux jeux vidéo, à la musique, etc.), la lecture est prise dans un mouvement de perpétuelle régénérescence. C'est inévitable dans une société qui demande à ses membres de se définir par eux-mêmes. Le choc des générations lui est constitutif. Les parents de nos ados ont-ils eux-mêmes lu *La Semaine de Suzette* ou *Cœurs vaillants* ?

Par ailleurs, la lecture suppose une appropriation personnelle. C'est du temps et de l'énergie qu'on lui dédie. Il faut que cela ait un sens personnel et donc pas seulement celui de faire plaisir aux parents, aux enseignants ou au ministère de la Culture.

Dès lors, il faut accepter que certaines références disparaissent pour laisser de la place à d'autres. C'est indispensable afin que les conditions soient réunies pour un dialogue entre les générations et la constitution d'un univers de références commun. Après tout, les jeunes connaissent Astérix et les parents ou grands-parents Harry Potter… ● PROPOS RECUEILLIS PAR **MAUD NAVARRE**

Délivré à 353101 le 12/27/2022, 6:24:33 PM



© CASTERMAN

Extrait de l'ouvrage *Les Cités obscures* de François Schuiten et Benoît Peeters, avec l'aimable autorisation des auteurs et des éditions Casterman.

COMMENT LA « LITTÉRATURE ADO » VOIT-ELLE LA SOCIÉTÉ ?

Depuis vingt ans, le roman réaliste a cédé la place à des récits fantastiques ou dystopiques, où des héroïnes luttent pour un monde plus juste sur fond d'inégalités de genre et de crise écologique. **CÉCILE PELTIER**

Deuxième mercredi des vacances de la Toussaint. Le rayon « Ado » de la Fnac du Forum des Halles à Paris ne désemplit pas. Autour de la table des nouveautés où se côtoient *fantasy*, romances* ou polars, Héléa, 15 ans, et Sacha, 16 ans, discutent avec passion du best-seller d'Adam Silvera *Et ils meurent tous les deux à la fin* (2017). Sacha, fan de « romance *queer* », ne comprend pas le *buzz* sur TikTok autour de ce récit dystopique qui raconte la dernière journée de deux ados qui viennent d'apprendre leur mort prématurée. Il avait pourtant été chamboulé par *Plus heureux que jamais* (2015), qui « *abordait avec justesse la question de l'homosexualité dans un quartier chaud* ». Héléa hoche la tête. Comme les autres jeunes rencontrés aujourd'hui, ils aiment les récits qui permettent de s'évader, tout en parlant des sujets qui les touchent : la quête d'identité, l'amitié, l'amour, la lutte contre les injustices...

Ces thématiques sont au cœur de la littérature ado depuis son invention, après-guerre aux États-Unis, puis en France dans les années 1960, en même temps que celle de l'adolescence. Les grandes maisons d'édition créent alors des collections dédiées. À côté des classiques, elles publient de la littérature de genre (SF, fantastique, polar, aventure...), puis dans les années 1970, des romans réalistes à vocation sociale et des récits docu-

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

MOTS-CLÉS

• **ROMANCE**
La romance, qui explore les ressorts du désir et de la relation amoureuse avec *happy-end* de rigueur, a connu un vrai boom dans le sillage de *Twilight*. On trouve aujourd'hui des romances pour tous les goûts : sentimentale, policière, paranormale, *fantasy*... Si les récits à l'eau de rose n'ont pas disparu, la romance aborde aussi avec réalisme, voire une certaine crudité (« *new romance* ») les questions de genre et les ambivalences du désir.

• **DYSTOPIE**
C'est selon *Le Petit Larousse* une « *société imaginaire régie par un pouvoir totalitaire ou une idéologie néfaste, tel que le conçoit un auteur donné* », par opposition à l'utopie. Mais la dystopie comporte souvent une dimension positive au départ, nuance Laurent Bazin. Elle introduit par ailleurs un changement de perspective. Le chercheur la définit comme « *ce déplacement oblique par lequel un sujet est appelé à modifier sa vision du monde* ».

mentaires. « *L'objectif est de divertir les lecteurs, mais aussi de les ouvrir au monde et les inciter à prendre part à la vie collective* », décrypte Matthieu Letourneux, professeur de littérature à l'université Paris-Nanterre. Cette production qui domine jusqu'à la fin des années 1990, va être « *balayée par la vague Harry Potter* », relate Cécile Boulaire, maîtresse de conférences à l'université de Tours.

En faisant grandir ses personnages au même rythme que ses lecteurs, J.K. Rowling repousse les limites du genre du côté des jeunes adultes, et fait entrer le fantastique dans la cour des grands. En 2005, *Twilight* (Stephenie Meyer) vient consacrer le succès de la romance et des littératures dites de l'imaginaire (*fantasy*, science-fiction, dystopie*...) de plus en plus influencées par l'univers des séries et des jeux vidéo, et inversement. Les éditeurs, davantage à l'écoute de leur lectorat, n'hésitent pas à écumer les plateformes d'écriture collaborative pour débusquer les tendances et les nouvelles plumes. Faut-il, comme certains parents, se désoler de voir les jeunes se réfugier dans une littérature exclusivement divertissante, déconnectée de la réalité ?

UN « ROMAN MIROIR »

« *Non,* répond M. Letourneux, *car la littérature actuelle dominée par le fantastique, n'a pas renoncé à parler "société". Au contraire, elle vise plus que jamais à accompagner les jeunes en leur transmettant des valeurs, sans leur faire la morale.* » Le roman ado est avant tout un « roman miroir » : un héros ou une héroïne adolescent·e évolue dans un monde construit à partir de ses espaces familiers (la maison, l'école...), les échappées vers des espaces plus dépaysants type *fantasy* ou aventure se faisant généralement à partir du foyer ❶. « *Plus libres car moins légitimes, les littératures de l'imaginaire permettent de questionner le monde réel avec des effets d'exagération en abordant avec inventivité des sujets de société qui tiennent à cœur aux ados* », ajoute Louis Barchon, rédacteur en chef de la revue *Lecture Jeune*.

C'est le cas des mutations physiques et psychologiques qui accompagnent la puberté. Ces héros vivent avec d'autant plus d'intensité leur malaise physique, qu'ils sont confrontés aux diktats des réseaux sociaux. Y compris dans « *les dystopies, où* (le thème) *donne lieu à une réflexion sur la dictature de la beauté et la capacité des héros à refuser les codes imposés* », illustre Laurent Bazin, maître de conférences à l'université de Versailles-Saint-Quentin dans l'ouvrage qu'il a consacré à la littérature ado ❷. Comme dans la série *Uglies* (Scott Westerfeld), où à 15 ans tous les habitants se font opérer pour devenir beaux.

En vingt ans, le discours véhiculé par la littérature ado sur ces sujets est devenu moins normatif, se félicite Sonia Petit, chargée du rayon « Jeunesse » à la librairie parisienne *Ici*. « *Dans les années 1990, la petite grosse, qui enlevait ses lunettes devenait subitement magnifique. Aujourd'hui, il n'y a pas de* happy end, *mais un message qui valorise la confiance en soi et la nécessité de s'accepter, car la société, elle, ne changera pas !* »

UNE SOCIÉTÉ MOINS PATRIARCALE

Sous l'influence d'une nouvelle génération d'autrices et de féministes, on assiste depuis quelques années à une montée en puissance

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

des héroïnes fortes et indépendantes. Il y a 15 ans, Bella, l'héroïne de *Twilight*, avait encore besoin d'un homme pour la protéger, ce n'est plus le cas aujourd'hui ! Des héroïnes de *L'Année de grâce* (Kim Ligett, 2022), envoyées dans la forêt l'année de leurs 16 ans, à celles de *Félines* (Stéphane Servant, 2019) qui se couvrent de poils, les filles n'hésitent plus à se révolter !

Moins patriarcale (en règle générale, certaines romances, par exemple, pouvant véhiculer une image stéréotypée des relations femmes-hommes), cette société campe des personnages en plein questionnement de genre. La figure de l'androgyne, très présente dans les mythologies traditionnelles, émerge sous une forme revisitée dans les littératures de l'imaginaire. Même la *fantasy*, « *masculine et parfois réactionnaire dans ses versions anciennes est devenue très soucieuse des identités de genre* », précise M. Letourneux.

Les personnages homosexuels ou trans aussi sont plus nombreux, sans craindre de donner de mauvaises idées aux lecteurs... *Will et Will* (John Green et David Levithan, 2010), par exemple, raconte l'amitié d'un ado avec un jeune gay. Mais la représentation du sexe en général reste très édulcorée ❸. « *Les auteurs ne savent pas toujours bien comment l'aborder, et les éditeurs n'osent pas se lancer, mais les choses sont en train de bouger* », estime L. Barchon.

Si, globalement, la représentation des minorités a progressé ces dernières années en littérature ado, « *les héros issus de la diversité ethnique restent rares et la question peu posée en France* », pointe Mathilde Lévêque, maîtresse de conférences à l'université Sorbonne-Paris-Nord. En cause : un manque de diversité parmi les auteurs et les éditeurs, qui pose l'épineuse question de l'identification des lecteurs aux personnages...

La société dépeinte en littérature ado est un espace de tensions. Tiraillé entre son éducation et son moi en construction, le héros est en conflit avec sa famille.

Plus largement, à l'image de l'adolescence où la construction de soi passe par les relations à autrui, la société dépeinte en littérature ado est un espace de tensions. Tiraillé entre son éducation et son moi en construction, le héros est en conflit avec sa famille.

UNE SOCIÉTÉ INJUSTE...

Bien qu'aimantes, ces familles qui ne le comprennent pas ont souvent pour toile de fond une société minée par les inégalités et les difficultés de tous poils. *Dysfonctionnelle* (Axl Cendres, 2015) raconte avec humour (c'est rare !) la vie d'une adolescence entourée de six frères et sœurs, un père en prison et une mère à l'asile.

Dans beaucoup de récits, les adultes sont les tenants d'un ordre injuste, contre lequel le héros est enclin à s'insurger. Cette envie de révolte résonne de manière particulière « *auprès de la jeunesse du troisième millénaire, condamnée à vivre dans un monde ravagé par les conflits et la crise écologique* », estime L. Bazin. Une absence d'horizon, qui explique le succès des littératures d'évasion, et en particulier de la dystopie. Du *Destin de Linus Hoppe* (Anne-Laure Bondoux, 2001) à *Hunger Games* (Suzanne Collins, 2008), c'est un phénomène mondial.

Le scénario le plus répandu met en scène des jeunes en révolte contre un système autocratique. La dystopie met aussi en garde contre les dangers d'un pouvoir qui chercherait à utiliser la science pour contrôler le monde. Autant d'histoires qui racontent en creux les dérives potentielles de nos sociétés démocratiques.

...HANTÉE PAR LA CRISE ÉCOLOGIQUE

Face à l'urgence climatique, le récit postapocalyptique est en passe de devenir un incontournable. Dans un monde ravagé par une catastrophe d'origine humaine (nucléaire, énergétique, pandémie) ou par une crise écologique, des groupes d'adolescents doivent se battre pour survivre.

Mais les récits pour ados mettent aussi l'accent sur la possibilité de reconstruction. Appelant à un changement radical dans notre relation au monde, ils comportent aussi une dimension éthique, « *en renouvelant le regard sur les rapports humains et en expérimentant de nouveaux modes de vivre-ensemble* », note L. Bazin ❹.

Si dans la dystopie nord-américaine, le héros parvient souvent à rénover le système de l'intérieur, dans les récits japonais ou français, il n'est pas rare que la tentative de révolte échoue, et que le héros meurt (*La Brigade de l'œil*, Guillaume Guéraud, 2007). En tuant certains personnages secondaires et en montrant la duplicité de Dumbledore, J.K. Rowling – toujours elle – a contribué à introduire davantage d'ambivalence dans les fictions pour ados.

● CÉCILE PELTIER

❶ Matthieu Letourneux, « Littérature pour la jeunesse et société, une affaire de discours », *La Revue des livres pour enfants*, décembre 2012.
❷ Laurent Bazin, *La Littérature young adult*, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2019.
❸ Tom et Nathan Levêque, *En quête d'un grand peut-être. Guide de littérature ado*, Éditions du Grand Peut-être, 2020.
❹ Laurent Bazin, *op. cit.*

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

PORTRAIT D'UNE JEUNE LECTRICE EN 2023

Iris a 13 ans et vit à Paris. Elle lit de moins en moins de livres imprimés. Elle préfère désormais « scroller » des « *webtoons* », ces bandes dessinées d'origine coréenne adaptées aux *smartphones*. Et si l'avenir de la littérature se jouait sur les plateformes numériques ?

Élève en quatrième à Paris, Iris, 13 ans, adore lire. En dehors de toute obligation scolaire, la jeune fille a dévoré, entre autres, Tolkien, Labiche, Pennac et Zola. Et chaque semaine, elle emprunte de nouveaux mangas à la bibliothèque, c'est de son âge et de son époque : plébiscités par les jeunes, les mangas constituent le secteur le plus dynamique de l'édition française. Mais depuis quelques mois, au retour du collège, c'est d'abord sur son smartphone qu'Iris se précipite. De l'index, l'ado fait défiler le contenu à l'écran, encore et encore, autant dire qu'elle scrolle avec concentration. Il ne s'agit ni d'Instagram ni de TikTok. À l'écran, des personnages aux grands yeux et aux cheveux pastel évoquent les films d'animation japonais, mais ils ne bougent pas. Un manga ? L'esthétique paraît proche, mais ce qui absorbe notre ado est en ligne, en couleurs et se lit verticalement ; chaque case correspond exactement à l'écran. Comme plus de 2 millions de jeunes en France et 85 millions dans le monde, Iris lit un *webtoon*, une BD d'origine coréenne (*manwha* en VO) directement conçue pour l'écran des téléphones portables. Original, le format séduit les *digital natives*, il parvient parfois même à les rendre accros. Car pour le meilleur ou pour le pire, le *webtoon* renouvelle profondément l'expérience de la lecture.

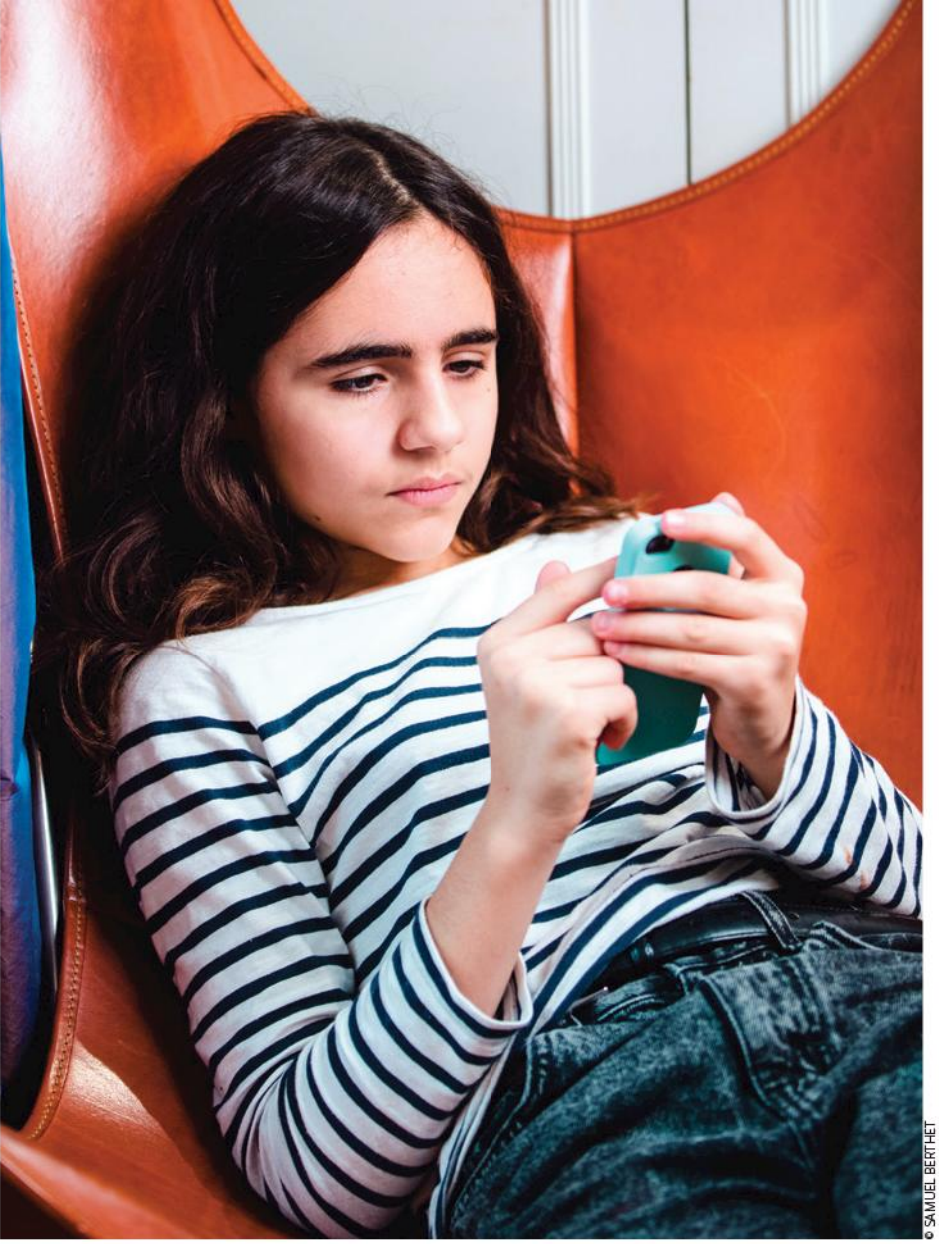
Écoutons notre collégienne, spécialiste en la matière. La jeune fille a découvert au printemps 2022 cette technologie narrative créée en Corée en 2004 et introduite en France à partir de 2016. Elle commence par lire *Ma fratrie de tyrans* de Park Ha sur la plateforme Delitoon, puis « *plein d'autres* ». À raison de deux minutes de temps de lecture environ par épisode, et d'une soixantaine d'épisodes par *webtoon*, parfois jusqu'à plusieurs centaines, « *ça s'avale vite* », nous confie l'adepte. À l'heure où nous écrivons ces lignes, Iris ne lit pas moins de 27 *webtoons* en parallèle, sur les diverses plateformes disponibles en France, à savoir Webtoon (pionnière coréenne et leader à l'échelle mondiale, dont dérive le nom générique de ce genre littéraire très particulier), Piccoma (coréenne également), Delitoon (créée par un Français, rachetée par un groupe coréen) et Verytoon (création du groupe Delcourt). Les intrigues ? Il y en a pour tous les goûts, ou presque. « *Notre objectif, c'est de ratisser large, pour conquérir une part croissante des 12-34 ans* », nous indique très clairement Émilie Coudrat, responsable marketing de la plateforme Webtoon en France. Sur fond de romance s'offrent ainsi, au choix, magie, mythologie, *fantasy*, politique-fiction, meurtres, énigme, affaire d'espionnage, aventure historique ou *campus novel*... Des histoires qui rencontrent leurs jeunes lecteurs et surtout, lectrices : numéro un du marché, la seule plateforme Webtoon affiche plus de 2 millions d'abonnés dans l'Hexagone. À la clé, des stratégies disruptives.

Webtoon affiche plus de 2 millions d'abonnés dans l'Hexagone.

COINS CONTRE ATTENTION

Habituellement quand on achète un livre ou une BD, que ce soit en papier ou en format numérique, on paie d'abord et on lit ensuite. Une fois déboursés les quelques euros nécessaires à l'acquisition de l'œuvre (c'est-à-dire à la rémunération de l'auteur, le cas échéant du traducteur, de l'éditeur, etc.), le lecteur peut se laisser aller au fil du récit, à son rythme, sans plus se préoccuper du prix. Le *webtoon* bouleverse cet enchaînement bien rodé en ce qu'il mêle inextricablement lecture, calcul, capitalisation et dépense. Lire, c'est optimiser son temps, son plaisir et ses avoirs. À quelques variantes près, le dispositif fonctionne comme suit : les plateformes proposent chaque semaine, pour chaque *webtoon*, un nouvel épisode. « *Sur la plupart des plateformes,* explique notre jeune lectrice, *je peux débloquer un épisode gratuitement toutes les 72 heures, qui reste disponible ensuite pendant 72 heures. Sauf pour les trois derniers, les plus récemment publiés, qui ne sont accessibles gratuitement qu'au bout de sept jours.* » Trois jours ou sept jours, c'est long quand on a 13 ans. D'autant qu'à l'instar des feuilletonistes du 19e siècle et des scénaristes de séries du 21e, les auteurs de *webtoons* savent tenir en haleine. Pas d'épisode

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM



© SAMUEL BERTHET

Iris, 13 ans, est une grande lectrice de *webtoons*, ces bandes dessinées digitales venues de Corée.

sans son *cliffhanger*. Alors que faire, attendre ? Quand il s'agit de ses séries préférées, « *comme* Tradition d'Olympus *ou* Antistalker », notre lectrice boulimique « *ne veu*(t) *pas attendre* ». À ce stade, l'expérience de lecture se trouve modifiée par un *business model* étranger à celui de l'édition. Pour débloquer un épisode, on paie en *coins*, une monnaie virtuelle propre à chaque plateforme. Exemple : sur Piccoma, 100 *coins* ouvrent droit à la lecture de deux épisodes. Pour se procurer des *coins*, il existe deux possibilités. L'argent, bien sûr. Sur Piccoma, les 100 *coins* s'achètent pour 1 euro. Une somme en apparence modique, mais qui, dépensée fréquemment, devient significative. Or la tension dramatique et la brièveté de chaque épisode incitent à y revenir, plutôt deux fois qu'une. « *Au début, j'ai dépensé 100 euros en 2 mois* », confie Iris, qui a dû solliciter sa famille et puiser dans ses économies. Alors l'ado a changé de méthode.

Sur les plateformes, les *coins* s'échangent aussi contre… de l'attention. Exemples ? Pour accéder aux épisodes convoités, on peut procéder à des « checks de présence » quotidiens sur la plateforme, ce qu'en d'autres circonstances on appellerait pointer. On peut aussi liker 10 fois un épisode, le partager, ou encore lire 5 épisodes d'un autre *webtoon* opportunément sélectionné par les algorithmes. Des publicités (discrètes) viennent s'y insérer, le plus souvent pour des jeux vidéo sur smartphone. Le *webtoon* brouille les pistes : comment appréhender cette nouvelle forme de lecture ? Fondateur de la plateforme Delitoon devenu consultant dans ce secteur en plein essor, Didier Borg tient sur ce médium un discours ambivalent. « *Le* webtoon *ramène les jeunes vers la lecture* », assure-t-il, pour expliquer ensuite que le *webtoon* n'est « *pas un livre* », qu'il « *se compare plutôt avec les jeux vidéo ou Netflix* ». Dont acte. Induite par l'économie des plateformes, la lecture en parallèle de plusieurs dizaines de *webtoons*, pratique chronophage, développe sans doute plus l'agilité gestionnaire que l'aptitude à la concentration. Dans *L'Économie de l'attention* ❶, Yves Citton, théoricien de la littérature et des médias, jugeait « *calamiteux de laisser les seules logiques capitalistes reconfigurer nos régimes attentionnels* ». « *Si les modèles économiques basés sur la captation de l'attention permettent l'enrichissement très rapide* (…) *de quelques entreprises numériques,* indique de son côté le Conseil national du numérique ❷, *elles peuvent s'avérer dangereuses pour les capacités psychiques et cognitives individuelles, pour les relations sociales et intergénérationnelles.* ». Drôle de lecture.

● ÈVE CHARRIN

❶ Yves Citton, *L'Économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, La Découverte, 2014.

❷ Anne Alombert et Olga Kokshagina (coord.), rapport « Votre attention s'il vous plaît ! Quels leviers face à l'économie de l'attention ? », Conseil national du numérique, janvier 2022.

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Philosophie (avec les enfants) et littérature (de jeunesse). Lumières de la fiction***
  Edwige Chirouter et Nathalie Prince (dir.), Raison publique, 2019.
- ***Nouveaux ateliers de philosophie à partir d'albums et autres fictions***
  Edwige Chirouter, Hachette, 2022.
- ***Les Neurones de la lecture***
  Stanislas Dehaene, Odile Jacob, 2007.
- ***Apprendre à lire. Des sciences cognitives à la salle de classe***
  Stanislas Dehaene, Odile Jacob, 2011.
- ***Les Neurosciences à l'école : leur véritable apport***
  Édouard Gentaz, Odile Jacob, 2022.
- **« Lire est-il rentable scolairement ? Lectures traditionnelles, lectures numériques et réussite scolaire »**
  Agnès Grimault-Leprince et Laurent Mell, *Sociologie*, n° 13, 2022/3.
- ***Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants***
  Bernard Lahire (dir.), Seuil, 2019.
- ***Fictions à la chaîne. Littérature sérielle et culture médiatique***
  Mathieu Letourneux, Seuil, 2017.
- **« Littérature pour la jeunesse et société, une affaire de discours »**
  Matthieu Letourneux, *La Revue des livres pour enfants*, décembre 2012.
- ***La Littérature de jeunesse***
  Nathalie Prince, Armand Colin, 2021.
- ***Sociologie de la lecture***
  Claude Poissenot, Armand Colin, 2019.
- ***Les Loisirs culturels des 6-14 ans,***
  Sylvie Octobre, La Documentation française, 2004.

Que lire à quel âge ? Nos guides préférés

- ***Lire et choisir ses albums. Petit manuel à l'usage des grandes personnes***
  Cécile Boulaire, Didier jeunesse, 2018.
- ***En quête d'un grand peut-être. Guide de littérature ado***
  Tom et Nathan Levêque, Éditions du Grand Peut-être, 2020.
- ***Tout sur la littérature jeunesse, de la petite enfance aux jeunes adultes***
  Sophie Van der Linden, Gallimard, 2021.

Le livre pionnier

- ***Guide de littérature pour la jeunesse. Courants, problèmes, choix d'auteurs***
  Marc Soriano, 1975, rééd. Delagrave, 2002.

Pour faire un pas de côté

- ***Une enfance au pays des livres***
  Michèle Petit, Didier jeunesse, 2007.
- ***L'Univers des illustrateurs pour la jeunesse***
  Patricia Perdrizet, Autrement, 2007.

Le MOOC

- **« Il était une fois la littérature jeunesse »**
  Sur le site Internet de l'université de Liège, un MOOC qui évoque le livre dans sa globalité, depuis ses origines jusqu'aux représentations actuelles.
  À noter que ce MOOC a donné lieu à un livre : Valérie Centi *et al.*, ***Comprendre la littérature de jeunesse. Le livre du MOOC de l'université de Liège***, Pastel, 2022.

Les expos

- **« Babar, Harry Potter & Cie. Livres d'enfants d'hier à aujourd'hui »**
  Bibliothèque nationale de France, 2008.
- **« Ne les laissez pas lire ! »**
  Bibliothèque nationale de France, 2019.

Ces deux expositions sont disponibles en ligne : www.bnf.fr

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Comment la littérature peut changer nos vies »**
  Héloïse Lhérété (dir.), hors-série n° 26, 2021. Également paru sous format livre, dans la collection « Barbara », aux éditions Sciences Humaines, 2022.

ABONNEZ-VOUS
SCIENCES HUMAINES

Offre de Noël

Au choix

France métropolitaine
11 N° - 1 an
54 €*

DOM-TOM et reste du monde
11 N° - 1 an
73 €*

*Offre d'abonnement réservée aux nouveaux abonnés particuliers ou étudiants (54€ en France métropolitaine, 73 € DOM-TOM et Monde), valable jusqu'au 15 janvier 2023.

POUR ALLER PLUS VITE, SCANNEZ CE QRCODE OU APPELEZ LE 03 86 72 17 39 CODE PROMO 354 (PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

N.B. : Étudiants, Institutions, Entreprises, retrouvez toutes nos offres sur notre site.

Cochez les cases correspondantes :

☐ OUI, je m'abonne et je règle aujourd'hui la somme de
☐ 54 € pour 11 N° en France métropolitaine
☐ 73 € pour pour les DOM-TOM et reste du monde
Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 - BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :
Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

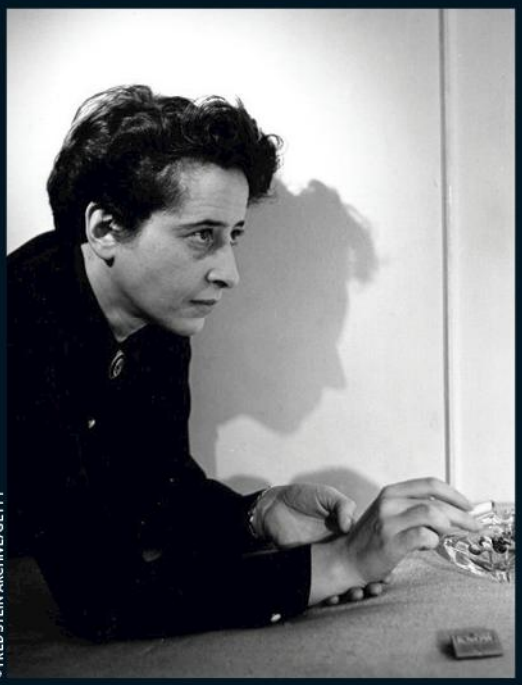
À compléter et à retourner avec votre règlement :

Dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

DOM-TOM et MONDE
Dans une enveloppe AFFRANCHIE
Sciences Humaines
BP 256
89004 Auxerre Cedex
France

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou servicesclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM



© FRED STEIN ARCHIVE/GETTY

Passée de la philosophie antique à la pensée politique contemporaine à cause du nazisme et de son identité juive, Hannah Arendt a voulu éclairer les événements de son époque. CHLOÉ RÉBILLARD

RÉFÉRENCE

Hannah Arendt HAPPÉE PAR L'HISTOIRE

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

BIOGRAPHIE

Hannah Arendt est née le 14 octobre 1906 à Hanovre en Allemagne dans une famille juive laïque. Élève brillante, elle étudie la philosophie à l'université. Elle soutient sa thèse sur les concepts de vie et d'amour chez Saint-Augustin en 1928. Arrêtée par la Gestapo en 1933, elle s'exile en France jusqu'en 1940, puis aux États-Unis où elle vit jusqu'à sa mort en 1975.

Son ouvrage *Les Origines du totalitarisme* en 1951 lui confère une reconnaissance universitaire en science politique notamment. En 1958, elle publie *La Condition de l'homme moderne*. En 1963, elle obtient sa titularisation à la chaire de science politique à l'université de Chicago puis rejoint l'École de recherche sociale à New York en 1967. Son dernier travail, *La Vie de l'esprit*, publié en 1977 à titre posthume explore le rôle de la pensée et de la volonté dans le surgissement du mal en politique ; il fut écrit sous l'égide des penseurs médiévaux.

« *Une passagère sur le navire du 20e siècle* », c'est avec ces mots que Hans Jonas, historien et philosophe né en Allemagne, évoquait la vie et l'œuvre de celle qui fut son amie, Hannah Arendt. Lorsqu'ils se sont rencontrés en 1924, ils étaient encore tous deux étudiants et assistaient au séminaire du philosophe Martin Heidegger en Allemagne.

Intéressée par la philosophie, la pensée antique et médiévale, Arendt écrit sa thèse sur les concepts de vie et d'amour chez Saint-Augustin, thèse qu'elle soutient en 1928, à 22 ans, sous la direction de Karl Jaspers. Ce philosophe a durablement influencé sa pensée, sans doute plus encore que Heidegger, qui fut l'un de ses principaux inspirateurs et son amant *(encadré)*.

Juive dans une Europe aux prises avec l'antisémitisme, Arendt est contrainte à l'exil à plusieurs reprises. Elle s'embarque sur le bateau de l'histoire après le traumatisme de 1933, année où elle est arrêtée par la Gestapo. Quand elle est relâchée, elle s'exile en France où réside alors son premier mari, Gunther Stern, un philosophe allemand qu'elle a rencontré au cours de ses études et épousé en 1929.

À Paris, elle exerce comme secrétaire auprès de plusieurs instances, des associations juives ou encore la baronne de Rothschild. Elle divorce en 1937 et se remarie à un réfugié communiste allemand, Heinrich Blücher. Une nouvelle fois arrêtée et internée au camp de Gurs en 1940, elle s'enfuit et gagne les États-Unis l'année suivante.

Elle vit, analyse et pense ce siècle si particulier qu'elle traverse, passant de la pensée pure de la philosophie qui, de son propre aveu, seule l'intéressait pendant ses études à l'action, la *vita activa*, ressentant le besoin d'expliquer son temps. Sa pensée devient alors plus proche de la science politique. Certains écrits d'Arendt restent néanmoins inclassables dans des disciplines précises, car situés à la croisée de l'histoire, de la philosophie et de la science politique.

La judéité est un moteur des réflexions d'Arendt. Elle est juive, non pas au sens religieux du terme, mais au sens identitaire puisque née dans une famille juive et laïque. Elle entretient, dans toute sa pensée, une position singulière avec cette identité. Elle n'est ni communautaire ni vraiment universelle : elle reconnaît que l'existence de groupes sociaux est essentielle, notamment pour se prémunir des totalitarismes, mais à la condition que les individus d'une société accèdent à une égalité de droits en tant que citoyens.

Dans une série d'articles publiés de 1932 à 1948 et regroupés dans le livre *La Tradition cachée, le Juif comme paria*, elle décrit le peuple juif comme ayant été privé de l'accès à la politique par l'histoire européenne, mais elle pose le constat dans le même temps que ce peuple s'en tient désormais à l'écart.

Elle exhorte la communauté à sortir de cette position, à s'emparer du politique et entame une relation de collaboration critique avec le mouvement sioniste. Elle voit dans la guerre une opportunité historique pour transformer les Juifs en sujets politiques et publie des textes dans un hebdomadaire juif de langue allemande à New York, *Aufbau*, en faveur de la création d'une armée juive combattant contre l'Allemagne nazie.

Farouchement opposée à la création d'un État juif en Palestine, elle s'éloigne du mouvement sioniste à

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

© FRED STEIN ARCHIVE/GETTY

la sortie de la guerre. Elle voit dans cette décision politique une hérésie. Selon elle, l'État d'Israël ne pourra se construire qu'en expulsant les Palestiniens de leurs terres et en reléguant la population arabe en paria, situation à laquelle tentent justement d'échapper les populations juives.

RÉGIME NAZI ET STALINISME

Au début des années 1950, elle obtient sa naturalisation aux États-Unis. L'ouvrage *Les Origines du totalitarisme*, paru en 1951, lui ouvre les portes des universités américaines et la consacre comme une intellectuelle. Arendt y trace les lignes d'une appréhension historique du nazisme. Selon elle, ni la philosophie ni la science politique ne permettent à elles seules de décrypter un phénomène qu'elle décrit comme inédit. Elle fait du nazisme une « *cristallisation* » de tendances présentes dans les sociétés allemandes et européennes des siècles précédents. Le basculement historique entre le principe d'État-nation, où les minorités se voyaient accorder une place au sein de la communauté nationale, et l'impérialisme entraîne une nouvelle relégation des minorités.

À cela s'ajoute l'éclatement social, avec des individus isolés du fait des crises du capitalisme, qui créent des masses, des rassemblements sans forme « *d'individus furieux* ». Pour Arendt, le totalitarisme ne domine pas seulement les individus par la violence, il les domine aussi de « *l'intérieur* » en s'affranchissant de toute loi et justice humaines. C'est par un appel à la nature, un combat entre races, ou à l'histoire, une lutte économique entre classes, qu'il prétend diriger les hommes. Le véritable visage du totalitarisme est la destruction de la sphère politique conçue comme le lieu où se confrontent des antagonismes, mais également lieu de rencontre de l'altérité. Dans un régime totalitaire, la société se doit d'être unie, lissée de toutes ses divisions, de ses désaccords pour devenir une entité monolithique et apurée.

Le retentissement mondial de la thèse qu'elle développe dans *Les Origines du totalitarisme* la rend célèbre du grand public. Célèbre, et aussi controversée notamment en raison du parallèle qu'elle dresse entre le régime nazi et le stalinisme. Les historiens, à l'image d'Enzo Traverso, ont exprimé cette ambivalence des scientifiques vis-à-vis du livre. Il salue une intuition historique de la philosophe : Arendt ne présente pas le totalitarisme comme une anomalie dans les sociétés occidentales, à l'inverse des pensées libérales qui prévalent alors. Elle en fait au contraire un des points d'aboutissement de tendances des siècles précédents et le produit des antisémitismes et des impérialismes qui se sont développés au sein des sociétés occidentales.

E. Traverso critique aussi l'analyse d'Arendt : « *Écrit à chaud, pendant la guerre, sur la base d'une documentation lacunaire et insuffisante, ce livre montre aujourd'hui toutes ses limites. Le nazisme et le stalinisme y sont juxtaposés bien plus que comparés ; la différence entre les camps de concentration et les camps d'extermination n'est jamais clairement saisie ; la relation entre le communisme soviétique, l'antisémitisme et l'impérialisme n'est pas expliquée et demeure problématique* [1]. »

Arendt poursuit une brillante carrière au sein des universités de son

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

© UHA/UIG/GETTY

Hitler à la rencontre de membres des Jeunesses hitlériennes en 1930.

pays d'accueil en tant que conférencière et professeure invitée en science politique dans un premier temps. À Princeton, elle est la première femme à être nommée professeure, mais elle intervient également à Berkeley, Columbia...

La fin de sa situation d'exilée apatride et la normalisation de ses propres conditions d'existence lui permettent de revenir à une pensée plus philosophique, moins marquée par les événements de son temps, même si elle garde un pied ancré dans le présent. Contemporaine d'évolutions techniques majeures (bombe atomique et conquête de l'espace), Arendt constate que les principes de l'existence humaine pourraient être bouleversés.

Dans *La Condition de l'homme moderne* (1958), elle livre ainsi une réflexion sur la vie active des hommes qu'elle divise en trois catégories : l'œuvre, le travail et l'action. L'œuvre est entendue comme la sphère de reproduction de la vie, le travail est celui de la création matérielle qui ne laisse aucune trace après lui et l'action est le domaine du politique.

L'œuvre et le travail lui semblent s'opposer en tout point. L'œuvre est durable, destinée à rester dans le monde et arrache l'être humain à sa condition mortelle. Elle emprunte le terme *Homo faber* aux Anciens. Le travail, au contraire, maintient l'homme – *animal laborans* – dans l'usage des choses, dans l'assouvissement de ses besoins, mais n'a rien de durable.

LE PIÈGE DE LA MODERNITÉ

Arendt consacre la troisième catégorie, l'action, comme la sphère la plus digne d'intérêt puisque c'est la seule qui permet d'entrer dans le monde et d'apparaître tout en tissant des relations avec d'autres. Pour accéder à cette dernière sphère,

TRAJECTOIRE

ARENDT ET HEIDEGGER, UNE RELATION QUI FASCINE

Qu'une étudiante juive et un professeur qui s'est compromis avec le nazisme aient entretenu une relation amoureuse et intellectuelle n'en finit pas de fasciner. Leur relation amoureuse est brève. L'adhésion de Martin Heidegger au parti nazi en 1933 marque le début d'une période où ils ne se contactent pas pendant près de vingt ans. Ils renoueront une relation épistolaire à partir des années 1950. Hannah Arendt rendra toujours hommage au penseur qui a marqué sa trajectoire intellectuelle, malgré le positionnement idéologique de ce dernier pendant la Seconde Guerre mondiale.

La dette intellectuelle d'Arendt envers son ancien professeur est néanmoins sujette à discussion. Elle s'inspire de certains concepts appris auprès de Heidegger, mais s'en détache également. Ainsi, alors que le philosophe prônait un retrait du monde comme façon de penser et de mieux se connaître, Arendt s'est au contraire jetée à l'assaut des tumultes du monde et a fait de la sphère politique son principal centre d'intérêt. Le professeur ne lit pas les ouvrages de son ancienne élève quand elle les lui envoie, les thèmes développés ne l'intéressant pas.

Dans le livre *Arendt et Heidegger. Extermination nazie et destruction de la pensée*, publié en 2016, le philosophe Emmanuel Faye relit l'œuvre d'Arendt en la positionnant comme une volonté d'exonérer la culture allemande – et donc Heidegger – de leurs responsabilités et présente la pensée d'Arendt comme « *fascisante* ». Cette relecture a suscité de nombreuses critiques. Les spécialistes d'Arendt organisant même un colloque en défense de la philosophe. Reste que la relation entre le maître et l'élève garde une part de mystère et n'en finit pas de faire couler de l'encre. ● C.R.

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 7:04:33 PM

les individus doivent être libres, disposer d'une égalité de droits et être autonomes.

Elle s'interroge sur une évolution des sociétés modernes : alors que le travail était l'activité la plus avilissante pour les Anciens, la modernité le consacre comme une activité centrale dans nos sociétés. Pour la philosophe pourtant, c'est l'action – *zoon politikon* expression qu'elle reprend à Aristote – qu'elle perçoit comme étant la seule activité véritablement politique, la seule qui puisse réellement avoir un pouvoir transformateur sur le monde. Elle alerte sur le piège de la modernité qui réduirait l'homme à une vie de consommation et de production, enfermé dans la catégorie du travail.

Elle revient ainsi à ses premières passions, celles qui l'animaient lorsqu'elle était étudiante, la philosophie antique. Chez les Grecs et les Romains, elle pioche des définitions et des concepts, mieux taillés pour décrire le monde et l'expérience humaine que ceux des Modernes, pense-t-elle.

Dans *La Crise de la culture* (1961), elle développe cette critique des philosophes modernes en explorant ce qu'elle estime être une rupture entre le monde moderne et la tradition. « *Chaque génération nouvelle, chaque homme nouveau doit redécouvrir laborieusement l'activité de pensée. Longtemps, pour ce faire, on put recourir à la tradition. Or nous vivons, à l'âge moderne, l'usure de la tradition, la crise de la culture.* » La tradition est une boussole, un fil rouge qui relie passé et présent, or ce fil menace de se rompre avec la montée en puissance de la société de masse et de l'utilitarisme. Pour elle, la culture est détruite au profit du loisir consommable dans la société de masse.

> ELLE SUSCITE LA CONTROVERSE AVEC LA PARUTION DE L'OUVRAGE *EICHMANN À JÉRUSALEM* (1963).

La même année, envoyée comme reporter du journal *The New Yorker* au procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, elle assiste aux débats et suscite la controverse avec la parution des articles, puis de l'ouvrage *Eichmann à Jérusalem* (1963). En cause ? Le concept de banalité du mal qu'elle développe au fil des pages. A. Eichmann y est dépeint en personnage grotesque, banal fonctionnaire au service des rouages de la machinerie nazie. Elle explique le terme « banalité » par l'absence de pensée, par la prise d'un individu dans les rouages d'une bureaucratie hors de contrôle qui le dépasse et le rend anonyme.

« Banal » dans le sens auquel l'emploie Arendt n'est pas synonyme d'« ordinaire ». Pour elle, c'est l'absence de pensée, l'effacement de la barrière entre le vrai et le faux et le renoncement à se confronter aux idées d'autrui qui constituent le terreau le plus adéquat à la montée en puissance de régimes totalitaires.

Le concept de « banalité du mal » a été décrié dès la parution des écrits d'Arendt. Son apport dans les concepts philosophiques et sa postérité sont indéniables, mais il est aujourd'hui impossible de l'appliquer au personnage d'A. Eichmann : la parution de l'ouvrage *Eichmann avant Jérusalem* de l'historienne Bettina Stangneth en 2011 montre que l'homme avait préparé sa défense pour se faire passer pour un lisse fonctionnaire aux ordres alors même qu'il était un nazi convaincu et zélé. Des enregistrements d'un entretien d'A. Eichmann avec un journaliste néerlandais pronazi ont refait surface et font l'objet d'un documentaire sorti en 2022 (*La Confession du diable : épilogue du procès Eichmann*). Ils montrent un tout autre visage du fonctionnaire génocidaire qui regrette de ne pas avoir achevé la destruction de l'ennemi.

UNE VISION RENOUVELÉE DU RÉPUBLICANISME

Arendt elle-même ne voulait pas exercer une quelconque influence. Son seul moteur, disait-elle, était de « *comprendre* ». Près de cinquante ans après sa disparition, elle est considérée comme l'une des grandes penseuses du 20e siècle dont les réflexions continuent d'irriguer le débat public. Cependant, aucun penseur à sa suite ne peut être qualifié d'« arendtien ». Inclassable tant sur le plan disciplinaire que sur le plan politique, puisqu'elle rejette à la fois le libéralisme et le socialisme tout en appuyant une vision renouvelée du républicanisme, Hannah Arendt ne fait partie d'aucune école de pensée et n'en crée pas derrière elle. La fin de la guerre froide marque néanmoins un regain d'intérêt pour la philosophe et ses analyses sont commentées et affinées. La disparité des sujets dont elle s'est emparée dans sa soif de comprendre et de faire comprendre le monde donne une œuvre foisonnante, aux multiples ramifications auprès desquelles nombre d'intellectuels viennent aujourd'hui encore cueillir les fruits. ● CHLOÉ RÉBILLARD

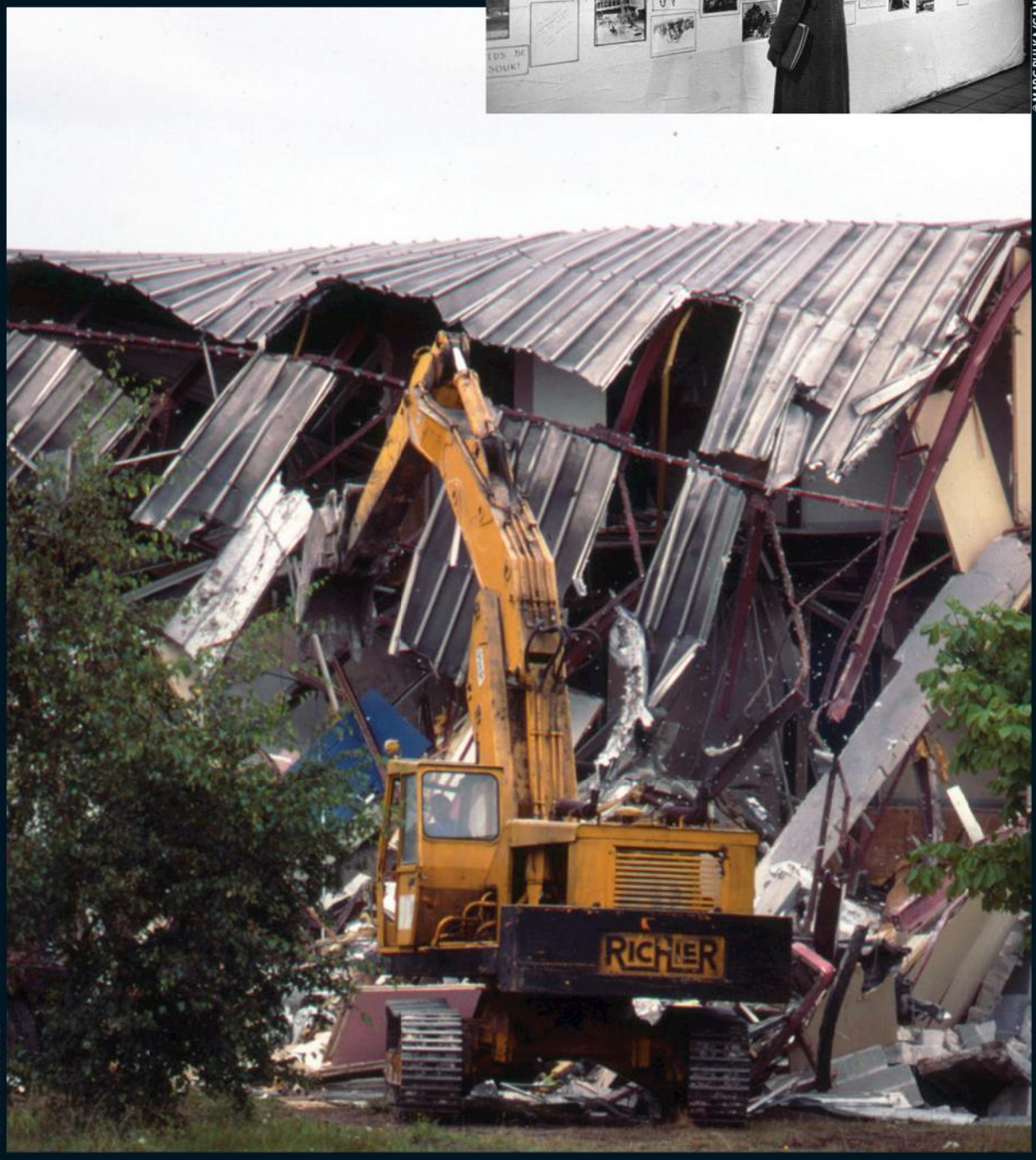
❶ Enzo Traverso, *La Fin de la modernité juive. Histoire d'un tournant conservateur*, La Découverte, 2013.

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

LE 27 AOÛT 1980

Sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, la secrétaire d'État aux Universités demande la destruction du campus de Vincennes et avec lui d'une certaine idée de l'enseignement supérieur.

© MARC BULKA/GAMMA-RAPHO/GETTY



© JEAN-LOUIS BOISSIER

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

© SAMUËL BERTHET

FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...
Vincennes fut rasé

Aux lendemains de Mai 68, en un temps record de trois mois, grâce au talent de l'architecte Paul Chaslin, un campus universitaire sort de terre, en plein bois de Vincennes. Cette université expérimentale ambitionne d'être l'anti-Sorbonne, un concentré de modernité ; sa vocation est d'ouvrir des perspectives originales de recherches, de sortir des sentiers battus. L'université de Vincennes fait de la pluridisciplinarité sa religion. Elle récuse les cursus traditionnels de préparation aux concours nationaux et entend permettre le plein épanouissement des recherches. Aux côtés des départements de littérature et de sciences humaines, on trouve des enseignements de mathématiques, d'informatique, d'urbanisme, d'économie politique et de science politique. À quelques exceptions près, le cours magistral est proscrit ; la parole doit circuler dans les groupes restreints des « unités de valeur ». Les salles de cours sont petites pour favoriser le dialogue entre enseignants et étudiants.

L'aménagement intérieur de la faculté est fabuleux, véritable joyau de la couronne d'un régime gaulliste usé qui s'offre là une vitrine : on trouve de la moquette partout, chaque salle de cours est équipée de son téléviseur relié à une régie centrale, le décor est signé Knoll. Le tout dans un cadre verdoyant, sans les bruits de la ville, troublé seulement par les tirs lointains des entraînements des conscrits.

Les plus contestataires du mouvement de Mai trouvent refuge à Vincennes. On y voit beaucoup de maoïstes, en mal de gardes rouges. Les forces vives de la contestation de 68 se donnent rendez-vous. Ils sont vite piégés dans cet univers confiné, ouaté, où l'agitation peut s'épanouir à l'abri de la société, en toute liberté : ses échos arrivent émoussés à ses destinataires, trop heureux d'avoir circonscrit le mal au milieu d'une forêt qui en constitue le cordon sanitaire. Au-delà de la vitrine – l'agitation des militants, l'hédonisme affiché des autres –, il y a les travaux et les jours : le labeur souterrain qui se veut le plus scientifique de toutes les universités de lettres de l'Hexagone. Le projet est de faire de Vincennes un petit MIT, une université à l'américaine, une enclave au rayonnement international. Sur le campus enseignent nombre de vedettes de la *French Theory* : Michel Foucault, Gilles Deleuze, Tzvetan Todorov, Nicos Poulantzas, les adeptes de Noam Chomsky, la première garde de Jacques Lacan...

La force d'attraction de cette nouvelle université se mesure au nombre d'étudiants venus à Vincennes. Beaucoup quittent leur université d'origine, insatisfaits du savoir qui leur y était enseigné, happés par cet univers de rêve, où ils peuvent passer d'un département à l'autre sans cloison à traverser. D'autres, les étudiants salariés et les non-bacheliers de Vincennes, peuvent plus prosaïquement envisager un cursus universitaire en nocturne : la faculté fonctionne jusqu'à 22 h. Ils seront la légende et la fierté de cette université hors du commun.

Après douze années d'existence, l'université de Vincennes est perçue comme un danger politique.

En 1980, après douze années d'existence, l'université de Vincennes est perçue comme un danger politique : Alice Saunier-Seïté, secrétaire d'État aux Université sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing décide de détruire Vincennes. Le 27 août, à 3 h du matin, les bulldozers entrent sur le campus, écrasant tout sur leur passage. Par-delà cette démolition matérielle, A. Saunier-Seïté, espère anéantir une certaine idée de ce qu'est l'enseignement supérieur – libertaire, sans rapport hiérarchique et ouvert à tous –, érigée en menace pour l'ordre intérieur. Par cette opération commando visant à faire table rase d'un passé trop remuant, elle aura réussi à éradiquer ce lieu de mémoire sur lequel on a même déraciné des arbres pour que les gens ne le reconnaissent pas. Pas même de plaque commémorative. Sur le plan rationnel, cette destruction n'avait aucun sens : tous les bâtiments étaient démontables et reconstructibles en d'autres lieux. Gâchis financier et intellectuel, la mort de Vincennes, tout en mettant terme à une expérience qui a été aux yeux de tous une réussite malgré nombre d'obstacles, la métamorphose immédiatement en mythe.

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

LE LIVRE DU MOIS

MAI 1968, TRAJECTOIRES DE MILITANTS

Que sont devenus les soixante-huitards ordinaires ? Le sociologue Erik Neveu a étudié ce qu'a représenté leur engagement, et comment il a influé sur leur parcours de vie.

De Mai 68, quelle image retient-on généralement ? Celle d'un mouvement éphémère, moins dangereux politiquement que révélateur de la montée d'un nouvel acteur sur la scène publique : la jeunesse. Parmi les images complaisamment entretenues, la principale est celle concernant le devenir des militants après les événements. Individualistes, opportunistes, carriéristes, ils auraient su évoluer au fil des années pour trouver de bonnes places et, répudiant les idéaux de leurs 20 ans, se faire les chantres d'un néolibéralisme décomplexé. Cette image de renégats repose à la fois sur le parcours de quelques apostats fort médiatiques et sur la lecture du succès de certains mots d'ordre de l'époque. L'analyse de Luc Boltanski et Ève Chiapello dans *Le Nouvel Esprit du capitalisme* relevait ainsi que la critique du capitalisme au nom de la liberté, de l'imagination et de la créativité s'était parfaitement coulée dans une nouvelle conception du management d'entreprise. Ce changement de paradigme signifiait en quelque sorte une victoire dans la défaite, la contestation ayant été désamorcée par un capitalisme qui n'hésita pas à récupérer les critiques qu'on lui opposait.

Cependant, Mai 68 ne se réduit ni à l'agitation parisienne d'étudiants petits-bourgeois en mal de sensations, ni au feu de paille d'une révolution fantasmée par quelques théoriciens rêveurs. Plutôt que d'une parenthèse fiévreuse, c'est, selon Érik Neveu, d'une fertilisation qu'il s'agit, et plutôt qu'un reniement, une adaptation. Encore faut-il entendre par ce mot non une abdication face à la réalité mais une façon différente de la faire évoluer. C'est ce qui ressort de l'ensemble des entretiens menés par l'auteur avec une soixantaine d'anciens militants bretons. Échantillon représentatif d'un mouvement plus général, il suit le parcours de militants de base en province, fort différent de la trajectoire des têtes d'affiche germanopratines. Cette enquête empirique permet à la fois de comprendre par quels cheminements on en vient à se donner corps et âme à une cause et de saisir ce que cet engagement devient une fois passé l'efflorescence du printemps 1968. Avec cette question persistane : que faire pour changer les choses concrètement ?

En 1968, les moins de 20 ans représentent 33 % de la population française. Même si 20 % seulement d'une classe d'âge arrive au bac, le pourcentage a doublé depuis 1962, et le nombre d'étudiants est passé de 310 000 en 1960 à 850 000 en 1970.

On a peine à se représenter aujourd'hui ce qu'était la vie provinciale en France dans les années 1960 : pas toujours d'eau courante, souvent pas de salle de bains, une domination patriarcale constante, avec, en Bretagne, une présence lourde de l'Église, le Parti communiste étant quasiment inexistant. À cela s'ajoutent les « *petites irritations et microhumiliations, l'omniprésence du moralisme* » qui « *ne sont pas toujours moins mobilisatrices que les chocs émotionnels qui peuvent naître d'expériences traumatiques* ». Cette situation, largement partagée par une adolescence à laquelle la société n'accorde pas de place, est le ferment d'un esprit critique qui pousse à une hétérodoxie, une façon symbolique d'être « hors-la-loi », avant de prendre un tour politique. Comme l'écrit É. Neveu, « *l'horizon des possibles se déplaçait* » et l'on pouvait « *s'inventer une vie dont on sait qu'elle ne sera pas la reproduction de celle des parents* », en particulier pour les filles.

ENGAGEMENT « VISCÉRAL »

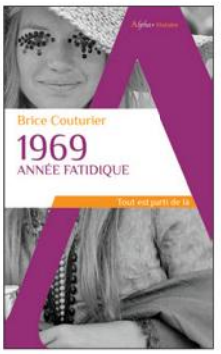
Quitter sa famille pour aller au lycée, faire des études était déjà tout un monde nouveau qui s'ouvrait. D'où à la fois une fierté et une estime de soi renforcées pour ces jeunes qui atteignent un niveau scolaire et universitaire

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

• ***Des soixante-huitards ordinaires***
Érik Neveu, Gallimard, 2022, 448 p., 23 €.

BIOGRAPHIE

Érik Neveu, né en 1952, est sociologue et politiste, enseignant à l'IEP-Rennes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur des mouvements sociaux, la sociologie du genre et les médias.



• ***1969, année fatidique. Tout est parti de là***
Brice Couturier, Alpha/Humensis, 2022, 614 p., 12 €.

inédit dans leurs familles et une forme de décontraction par rapport à leurs études : militer prend beaucoup de temps. En ce temps de quasi plein emploi, trouver un travail n'était pas problématique, autre différence de taille avec les périodes qui suivront.

Mais si la relation aux études est détendue, celle au savoir ne l'est pas. L'accès à des clés de compréhension du social essentiellement marxistes sera formateur pour cette génération. Précisons que ce n'est pourtant pas la lecture des textes, souvent sommaire, qui déclenche l'engagement. Ce dernier est d'abord « viscéral ». Mais le militantisme produit des savoir-faire : prises de parole, argumentation, animation de groupes, montage de projets, etc. C'est également « *une clé de l'altérité sociale* », qui pousse à aller vers l'autre. Le militant gauchiste se sent en accord avec la marche du monde puisque révoltes et révolutions scandent l'actualité : Prague, Mexico, Amérique du Sud, mouvements pour les droits civiques et opposition à la guerre au Vietnam aux États-Unis, grèves en Pologne. Il est « *en prise avec l'histoire* », selon le mot d'un des témoins.

Quand, par la suite, s'achève la vie étudiante et que les occupations professionnelles et familiales imposent leurs contraintes, il est moins aisé de trouver encore du temps pour militer. Pour certaines et certains, exclus du groupe, c'est une sensation de liberté retrouvée qui apparaît après des années de don de soi. « *Ce qui ressort de beaucoup de récits, c'est une leçon de prudence qui n'est ni virage conservateur ni rétraction sur le privé, mais intériorisation d'une défiance pour les systèmes explicatifs prétendant avoir réponse à tout.* »

Malgré des diplômes et un excellent niveau de qualification, malgré des sollicitations avantageuses, la plupart de ces anciens soixante-huitards refuseront de faire carrière. Leurs préférences vont aux métiers présentant un sens et un but social. L'un d'entre eux, devenu patron à son grand dam, explique avoir réduit son salaire, non celui des ouvriers, lorsque son entreprise s'est trouvée en difficulté.

Enfin, plus du tiers de l'échantillon interrogé par Érik Neveu est encore engagé dans l'action syndicale ou associative, voire dans des mandats électifs au moment de l'entretien. Soit une constance d'un demi-siècle, ce n'est pas peu. Il n'est plus vraiment question de révolution, mais d'écologie ou de féminisme, déjà présents en 1968, fondant de nouvelles luttes. L'engagement politique au sens strict a disparu chez eux. Ainsi que le suggère l'auteur, les soixante-huitards ont gardé pour la plupart une conception aristocratique de la chose. On est donc loin des clichés entretenus sur Mai 68, pour peu qu'on mène un travail sérieux, une enquête rigoureuse. Et qu'il est loin, décidément, le temps de leurs 20 ans.

● **THIERRY JOBARD**

L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

Des révoltes des *sixties*, auxquelles il adhéra à l'époque, Brice Couturier retient les suites fâcheuses, aussi bien à court qu'à long terme.

Aussi marque-t-il d'une pierre noire l'année 1969, moment de leur échec politique tant à l'Ouest qu'à l'Est, et début d'une décennie pleine de déception, de bruit et de fureur : retour à l'ordre soviétique, guerre du Vietnam, déliquescence de la gauche modérée, terrorisme en Allemagne et en Italie, drogues mortifères, individualisme forcené et finalement *no future*. Dans ce vaste déroulé historique, B. Couturier n'oublie pas de cibler le tournant sombre de la culture *pop*, et la dérive des intellectuels saisis par le relativisme radical. En fin de parcours, il apparaît que certains maux affectant, selon l'auteur, les sociétés démocratiques d'aujourd'hui sont encore les séquelles actives de cette « gueule de bois » politico-culturelle. Une thèse réfutable, mais développée avec beaucoup de brio. ● **N.J.**

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

Sociologie

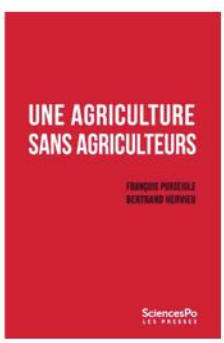
LA FIN DES PAYSANS POUR 2050 ?

« *Savoir véritablement, c'est savoir.* » C'est à la chronique de la disparition annoncée des paysans que nous invitent les sociologues François Purseigle et Bertrand Hervieu. On savait qu'en France, les chefs d'exploitations agricoles forment une population âgée, en moyenne plus de 55 ans, et que plus 100 fermes disparaissent chaque semaine, car ceux qui partent en retraite ne trouvent pas de repreneurs tentés par ce métier où « *l'on vit pauvre et l'on meurt riche* ». L'agriculteur vit pauvre, car il ne part pas en vacances, enchaîne les semaines de 70 heures, et vit avec des revenus souvent écrasés par la grande distribution. On meurt riche, car ces mêmes agriculteurs se trouvent à la tête d'un patrimoine foncier important (en moyenne, plus d'un million d'euros bruts en fin de carrière) qu'ils ne peuvent cependant céder qu'à des fins agricoles.

Conséquence : les exploitations françaises prennent du volume. À chaque départ à la retraite, un voisin achète les terres disponibles. Depuis l'année 2000, la surface moyenne d'une exploitation est passée de 52 hectares à près de 80, exigeant toujours plus de machines et de chimie, donc d'endettement. La ferme familiale disparaît. Elle est de moins en moins adaptée à une production agricole standardisée, et les quelque 389 000 agriculteurs subsistant en France cèdent progressivement la place à un personnel de sous-traitants agricoles, d'ouvriers saisonniers et d'ingénieurs spécialisés dans la maintenance de structures de plus en plus techniques et massives. Ces techniciens agricoles sont aujourd'hui 1 200 000, soit trois fois plus nombreux que les propriétaires exploitants.

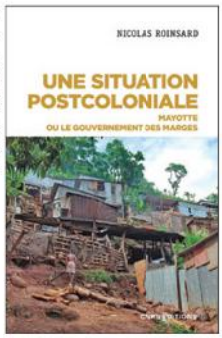
Conclusion, l'agriculture familiale s'éteint, et les paysans restants rechignent aujourd'hui à s'endetter encore pour une ferme qu'ils risquent ne pas pouvoir céder. Reste à savoir si, une fois le dernier paysan parti – à ce rythme, c'est pour 2050 – les firmes agroalimentaires mettront la main sur les campagnes, à l'instar de ce qui s'est passé aux États-Unis…

● LAURENT TESTOT



• **Une agriculture sans agriculteurs**
François Purseigle et Bertrand Hervieu, Presses de Sciences Po, 2022, 224 p., 16 €.

• ***Une situation postcoloniale. Mayotte ou le gouvernement des marges***
Nicolas Roinsard, CNRS éditions, 2022, 352 p., 26 €.



MAYOTTE, UNE SOCIÉTÉ CLIVÉE

Insécurité, déscolarisation, hôpital débordé : l'île française Mayotte connaît de nombreuses difficultés, volontiers mises sur le compte de l'immigration clandestine. Le sociologue Nicolas Roinsard propose d'aborder autrement ces difficultés. « *Le lien entre la départementalisation et l'observation d'une société fragmentée et désorganisée* » n'est jamais questionné, observe-t-il. C'est même un sujet tabou, tant la départementalisation fut attendue dans cette île. C'est pourtant ce lien qu'il explore à travers l'études de trois groupes : les femmes pauvres, les étrangers et la jeunesse délinquante. Les mères pauvres qui élèvent seules leurs enfants sont incitées à divorcer, pour bien montrer qu'elles ne bénéficient plus des revenus de leur ex-conjoint et pouvoir accéder ainsi au RSA. Mais le statut de femme mariée est socialement important pour les Mahoraises. Les voilà donc sommées de choisir entre l'argent et l'honneur… Même chose pour le versement des pensions alimentaires par décision de justice : « *Une vraie Mahoraise n'ira jamais au tribunal* », entend-on dire. Finalement, seules les femmes immigrées, pour qui c'est une question de survie, et les femmes diplômées des nouvelles générations, plus émancipées, s'emparent de cet instrument, ce qui contribue à segmenter la société mahoraise.

N. Roinsard, qui a effectué des terrains dans l'île régulièrement entre 2013 et 2020, a construit son livre à partir de nombreux entretiens et observations ethnographiques, complétés par les données récentes publiées sur Mayotte. Si la démonstration peut appeler à discussion, elle n'en reste pas moins stimulante et mérite notre attention : quinze ans après une belle étude sur l'usage du RMI à la Réunion, le chercheur nous permet de mieux faire connaissance avec Mayotte, territoire qui détient le triste record d'être le département le plus pauvre, le plus jeune et le plus inégalitaire de France.

● HÉLÈNE FROUARD

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

Géopolitique

• ***Atlas stratégique. De l'hégémonie au déclin de l'Occident***
Gérard Chaliand, Roc Chaliand et Nicolas Rageau, Autrement, 160 p., 24,90 €

QUAND LA PUISSANCE SE DÉPLACE

Il y a presque quarante ans, Gérard Chaliand publiait avec Jean-Pierre Rageau le premier atlas stratégique et géopolitique des rapports de force dans le monde, qui connut un immense succès. L'originalité de leur approche reposait sur le rejet d'une vision occidentalo-centrée du monde et sur un réalisme à toute épreuve. Une génération plus tard, G. Chaliand a confié à son fils Roc, auteur éclectique aux multiples talents, le soin de proposer au public une nouvelle édition revue de fond en comble. Il en résulte une nouvelle cartographie plus concise, délestée de toute fioriture, et où le bleu des océans a cédé la place au noir, plus efficace. Des cartes accompagnées de textes courts rédigés dans un style d'une simplicité déconcertante et un ton incisif. Des textes qui remettent en perspective le rapport du « dominé » au « dominant ». Une démonstration en résulte. Ce nouvel atlas montre, par la cartographie et l'analyse politique, comment le 20e siècle et le début du suivant ont entraîné l'Occident vers son déclin au profit d'une Chine prudente, tablant sur sa force économique et sa capacité de contrôler sa propre population.

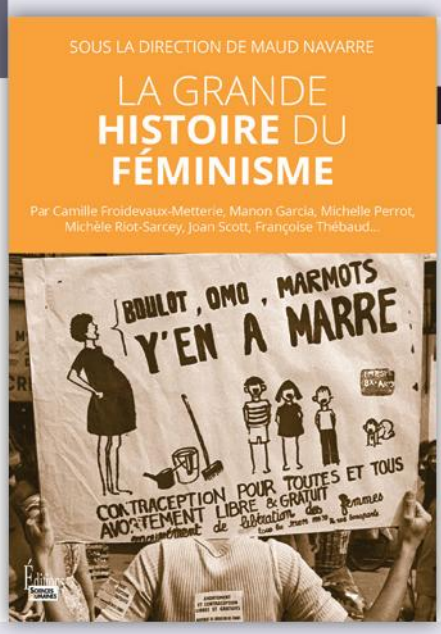
Cet atlas tire, dans le format contraint d'un livre, le bilan de l'hégémonie européenne sur l'Asie et l'Afrique et ses écueils actuels : puissance économique privée de volonté, sinon d'une élémentaire cohésion. Entretemps, le récit revient sur la chute de l'URSS et ses conséquences, sans négliger deux données que la géopolitique a le mérite de mettre en exergue : la démographie et le poids des opinions publiques relayées par les médias (impact de la « guerre zéro mort », impact psychologique du terrorisme).

L'autre originalité du livre repose sur le constat d'une mondialisation source de fragmentations croissantes et de l'émergence de nouveaux acteurs (Turquie, Iran, Arabie saoudite, Corée du Nord) face aux grandes puissances. Gageons que cet atlas rénové alimentera une réflexion informée sur les combats qui valent la peine d'être menés.

● **TIGRANE YÉGAVIAN**

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

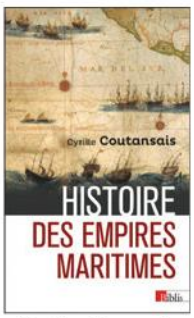


NOUVEAUTÉ

« L'HISTOIRE DU FÉMINISME NE CESSE D'ENRICHIR NOTRE REGARD SUR NOTRE COMMUNE HUMANITÉ. »

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

Histoire



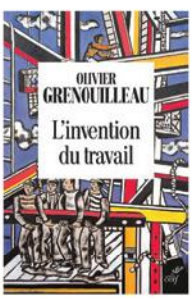
• ***Histoire des empires maritimes***
Cyrille P. Coutansais, CNRS, 2022, 192 p., 10 €.

RÉGNER SUR MER COMME SUR TERRE

Il est de notoriété de présenter les Romains comme des bâtisseurs, des ingénieurs mais rarement comme des commerçants. Pourtant, ils ont su bien avant leurs conquêtes militaires remporter la guerre économique en mettant la main sur une bonne partie du marché méditerranéen (saumure, huile et surtout le vin grâce à l'amphore). De la même façon que les Portugais, dont le pays était faiblement peuplé et aux ressources très limitées, ont pu devenir un acteur des grandes découvertes grâce notamment aux épices des Moluques.

L'auteur passe en revue l'histoire des principaux empires coloniaux, des Phéniciens aux Britanniques en passant par les Grecs, les Romains, les Chinois, les Portugais, les Hollandais… Agrémentée de cartes en couleurs, cette synthèse explique les singularités de chaque trajectoire, les secrets de leur puissance, ainsi que les conditions qui ont conduit à leur déclin sinon à leur effondrement.

Son mérite revient à mettre en lumière des histoires moins connues comme celles de l'empire Chola ou des *wakô*, ces pirates et seigneurs de guerre japonais. De cette plongée au sein des grands empires du passé lointain et proche, le lecteur parvient à déceler des lignes de forces, comme le cas chinois qui n'a jamais établi de colonies en Afrique. Mais aussi des permanences et des ruptures sur le temps long qui lui permettront de mieux décrypter les enjeux contemporains. Récemment mise à jour, cette fresque développe des éclairages bienvenus sur les stratégies actuelles de trois grandes puissances navales que sont la Chine, l'Inde et les États-Unis. Car le prisme de la longue durée permet de mieux relativiser les emballements du présent et mettre à jour de nouvelles lignes d'horizon. Autrement dit, montrer que le grand jeu mondial se déroule encore et toujours sur les océans. ● **T.Y.**



• ***L'Invention du travail***
Olivier Grenouilleau, Cerf, 2022, 296 p., 20 €.

CE QUE TRAVAILLER VEUT DIRE

Olivier Grenouilleau s'intéresse dans ce livre aux significations qui, au fil des siècles et au sein des sociétés occidentales, ont été associées à la notion de travail. Adossée à une définition large de cet objet (une activité volontaire, orientée et créatrice), l'enquête se déroule en trois temps. Après avoir évoqué le cas des chasseurs-cueilleurs, dont l'auteur convient qu'ils n'avaient pas conscience de travailler, O. Grenouilleau porte intérêt au statut du travail dans les cités-États de Mésopotamie (où le labeur est dépourvu de sens), chez Hésiode (qui institue le travail au rang d'œuvre) puis chez les Grecs classiques.

Ces derniers n'auraient pas tant méprisé le travail qu'on l'écrit parfois. Le deuxième moment est inauguré par une visite de la Bible, qui fait du travail un moyen mis à la disposition des hommes pour servir leurs semblables et glorifier Dieu. Le Moyen Âge consacre ensuite l'éclatement de la notion en significations variées avant que, dans les Temps modernes, on ne parle de travail que pour désigner des activités utiles car gages de prospérité et de salut. Le troisième moment s'ouvre avec l'examen des représentations du travail chez les premiers libéraux et socialistes. En dépit de divergences notables, tous s'accordent à faire de la division du travail une étape incontournable de l'évolution sociale. Au 20e siècle, enfin, le travail n'est plus seulement considéré comme un moyen de subvenir à ses besoins mais comme une source d'épanouissement personnel.

L'histoire du travail, conclut O. Grenouilleau, ne se résume donc pas à celle d'un basculement d'un monde édénique sans travail vers un état de peine et de souffrance. Les perceptions ont évolué de façon non linéaire, en fonction de recompositions sociétales globales. La thèse n'est pas, il est vrai, complètement originale et mériterait surtout d'être étayée avec un matériau plus conséquent encore. À l'heure où l'on s'interroge sur l'avenir du travail, elle valait néanmoins d'être rappelée.
● **CLÉMENT LEFRANC**

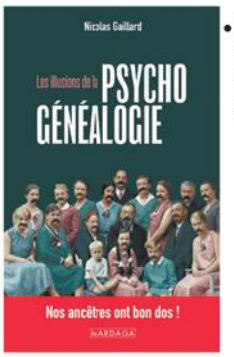
Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

UNE LENTE ET PARTIELLE ÉPURATION

En 2008, Marie-Bénédicte Vincent publiait la première synthèse française sur la dénazification de la RFA, à laquelle faisait pendant celle de Guillaume Mouralis dédiée à la RDA. En 2010, elle soutenait une habilitation professorale dont ce livre est issu. Elle y décrit la manière dont certains fonctionnaires, condamnés lors de l'épuration menée par les Alliés entre 1945 et 1955, ont pu être réintégrés par la suite, à la faveur de lois et dispositifs plus discrets. En mai 1949, la loi fondamentale de la République fédérale allemande accordait aux fonctionnaires « *la garantie des acquis en attente d'une loi* ». Promulguée en 1951, cette dernière reconnaît le droit à des pensions aux fonctionnaires et soldats de métiers ayant servi le régime nazi jusqu'en 1945. La création d'une agence allemande poursuivant les crimes de guerre n'intervient qu'en 1958, ouvrant la porte à un petit nombre de procès. Il y aura notamment l'affaire Friedrich Engel, surnommé « le bourreau de Gênes ». Jugé à Hambourg en 2002, F. Engel est relaxé au nom d'une loi votée en 1968, dont quelques lignes portaient sur la requalification des actes des « *complices de meurtres pour lesquels les mobiles ne peuvent être prouvés* ». Son cas étant prescrit, il est rendu à ses activités, mais sera assassiné par le fils d'une de ses victimes. Le chant célébrant l'unification allemande au 19e siècle, *Deutschland über Alles* (l'Allemagne par-dessus tout), dont le premier couplet était très apprécié des nazis, est néanmoins conservé par Konrad Adenauer en RFA, alors que la RDA se choisit un autre hymne national. Si la réunification de 1990 aurait pu être l'occasion d'un renouvellement, de telles paroles ne correspondent heureusement plus aux sentiments de l'actuelle jeunesse allemande. ● **GÉRALD GAILLARD**

• ***La Dénazification des fonctionnaires en Allemagne de l'Ouest***
Marie-Bénédicte Vincent, CNRS, 2022, 384 p., 25 €.

Psychologie



• ***Les Illusions de la psychogénéalogie***
Nicolas Gaillard, Mardaga, 2022, 224 p., 19, 90 €.

VOS AÏEUX N'Y SONT POUR RIEN

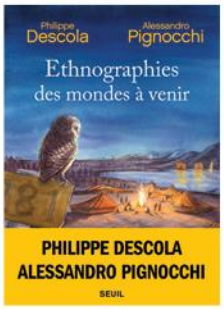
« *Nos ancêtres ont bon dos !* » estime Nicolas Gaillard, pour qui « *la psychogénéalogie est une approche pseudoscientifique, vide, prétentieuse et risquée* ». Dans une enquête méthodique, ce travailleur social et chercheur en science politique réfute point par point les postulats transgénérationnels et met en garde contre un risque de dérive sectaire. Et pourtant, ces dernières années, des livres comme *Aïe, mes aïeux* d'Anne Ancelin Schützenberger (2015) ont séduit nombre de lecteurs. Beaucoup de professionnels du champ thérapeutique et du développement personnel prennent en compte l'existence de coïncidences entre des évènements ayant impliqué nos ancêtres et des symptômes qui nous affectent au présent. Le fil conducteur est l'inconscient au sens que lui donne la psychanalyse. Ainsi, des secrets de famille, des décès dramatiques, des violences, des disparitions inexpliquées, des trahisons ou des maladies ayant affecté nos ancêtres expliqueraient nos blocages actuels, un mal-être insurmontable ou une maladie grave… La simple prise de conscience de ce lien aux démons du passé nous permettrait alors de nous libérer de ce fardeau et de retrouver un équilibre psychique.

Selon N. Gaillard, ces affirmations ne résistent pas à un examen rigoureux. Calculs probabilistes à l'appui, il démontre que les syndromes d'anniversaires, soit les répétitions d'évènements dramatiques (accidents, maladies, suicides…) à des moments de vie identiques, ne seraient, ni plus ni moins, que l'effet du hasard. La psychogénéalogie ferait l'erreur très répandue de confondre cause et corrélation. Elle ne s'appuierait que sur des éléments anecdotiques et manquerait cruellement de preuves scientifiques. L'auteur ne recense qu'une seule étude valable : elle remonte à 1953 ! Il dénonce une rhétorique qui prétend guérir tous les maux, de l'autisme au cancer. Avec, en prime, un risque de dérive sectaire, car propice « *à la suggestion, aux faux souvenirs induits, voire à la manipulation* ». Reste tout de même ces mystérieuses répétitions entre événements passés et présents. Des hasards troublants ? ● MARC OLANO

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

À SIGNALER
• ***Les Anthropologues et la vie***
Perig Pitrou, éditions Mimésis, 2022, 250 p., 20 €

Anthropologie



• ***Ethnographies des mondes à venir***
Philippe Descola et Alessandro Pignocchi, Seuil, 2022, 172 p., 19 €.

HABITER LE MONDE AUTREMENT

Depuis quelques années, l'anthropologie semble avoir gagné de la visibilité au sein du débat d'idées. L'importance de la question environnementale n'y est sans doute pas pour rien. Et c'est peut-être dans le but d'élargir encore ses lecteurs que l'anthropologue Philippe Descola s'est associé au chercheur et dessinateur Alessandro Pignocchi pour faire paraître cet album illustré. Si le premier a élargi sa notoriété avec *Par-delà nature et culture* (2005), le second a publié plusieurs romans graphiques ayant pour thèmes nos rapports à la nature.

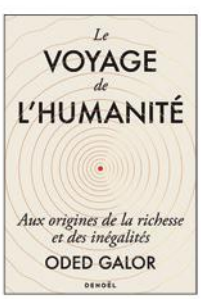
Leur réflexion s'ouvre sur une question : que faire dans un monde « *régi par l'économie, où les plantes, les animaux, les milieux de vie et une quantité toujours croissante d'humains se retrouvent assignés à la catégorie des objets qu'on exploite* » ? Les chapitres thématiques, invite à « *politiser l'anthropologie de la nature* ».

Si la pensée critique s'est principalement déployée à partir des figures du socialisme du 19e siècle (Marx et Engels, Fourier, Proudhon), il s'agit désormais d'opérer un changement de perspective en considérant l'angle mort de l'environnement. L'ethnographie comparée enseigne en effet que le concept de nature, compris comme réalité extérieure aux humains, n'a rien d'universel. Or, le naturalisme, qui désigne le rapport au monde institué par la modernité occidentale, est une des causes de la situation critique de la planète. D'où la proposition des deux auteurs d'explorer d'autres manières d'habiter le monde, comme autant de possibles à venir. Des Achuar d'Amazonie à la Zad de Notre-Dame-des-Landes en passant par les collines d'Asie du Sud-Est, s'esquisse alors moins un unique modèle politique à suivre qu'une nouvelle cosmopolitique capable de supporter, voire de multiplier, la diversité des formes collectives de défense de communs non humains. ● LÉO FABIUS

AUX ORIGINES DU PROGRÈS

Pendant la plus grande partie de son histoire, l'humanité a connu un développement très limité. Si elle a pu construire de grandes choses (pyramides, cathédrales, etc.), la plupart des humains ont vécu dans une grande pauvreté. Dès que les conditions matérielles s'amélioraient à la suite d'innovations techniques, l'augmentation de la population qui en résultait entraînait une pression supplémentaire sur les ressources alimentaires et ramenait l'humanité à la pauvreté.

Puis, il y a deux siècles environ, certaines parties du globe ont connu un très fort développement. Comment l'expliquer ? Insatisfait par les réponses classiques qui se contentent d'y voir le simple effet de la révolution industrielle, l'auteur pousse plus loin l'analyse et montre comment cette révolution a permis une croissance continue en transformant la structure de la famille. Sa thèse est que le développement technologique de cette époque a déclenché un cercle vertueux en nécessitant davantage d'éducation. Pour répondre à la demande de métiers plus qualifiés, les familles ont investi davantage dans la formation des enfants et ont été incitées à moins procréer. Ceci a permis aux gains de productivité de croître plus vite que la population et d'augmenter le niveau de vie ; ce qui a, en retour, davantage favorisé l'innovation et, comme précédemment, incité à valoriser l'éducation. Mais si la dynamique du progrès est si simple, comment expliquer les inégalités profondes à travers le monde ? L'auteur montre que les disparités proviennent de particularités institutionnelles, religieuses, géographiques et climatiques. Comment, par exemple, certaines institutions favorisent davantage l'innovation ou comment certaines productions encouragent moins l'éducation que d'autres. Puis, de manière plus audacieuse, l'auteur avance qu'il y aurait un degré de diversité ethnique optimal pour le développement économique d'une région : trop grand, la cohésion sociale vient à manquer ; trop faible, c'est l'innovation qui en pâtit. On peut bien sûr discuter certaines de ses analyses. Mais on ne peut nier l'ambition et le caractère roboratif de ce livre. ● THOMAS LEPELTIER



• ***Le Voyage de l'humanité. Aux origines de la richesse et des inégalités***
Oded Galor, Denoël, 2022, 320 p., 23 €.

Délivré à 353101 le 1/14/2023, 8:13:08 PM

Culture

• ***Le Musée, une histoire mondiale, t. III, À la conquête du monde, 1850-2020***
Krzysztof Pomian, Gallimard, 2022, 944 p., 45 €.

COMMENT LE MUSÉE DEVINT CATHÉDRALE

Au moment où l'auteur reprend son récit, entamé dans les deux tomes précédents, le Louvre, le British Museum, le musée du Vatican et quelques autres existent déjà. Mais la seconde moitié du 19e siècle est bien celle d'une explosion de l'institution muséale. Organisée à Londres en 1851, la première Exposition universelle donne naissance au plus grand musée au monde d'arts appliqués et décoratifs, le Victoria et Albert Museum de Kensington.

Peu avant, le Congrès américain a accepté les conditions posées par l'Écossais James Smithson exigeant du Trésor, auquel il lègue son immense fortune, de consacrer *ad vitam aeternam* 5 % des intérêts de cette somme à « *l'accroissement et la diffusion de la connaissance* ». C'est le début du vaste complexe de la Smithsonian Institution dont le premier bâtiment est terminé en 1858, et qui compte aujourd'hui dix-neuf musées aux États-Unis. C'est alors aussi que de nombreux Deutsch Museum viennent s'ajouter aux musées des beaux-arts, d'histoire naturelle et des arts appliqués en une floraison de lieux dédiés à la célébration d'identités régionales et nationales. Dans la seconde moitié du 20e siècle, les musées sont présents sur tous les continents, leur architecture a abandonné le modèle du palais et leur nombre dépasse les cent mille. Selon Krzysztof Pomian, dans l'aire occidentale, leur floraison est parallèle au déclin de la ferveur religieuse, comme si elle s'y substituait.

S'il ne cite pas la formule d'André Malraux (« *Les musées sont les cathédrales de notre temps* »), son dernier chapitre pose néanmoins la question d'un avenir où cette assertion pourrait être remise en cause. En effet, outre l'épineuse question de la restitution des objets, on a des raisons de se demander si les pandémies, les difficultés économiques et d'autres raisons encore n'entraîneront pas prochainement un déclin des musées. ● G.G.

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication : Nadia Latrèche
Directrice générale : Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement : 03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Adèle Cailleteau, Ève Charrin, Léo Fabius, Gérald Gaillard, Thierry Jobard, Karine Henriquez, Béatrice Kammerer, Clément Lefranc, Thomas Lepeltier, Marc Olano, Emmanuelle Picaud, Romain Pigeaud, Jean-Marie Pottier, Chloé Rébillard, Marion Rousset, Laurent Testot, Anne-Claire Thérizols, Tigrane Yégavian

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres, Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21
Comptabilité
03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

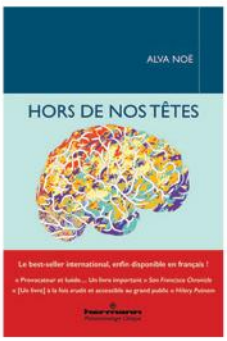
Couverture
© Jungho Lee

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un courrier autoporté est destiné aux abonnés de cette livraison.
Un encart « Sciences Humaines » est broché sur une partie des magazines.

Délivré à 353101 le 1/15/2023, 7:01:36 PM



• ***Hors de nos têtes***
Alva Noë, Hermann, 2022, 250 p., 25 €.

Philosophie

LA CONSCIENCE EST UN ACTE

« *Je pense donc je suis* » : la formule de René Descartes est restée célèbre, mais elle ne va pas de soi. Alva Noë, professeur de philosophie à l'université de Berkeley en Californie, estime en tout cas qu'elle peut induire en erreur si elle réduit notre conscience à un simple traitement de l'information, comme un ordinateur le ferait avec des données. « *Des décennies d'efforts centrés sur les neurosciences n'ont pas apporté la moindre idée de la façon dont le cerveau nous rend conscients, c'est-à-dire comment il donne naissance aux sensations, aux sentiments et à la subjectivité* », déplore-t-il encore. Pour étayer son propos, l'auteur fait appel à plusieurs exemples tirés d'expériences scientifiques et d'observations contrôlées. Par exemple, il s'avère que si un individu utilise une canne pendant plusieurs mois pour marcher, cet outil va à la longue modifier son schéma corporel et son espace personnel. En intégrant la présence de la canne, il modifie la façon de se mouvoir dans son environnement. De nombreux paramètres entrent en jeu dès qu'il est question de prendre conscience du monde qui nous entoure. Il suffit de vous demander ce que vous voyez en ce moment même : un magazine, cette page, ou encore ces lignes. Ces réponses simples éludent une profusion de détails, comme la lumière qui tombe sur la page, ou encore la manière dont votre corps et la pièce où vous vous trouvez occupent l'espace autour de vous. « *La conscience n'est pas quelque chose qui se passe en nous, à l'intérieur de nos têtes. C'est quelque chose que nous faisons, ou, pour mieux dire, que nous accomplissons* », affirme A. Noë, qui demeure convaincu que le fonctionnement de notre conscience « *ressemble davantage à la danse qu'à la digestion* ».

● EMMANUELLE PICAUD

Droit

INNOVATIONS CONFISQUÉES

Le capitalisme se nourrit non seulement d'innovations, mais aussi de contrefaçons. Voilà pourquoi, dès la fin du 19e siècle, le droit de la propriété intellectuelle a fait un bond important en se formalisant au niveau international. Depuis, on assiste à ce que Christian Bessy nomme un emballement réglementaire. Grâce aux brevets, les entreprises peuvent toujours mieux consolider leurs droits de propriété intellectuelle, asseoir leur capital immatériel et gagner finalement en compétitivité.

À l'aide de nombreux entretiens et des résultats d'une vaste étude de textes juridiques relatifs à plus de cent affaires, C. Bessy montre plus précisément que le développement du droit de la propriété industrielle mobilise aujourd'hui de nombreux intermédiaires économiques et juridiques (créateurs, entreprises de toutes tailles, investisseurs, avocats, juges, etc.) qui, non sans conflits et contradictions, alimentent un mouvement de recomposition du système économique. Désormais, les brevets servent davantage à étendre les parts de marché des entreprises qu'à protéger les intérêts des innovateurs, qui sont souvent des salariés. Avec le concours de juristes professionnels, le droit de la propriété intellectuelle participe de la sorte à une nouvelle forme d'expropriation dont les travailleurs de l'innovation sont les premières victimes. ● C.L.

• ***L'Expropriation par le droit. Propriété intellectuelle, valeur et travail***
Christian Bessy, EHESS, 2022, 240 p., 20 €.

Délivré à 353101 le 1/15/2023, 7:01:36 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE

LES ESSENTIELS

HORS-SÉRIE

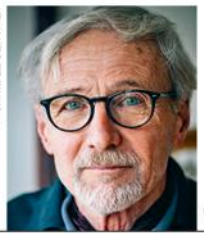
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 1/15/2023, 7:01:36 PM



© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Bienveillance

La bienveillance, qui peut bien être contre ? Définie comme une disposition à veiller au bien d'autrui, la bienveillance ne peut être qu'une source de bonne entente entre les humains, si elle est réciproque bien sûr. Mais quant à en faire une politique, c'est-à-dire la maxime gouvernant les institutions propres à une société plus juste et plus démocratique, c'est une autre paire de manches. Or, voici plus de dix ans que, sous des visages à peine distincts, le vocabulaire de la bienveillance a littéralement repeuplé trois secteurs au moins des sciences humaines appliquées : le soin, l'éducation parentale et scolaire, ainsi que la psychologie du travail. Loin de moi l'idée de faire le tour de l'abondante littérature sur le sujet, sauf à noter que ceux qui s'y consacrent finissent souvent par s'interroger sur les limites de cette disposition généreuse : être bienveillant, oui, mais jusqu'où ? On en veut pour preuve que, bien souvent, la bienveillance, en particulier dans le domaine scolaire, ne finit pas seule : on conclura au besoin « d'autorité bienveillante », de « rigueur bienveillante », ou bien encore (ce qui revient au même) de « discipline positive ».

Bien souvent, la bienveillance, ne finit pas seule : on conclura au besoin d'« autorité bienveillante », de « rigueur bienveillante », ou bien encore (ce qui revient au même) de « discipline positive ».

Dans chacune de ces formules, l'ombre d'un oxymore plane : le premier terme vient poser les limites du second. C'est la réponse nécessaire à la plus élémentaire des critiques adressées au mot d'ordre de la bienveillance : celle de n'être que le masque d'une démission. Ainsi, selon Camille Dejardin, professeure de philosophie, l'appel à la bienveillance professorale face à l'illettrisme des élèves n'est-elle qu'une « *injonction toxique à se réjouir ou à se taire* ». On ne peut pas faire plus bref, et derrière cette saillie se niche l'idée que l'éducation ne peut se passer d'un pouvoir de sanction et de transmettre certains savoirs et certaines valeurs, voire certains comportements. Or, cette défiance, qu'on peut qualifier de « républicaine », n'est pas la seule à s'exercer contre la bienveillance. Elle a son homologue à l'autre bout du spectre politique, si on peut dire, et pour le comprendre, il faut sortir du cadre strictement scolaire. En 2019, le sociologue Gérard Neyrand reprochait à la « positivité » (avatar de la bienveillance) de n'être que l'ultime recours du néolibéralisme pour faire accepter aux individus l'entière responsabilité de leur malheur, « *sans considérer le poids des rapports sociaux* ». Autrement dit, si on ne vous a pas contrarié, vous serez seul responsable de ce que vous êtes devenu.

La bienveillance serait le meilleur moyen de faire accepter les inégalités à ceux qui les subissent. Autre exemple : depuis les années 2000, une série d'études a pris pour cible le « sexisme bienveillant », qui consiste à considérer les femmes avec la sollicitude due à des êtres vulnérables. Mais l'effet est jugé pervers : « *Si vous êtes gentil avec une femme, elle se sentira incompétente* », proclamait le psychologue Benoît Dardenne en 2010. La conclusion générale est tirée en 2012 par Marie Sarlet : « *La bienveillance sexiste n'est qu'un moyen de maintenir les inégalités de genre.* » Et s'il fallait en rajouter, on trouve dans la série BD *Bitch Planet* (2014-2016) cet aphorisme décourageant : « *Le plus dangereux sexiste, c'est celui qui vous aime, celui qui vous protège.* » Si jamais donc il vous était apparu que la bienveillance était une dangereuse innovation libertaire, vous voilà prévenus : ce n'est peut-être que l'arme secrète d'un conservatisme qui ne dit pas son nom. ●

Délivré à 353101 le 1/15/2023, 7:01:36 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

sciences HUMAINES

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

« DÉSIR D'ENFANT, PROCRÉATION, MATERNAGE, REPRÉSENTATIONS SOCIALES... QUE SAVONS-NOUS DES MÈRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI ? »

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 1/15/2023, 7:01:36 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

COMMENT SAIT-ON ?

UNE IDÉE CADEAU POUR LES ENFANTS DE 8 À 11 ANS

13 € - 56 pages

14 € - 56 pages

14 € - 56 pages

Profitez de notre offre de Noël en ligne :
en décembre, 5% de réduction
et frais de port offerts !

RETROUVEZ LA COLLECTION EN SCANNANT CE QRCODE

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU SUR **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**
PAR TÉLÉPHONE AU **03 86 72 07 00**

Délivré à 353101 le 1/15/2023, 7:01:36 PM